This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

VIES

DE

LATIMER, BAXTER

ET

WHITEFIELD,

OU

L'ÉVÊQUE, LE PASTEUR ET LE PRÉDICATEUR,

PAR

J.-C. RYLE.

TRADUIT PAR J. D'ESPINE.

TOULOUSE,
SOCIÉTÉ DES LIVRES RELIGIEUX,
Dépôt : rue du Lycée, 14.

1855.

VIES

DE

LATIMER, BAXTER

ET

WHITEFIELD.

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES LIVRES RELIGIEUX
DE TOULOUSE.

TOULOUSE, IMPRIMERIE DE A. CHAUVIN,
rue Mirepoix, 3.

VIES

DE

LATIMER, BAXTER

ET

WHITEFIELD,

OU

L'ÉVÊQUE, LE PASTEUR ET LE PRÉDICATEUR;

PAR

J.-C. RYLE.

TRADUIT PAR J. D'ESPINE.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

TOULOUSE,
SOCIÉTÉ DES LIVRES RELIGIEUX,
Dépôt : rue du Lycée, 14.

1855.

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY
LENOX LIBRARY
NEW YORK

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

Les trois notices biographiques que nous donnons à nos lecteurs demandent quelques éclaircissements préalables pour être bien comprises. Il importe surtout de connaître dans quel but elles ont été écrites, la classe d'individus auxquels elles étaient destinées; et c'est ce que nous allons faire en peu de mots.

Il existe, en divers pays de l'Europe évangélique, une association connue sous le nom d'*Union chrétienne des jeunes gens,* qui semble devoir préparer, sous la bénédiction du Seigneur, une pépinière d'où sortira un

jour une foule d'hommes pris da
toutes les classes, unis pour la cau
de Jésus, et qui apporteront au se
d'une société, encore en majorité i
différente et incrédule, une sève no
velle qui vivifiera l'arbre.

Aucune organisation n'unit en u
même faisceau ces sociétés répandu
en tant de lieux divers : chacu
d'elles a sa vie propre ; ses règl
ments particuliers ; sa liberté d'a
tion, et elles n'ont entre elles d'aut
lien commun que l'avancement d
règne de Christ en elles et autou
d'elles, d'autre drapeau que la Bibl
et d'autres rapports entre les dive
centres que ceux de l'amour chrétien

Au lieu de dissiper leurs loisirs e
des occupations ou des plaisirs frivo
les ou dangereux, à chercher leu
distractions dans des lieux de dive
tissements publics, ces jeunes chré

tiens se réunissent le soir dans un local où se trouvent d'ordinaire des journaux religieux, une bibliothèque choisie, et où des hommes distingués se font un honneur de leur donner à la soirée des cours ou des lectures qui les instruisent et les captivent. Ces lectures roulent sur l'histoire, sur les merveilles de la création ou sur quelque sujet se rattachant aux sciences naturelles, mais d'ordinaire présentées sous un point de vue religieux, propre à amener les âmes à Dieu et à les préserver des piéges et des dangers qu'offre la société au milieu de laquelle cette jeunesse est appelée à vivre.

Or, c'est dans ces réunions du soir de l'association chrétienne des jeunes gens de Londres, tenues dans la salle des francs-maçons, et à Exeter-Hall, en 1852, 1853, que le Rév.

J.-C. Ryle a lu successivement les biographies de *Latimer*, de *Baxter* et de *Whitefield*. Chacun de ces trois hommes de Dieu caractèrise, comme il est facile de le voir, une des grandes époques du réveil et de l'histoire religieuse d'Angleterre. Avec Latimer, nous assistons aux premières luttes sérieuses de la Réforme, sous Henri VIII et Edouard VI. — Dans Baxter, nous lisons l'histoire du réveil qui succéda à la démoralisation introduite sous le règne des derniers Stuarts, qui amena la mort violente de Charles Ier, la république sous le protectorat de Cromwell, et le rétablissement des vrais principes de la Réforme sous l'influence des puritains. — Enfin, dans la vie de Whitefield, nous voyons l'état déchu du christianisme en Angleterre, comme il l'était alors dans presque toute l'Europe à cette épo-

que, par l'influence de la philosophie du dix-huitième siècle; nous le voyons, dis-je, réveillé par les Wesley et les Whitefield, et c'est par l'histoire de ce dernier que Ryle caractérise cette époque.

Le danger actuel pour la Réforme, en Angleterre, est tout entier dans les progrès de ce qu'on appelle le *tractarianisme* ou le *puséysme*, — et chacun sait que le fond de ce système est un rapprochement et une tendance vers le catholicisme romain, dont le véritable fondateur est l'archevêque Laud; et l'on a déjà vu, par un grand nombre d'exemples individuels, que, les doctrines de ce système une fois admises, leur conséquence nécessaire est le romanisme. — Ceux qui en sont les fauteurs, pour ne pas effaroucher les esprits, cherchent bien à persuader

aujourd'hui que les différences existent entre le puséysme et la forme ne sont pas capitales; il appellent simplement des *vues glise*, et ils prétendent qu'il n'y a des nuances qui séparent les c pions de la haute et basse I (high church men et low-churchı Mais cette prétention est menson comme cela ressort évidemment biographies que nous avons duites.

Les tractariens assurent que l'E s'est éloignée insensiblement des principes de la Réforme, et ils tendent que leur but est de l' mener.

Par contre, le Rév. J.-C. prouve incontestablement que doctrines évangéliques qui lı aujourd'hui contre le tractariani ont toujours été celles des réfo

teurs du seizième siècle, reproduites au dix-septième et au dix-huitième par les hommes providentiellement chargés de la mission de réveiller l'Eglise déchue ou endormie. Or, le but évident des lectures faites par Ryle aux jeunes gens de l'*Union chrétienne de Londres*, est de leur faire toucher au doigt où est la vérité dans ce conflit; de leur montrer que les vrais principes de la Réformation n'ont pas varié depuis trois siècles, et de les encourager à y rester fidèlement attachés; que le tractarianisme, depuis Laud jusqu'à nos jours, a toujours conspiré contre la Réforme; qu'il n'a jamais cessé de subsister à côté d'elle; qu'il est le résultat de la lutte plus ou moins ouverte du catholicisme romain pour reconquérir le terrain qu'il avait perdu, en se dissimulant avec la souplesse que nous

lui connaissons et qui est dans sa r
ture, sous les apparences extérieu
les moins compromettantes pour
cause; et rien ne semble mieux f
pour déchirer le voile dont il
couvre que les faits exposés par
Rév. J.-C. Ryle, avec cette impart
lité et cette puissance de dialectiq
qui distinguent tous les ouvrages s
tis de sa plume.

Peut-être les lecteurs français s
magineront-ils que ces vies d'Angla
— écrites par un ecclésiastique a
glais, — principalement pour
jeunes Anglais, — dans un but é
demment anglais, n'auront pas pc
eux le même intérêt ni la même u
lité; — et, à la première vue, nc
étions un peu nous-même sous cette i
pression; mais la lecture attentive c
nous en avons faite nous a compl
ment désabusé; car, indépendamm

de l'intérêt que le sujet en lui-même inspire au point de vue historique et religieux, et de l'instruction que nous avons puisée dans cette lecture, ce qui nous a paru en ressortir surtout avec une grande évidence, c'est d'abord la preuve de l'union qui n'a jamais cessé d'exister entre les diverses communions évangéliques, quelle que soit leur dénomination, quant aux doctrines fondamentales de la Réformation, — principe qui a reçu depuis quelques années une application de fait et pratique par la fondation de l'*Alliance évangélique*. — En second lieu, ces biographies établissent, que la diffusion de la Bible, — la vérité évangélique et la liberté de conscience, n'ont jamais eu d'ennemis plus acharnés que Rome et ses adhérents, et que c'est de cette forteresse de l'ennemi des âmes que sont parties

dans tous les temps les attaques (tout genre dont, par la grâce (Dieu, la Réforme est sortie et sortii toujours triomphante.

Enfin, il est intéressant de voir u ministre anglican, et qui se monti fort attaché à son Eglise, juger av autant d'impartialité les hommes q ont possédé et proclamé la vérité q est en Christ sous des formes eccl siastiques autres que celles de l'Egli à laquelle il appartient, et dont deu au moins peuvent être appelés l *Pères de la dissidence.*

Toutefois, il est résulté de cet lecture, à nos yeux, que ce n'éta pas tout-à-fait sans fondement qu'o avait souvent porté contre l'Egli d'Angleterre l'accusation que c'éta à son respect exagéré pour les form anciennes du culte, et pour certain parties de ces formes qui rap

laient trop le culte catholique romain, qu'étaient dues peut-être (au moins en partie) les tendances semi-catholiques romaines contre lesquelles elle est appelée à lutter aujourd'hui, et qu'elle eût évité si, dans l'origine, elle eût rompu plus énergiquement avec son passé. — Nous reconnaissons que nous sommes mal placé pour juger de ces choses, et nous n'exposons cette opinion que sous une forme dubitative; mais nous nous sommes cru obligé de dire que c'est un point sur lequel le panégyrique de l'auteur en faveur de son Eglise ne nous a pas complètement convaincu.

Genève, 1er août 1854.

LE TRADUCTEUR.

VIES

DE

LATIMER, BAXTER

ET

WHITEFIELD.

L'ÉVÊQUE LATIMER.

Il est sans doute peu de nos lecteurs qui ignorent l'existence du chrétien illustre dont nous allons esquisser l'histoire ; peu qui n'aient entendu dire, qu'une reine sanguinaire, nommée *Marie*, régnait, il y a trois siècles, sur l'Angleterre ; que cette princesse cruelle fit brûler plusieurs hommes qui n'avaient pas

voulu abjurer la vérité de Christ, et que Latimer fut un de ces hommes-là.

Mais il faut que ces choses soient mieux connues; on sent le besoin de pénétrer plus profondément dans la connaissance des vies, des actes et des opinions des principaux réformateurs anglais. Leurs noms sont destinés à quelque chose de mieux qu'à servir d'ornement d'emprunt à un discours d'apparat ou de fleurs de rhétorique propres à exciter les applaudissements d'Exeter Hall (1). Leurs principes ne doivent pas rester plus longtemps dans le vague, brillant à distance comme un mirage, mais offrir aux yeux de l'esprit quelque chose de clair, distinct et bien défini. Mon désir est qu'on comprenne bien que les plus précieux intérêts de notre pays sont étroitement unis au

(1) Salle immense à Londres où se tiennent les assemblées religieuses et qui peut contenir six mille personnes.

protestantisme, et je souhaite que vous puissiez graver dans vos cœurs que la prospérité de l'Angleterre ne repose pas sur son commerce ou sa politique, sur ses armées ou sur ses vaisseaux, sur son or ou sur les produits de son sol, mais sur le maintien des principes de la Réformation anglaise.

Les temps où nous vivons appellent hautement une connaissance plus généralement répandue de l'histoire de l'Eglise d'Angleterre. Les opinions, sur ce sujet, sont de nos jours si confuses, et d'une nature si étrange, que chacun est réduit à se frotter les yeux et à se demander : « Mais! où suis-je? » Il existe parmi nous, au sujet du romanisme et de la Réforme, un état de sensiblerie maladive, pour ne rien dire de plus. Cet état s'est insensiblement accru, il s'accroît encore, et il faut qu'il diminue. Rien n'est plus propre à combattre cette disposition que la production de quelques faits. — Si vous voulez gagner à

votre avis un Ecossais, il lui faut, dit-on, de longs raisonnements. Mais pour convaincre un Anglais, il suffit de faits bien simples. Or, ce sont des faits que je vous apporte aujourd'hui. — Si quelqu'un de ceux qui m'écoutent est venu ici pour entendre des théories particulières, ou des mouvements oratoires, je crains qu'il ne s'en retourne désappointé; mais pour celui qui se contente de simples faits, simplement racontés, je me crois en état de lui en fournir.

Si quelqu'un de vous hésite à savoir s'il est un vrai membre de l'Eglise d'Angleterre, s'il est inquiet de l'existence et des progrès de ce système qu'on appelle follement « les vues d'Eglise, » qu'il vienne avec moi faire visite à l'un de ces Pères de l'Eglise anglicane. — Appelons-en au témoignage d'un des plus honnêtes et des plus renommés évêques des jours de la Réforme. Examinons ensemble la vie, et les opinions du bon vieux Latimer.

Quelqu'un de vous a-t-il des doutes sur le véritable caractère de l'Eglise de Rome; est-il troublé par quelqu'un de ces hommes superficiels qui vous disent, d'un ton tranchant, qu'il n'y a aucune différence fondamentale entre l'Eglise anglicane et celle de Rome; qu'il vienne avec moi aujourd'hui parcourir quelques vieilles pages de l'histoire d'Angleterre; examinons ensemble ce qu'était ce pays quand des docteurs romains enseignaient le peuple, et dirigeaient toutes choses. Voyons comment se conduit l'Eglise de Rome quand elle domine, comment elle en agit avec les amis de la diffusion de le Bible, avec ceux du libre arbitre et de la justification par la foi. Voyons enfin comment elle a traité l'évêque Latimer. Et maintenant, sans autre préliminaire, permettez-moi de vous dire quelque chose des temps où Latimer vécut, — de la vie de Latimer — et des opinions de Latimer.

DES TEMPS OU LATIMER VÉCUT.

Les temps de l'évêque Latimer mé
tent une sérieuse considération. Il
impossible de se faire une juste idée
la conduite d'un homme, à moins de bi
connaître les circonstances dans l
quelles il était placé, et les difficultés qu
avait à vaincre. C'est pour cela que r
ne peut apprécier toute l'étendue de n
obligations envers la noble milice c
réformateurs anglais, s'il ne s'est enqu
préalablement de l'état de l'Angleter
lorsqu'ils se sont mis à l'œuvre, et c
circonstances tout-à-fait défavorab
sous lesquelles ils entreprirent le
tâche.

Latimer naquit sous le règne d'Her
VII. — Il vécut pendant celui d'Henri V
et d'Edouard VI, et il fut mis à mort so
celui de la reine Marie. Lorsqu'il vint
monde, la papauté exerçait dans le pa
une domination incontestée. Il fut

moin de la rupture qui eut lieu entre Henri VIII et le siége de Rome, et de l'établissement d'un état transitoire de la religion en Angleterre. Il vécut assez pour voir le plein développement du protestantisme sous Edouard VI, et la compilation de la liturgie et des articles de foi, qui différaient très-peu de ce qui existe aujourd'hui. — Je dirai quelques mots sur chacune de ces trois périodes.

La période de la vie de Latimer, pendant que la religion romaine était toute-puissante en Angleterre, fut un temps d'extrêmes ténèbres spirituelles. La profondeur de la superstition dans laquelle nos dignes ancêtres étaient plongés fait dresser les cheveux à la tête. Sans doute il existait encore quelques lollards et plusieurs sectateurs de Wickleff répandus dans le pays, qui retenaient la vérité et étaient comme le sel de la nation. Mais les cruelles persécutions dont ces hommes pieux étaient assaillis ne leur permettaient pas de faire de grands progrès. A peine réus-

sissaient-ils à ne pas perdre du terrain; et, quant à la masse du peuple, elle était enfoncée dans les plus épaisses ténèbres.

La plupart des prêtres et des docteurs de la religion étaient eux-mêmes dans une complète ignorance des choses qu'ils auraient dû savoir. Ils recevaient généralement les ordres sans qu'un examen suffisant eût donné quelques garanties sur leur instruction et leur caractère. Plusieurs, quoique en état de lire dans leurs bréviaires, ne savaient absolument rien de la Bible. Quelques-uns, suivant Strype, étaient à peine en état de répéter l'oraison dominicale, et un très-petit nombre était capable de réciter les dix commandements. Les prières de l'Eglise se faisaient en latin, qui n'était presque compris de personne. La prédication était à peu près nulle, et le peu qu'il y en avait était d'une composition vulgaire, antiscripturaire et dénuée d'édification. Les sermons des quatre-temps étaient bien prescrits au clergé, mais on ne les exi-

geait pas. On ne se serait pas abstenu un seul dimanche de la messe, sous Latimer, mais on pouvait se dispenser de sermons pendant vingt dimanches de suite, sans que personne s'en plaignît.

De nombreuses réunions de moines, sous les noms d'abbayes et de monastères, étaient répandues sur toute l'étendue de l'Angleterre. Les habitants de ces somptueuses demeures étaient rarement distingués par leur sainteté et leur esprit d'abnégation, et le plus souvent ils offraient les exemples de vies mondaines et dissipées. — Leurs mœurs étaient ce qu'on devait attendre d'une vie passée dans la mollesse, l'abondance de tous les biens et la paresse. Ils ne faisaient presque rien pour les progrès de la science, et rien pour répandre la vraie religion. Deux choses seulement absorbaient toute leur attention : l'accroissement de leurs richesses et celui de leur pouvoir. Pour atteindre le premier de ces buts, ils persuadaient aux gens faibles et aux mou-

rants de donner à l'Eglise leur argent et leurs terres, sous le prétexte spécieux qu'ils seraient par là délivrés du purgatoire, et qu'ils prouveraient leur foi par leurs œuvres. Et quant au second but, ils se vantaient de tenir les clefs du royaume des cieux. A eux seuls la confession des péchés devait être faite, et sans leur absolution et l'extrême-onction aucun homme ne pouvait être sauvé. Sans leurs messes, personne ne pouvait être racheté du purgatoire. Enfin, ils se posaient dans la pratique comme des médiateurs entre Christ et l'homme, et toute offense contre eux était réputée le plus grand des péchés. Le vieux Fuller nous cite l'exemple d'un Italien qui, en 1489, emporta d'Angleterre une somme énorme d'argent pour avoir reçu du pape le pouvoir d'absoudre les gens des crimes d'usure, de simonie, de vol, de meurtre, de fornication, d'adultère et de tout autre méfait quelconque, sauf de celui de frapper un prêtre ou de conspirer contre le pape (1532,

Tegge, édit.). Tels étaient les prêtres de Rome au temps de la jeunesse de Latimer, et lorsque la religion romaine dominait tout en Angleterre. Si nous ajoutons à cela, qu'ils étaient généralement ignorants, avares, sensuels, et qu'ils exerçaient sur les corps et les âmes un empire despotique, nous ne dirons rien qui ne soit en tout conforme à la vérité.

Avec des prêtres tels que ceux qui existaient au temps de la jeunesse de Latimer, vous ne serez pas surpris d'apprendre que le peuple était dans une complète ignorance de la vraie religion; et ç'eût été réellement un miracle qu'il en fût autrement. Quand on ne pouvait ni entendre une prédication vivante, ni lire la Bible, car on ne pouvait se procurer un exemplaire du Nouveau-Testament à moins de soixante-dix francs, et encore l'acheteur courait-il le risque d'être poursuivi comme hérétique pour se l'être procuré, le christianisme de l'immense majorité n'était autre chose qu'un pur

formalisme. Le sabbat était un jour de chasse et de divertissement, et nullement celui d'un culte solennel; on n'aurait pas trouvé un individu sur cent en état de répondre à cette question : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » ou qui eût pu, au moindre degré, rendre raison de ce que c'est que la justification, la régénération, la sanctification, l'office de Christ et l'œuvre du Saint-Esprit. La seule idée que se fit un homme du chemin qui menait au ciel, c'était de se conformer à ce que le prêtre lui disait de faire, et d'appartenir à la vraie Eglise. C'est ainsi qu'un aveugle, conduisant un autre aveugle, tous deux tombaient ensemble dans la fosse.

Les pratiques religieuses de la masse des laïques consistaient en prières à la Vierge et aux saints, en pèlerinages vers des lieux réputés saints, en adoration des images et des reliques. La liste de leurs superstitions composerait seule un effrayant catalogue. Ils couraient à l'Eglise

pour se procurer de l'eau bénite, au moment de l'orage, et pour se préserver de la foudre. — Ils s'adressaient à saint Roch en temps de peste ; — à saint Pernel, quand ils avaient la fièvre. — Les jeunes femmes qui désiraient un mari cherchaient l'appui de saint Nicolas, — et les femmes fatiguées des leurs se recommandaient à S. Uncumber. Cent mille pèlerins visitaient chaque année le tombeau de S. Thomas-Becket, pour que leurs âmes obtinssent le ciel. Dans une seule année, il fut offert sur l'autel de Christ, dans la cathédrale de Cantorbéry, 78 fr. ; — sur celui de la Vierge Marie, 1600 fr., et sur celui de Thomas Becket, 21000 fr. ! ce qui était une somme énorme, si l'on compare quelle était alors la valeur de l'argent. Les images qu'on adorait étaient à la fois des idoles et de grossières fourberies. — A Beyley, dans le comté de Kent, il y avait un crucifix fameux, sur lequel on voyait la statue de notre Seigneur, remuer sa tête, ses mains et ses pieds,

tourner les yeux, froncer les sourcils e
remuer les lèvres; elle ouvrait la bouch
quand on lui offrait de l'argent, et brai
lait gracieusement la tête quand c'était d
l'or, et tout cela était tenu pour miracu
leux. A la fin on découvrit que la figur
du Christ était pleine de ressorts et de fil
d'archal, que des prêtres ou leurs agent
secrets qui se tenaient auprès faisaier
mouvoir. Le culte des reliques offrait le
mêmes absurdes impiétés. — A Hales
dans le Glocestershire, on montrait dan
une fiole de cristal ce qu'on appelait d
sang de Jésus-Christ, mais on découvr
plus tard que c'était du sang de canard
— A Burry-et-Suffolk on montrait le
charbons qui avaient consumé saint Lau
rent, — les rognures d'ongles de l'or
teil de saint Edmond. — Le canif et le
bottes de saint Thomas Becket étaier
aussi religieusement adorés. — Quant a
bois de la vraie croix, quand le culte e
fut aboli, on en trouva dans les différen
tes Eglises une quantité suffisante pou

faire deux ou trois croix. — Et quant aux ossements des saints qui avaient été vénérés pendant un grand nombre d'années, on en retrouva des tas qu'on reconnut plus tard n'être que des os de porcs. Ce sont des choses horribles à raconter, mais elles ont besoin d'être connues. L'Eglise de Rome connaissait toutes ces choses ; elle les tolérait, les sanctionnait, les autorisait, les enseignait et les encourageait dans ses membres. Tel était l'état de la religion en Angleterre il y a 350 ans, quand les réformateurs parurent. Tel était le christianisme anglais dans l'enfance et la jeunesse de Latimer.

La seconde période de la vie de Latimer, pendant laquelle l'Angleterre passa par une époque de transition du romanisme au protestantisme, présente plusieurs traits curieux. Nous voyons d'un côté une réforme religieuse commencée par un roi, dont les motifs n'étaient rien moins que spirituels. — Il serait absurde de supposer qu'un tyran sensuel comme Henri VIII

en vînt à rompre avec le pape, pour aucune autre raison que par une opposition de celui-ci à sa volonté. Nous voyons ses prétendus scrupules sur son mariage avec Catherine d'Aragon le mettre en rapport avec Cranmer et Latimer. Nous le voyons à une certaine époque se conduire tellement par les avis de ces hommes pieux, que, semblable à Hérode, il fit beaucoup de choses justes, bonnes, et propres à avancer la cause de l'Evangile. Il créa Cranmer archevêque de Cantorbéry, et lui maintint sa faveur jusqu'à la fin de ses jours. Il permit que la B ble fût imprimée en langue vulgaire, et qu'elle fût placée dans toutes les Eglises. Il ordonna la destruction des images, et mit fin à un grand nombre de grossières superstitions. — Il repoussa hardiment la doctrine de la suprématie du pape, supprima les monastères, et mit au grand jour la perversité de ceux qui les habitaient. Nous reconnaissons tout cela et nous en bénissons Dieu.

Mais nous le voyons, à une autre époque, défendre les dogmes romains et faire mourir sur des bûchers des hommes qui, comme le martyr Lambert, les repoussaient. — Nous le voyons proclamer les six fameux articles qui rétablissaient de nouveau la transsubstantiation, les messes privées, le célibat des prêtres, les vœux de chasteté, la confession auriculaire et le refus de la coupe aux laïques ; et pis que tout cela, nous voyons en lui, pendant toute la durée de sa vie, les signes certains d'un homme orgueilleux, opiniâtre, sensuel, et un manque absolu de ces preuves qui attestassent que son cœur eût jamais été droit aux yeux de Dieu. Enfin, l'emploi d'un pareil homme, coupable de telles inconséquences, choisi pour faire l'œuvre de Dieu, est parmi les choses mystérieuses de la Providence que nous ne pouvons comprendre, et que nous sommes réduits à adorer en silence.

D'un autre côté, passant d'Henri VIII aux premiers réformateurs, nous voyons

en eux de fortes indications de ce que Fuller appelle «un crépuscule religieux.» Nous les voyons publier sous le règne d'Henri VIII des livres qui, quoiqu'ils attestassent un immense progrès sur l'enseignement romain, contiennent encore des choses qui ne sont pas selon les Ecritures (1). Nous les voyons cependant croître graduellement en connaissance spirituelle, peut-être sans qu'ils s'en doutassent eux-mêmes, et spécialement quant à ce qui tient à la transsubstantiation. Nous les voyons fréquemment arrêtés, retourner en arrière, soit par suite de la conduite arbitraire du roi, soit par la difficulté de travailler dans l'Eglise, côte à côte, avec le parti papal, soit enfin par la profonde ignorance du clergé de paroisse. Néanmoins, si l'on compare la fin du règne d'Henri VIII avec son commencement, on acquiert la preuve certaine qu'il y avait

(1) Tels sont : *The necessary erudition* et *The institution of a christian man.*

eu de grands pas de faits. On apprend à admirer la puissance supérieure de Dieu, qui se sert d'Henri VIII, comme il le fit autrefois de Nébucadnetsar et de Sennachérib, pour accomplir ses propres desseins. Et, enfin, on ne peut qu'admirer la patiente persévérance des réformateurs : quoiqu'ils eussent peu de force, ils en usèrent ; quoique la porte ouverte devant eux fût étroite, ils y entrèrent ; quoiqu'ils ne possédassent qu'un talent, ils l'employèrent de tout leur cœur au service de Dieu, et ne l'enfouirent pas en terre ; quoiqu'ils eussent peu de lumières, elles se manifestèrent pleinement dans leur vie. S'ils ne purent pas accomplir tout ce qu'ils auraient voulu faire, ils firent au moins tout ce qu'ils purent, et ce qu'ils firent fut béni.

Telle se présente la deuxième période de la vie de Latimer ; n'oublions pas que ce fut à cette époque que les fondements de l'Eglise furent posés, et de nombreux tas de vieux débris déblayés du chemin

de ceux qui devaient bâtir après eux. Considérée à ce point de vue, cette étude intéressera sans doute celui qui cherche à connaître l'histoire de l'Eglise.

La dernière période de la vie de Latimer, qui comprend le règne d'Edouard VI, diffère à beaucoup d'égards des précédentes. La cause de la Réforme fit d'immenses progrès pendant la courte mais remarquable durée de la domination d'Edouard. Hooker a dit avec raison : « Que ce prince était mort jeune, mais » qu'il avait beaucoup vécu, si agir c'est » vivre. » Débarrassés de l'esclavage de l'intervention tyrannique du roi, Cranmer et ses amis firent marcher à grands pas l'œuvre de la Réformation. Bonner et Gardiner ne purent plus les retenir en arrière. Refusant de prendre part à cette bonne œuvre, ces deux prélats romains furent déposés et réduits au silence. Des hommes fidèles, comme Ridley et Hooper, les remplacèrent sur le siége des évêques. Un immense renversement de céré-

monies du passé eut lieu. Une liturgie fut composée qui ne différait que peu du *prayer-book* actuellement existant. Les quarante-deux articles qui forment le fondement des trente-neuf articles d'aujourd'hui furent proclamés. Le premier livre des Homélies, destiné à suppléer au manque de prédicateurs fut composé, et l'on arriva à une précision et à une clarté dans la doctrine, jusque-là inconnue. Des savants étrangers, tels que Bucer et Pierre Martyr, furent invités à visiter l'Angleterre, et nommés professeurs royaux de droit divin à Oxford et Cambridge.

Jusqu'où les réformateurs auraient-ils conduit leur œuvre, s'ils en avaient eu le temps ? C'est ce qu'il est inutile d'examiner. Mais si l'on en juge par les changements effectués dans un petit nombre d'années, il est probable qu'ils auraient amené l'Eglise à cet état de perfection, le seul auquel puisse atteindre sur cette terre l'Eglise visible de Jésus-Christ ; mais la mort prématurée d'Edouard les arrêta.

Il y eut cependant une chose que les réformateurs du règne d'Edouard VI ne purent accomplir. Ils ne purent changer les cœurs du clergé paroissial. Des milliers d'ecclésiastiques continuèrent à remplir leurs charges dans l'Eglise d'Angleterre, sans avoir la moindre sympathie pour les vues de Cranmer et de ses partisans. Il n'y avait aucun moyen de se défaire de ces dignitaires, car ils étaient prêts à tout promettre, tout jurer, tout signer, afin de conserver leurs places. Mais, tout en cédant aux injonctions et aux ordres de Cranmer, ils étaient privés de toute grâce, ignorants et de cœur à demi-catholiques romains. Les questions auxquelles l'évêque Hooper jugea nécessaire de soumettre les doyens, les prébendaires et le clergé du diocèse de Glowcester, lors de sa première visite, nous fournissent un triste et mémorable exemple de ce qu'étaient les ecclésiastiques anglais au temps d'Edouard. Voici ces questions : « Combien y a-t-il de commandements ?

» — Où les trouve-t-on écrits? — Les
» savez-vous par cœur? — Pouvez-vous
» les confirmer par l'Ecriture? — Pou-
» vez-vous réciter la prière dominicale?
» — Comment savez-vous que c'est la
» prière du Seigneur? — Où la trouvez-
» vous écrite?» Ces questions sont une signification assez triste de l'état d'instruction de ces prêtres. Mais que direz-vous du résultat de cette enquête?

De 311 ecclésiastiques du diocèse de Glowcester, il s'en trouva 168 qui furent incapables de réciter les dix commandements, et de ce nombre 31, qui ne surent pas dire dans quelle partie des Ecritures on les trouvait. 40 ignoraient où la prière du Seigneur était écrite, et 31 ne savaient pas qu'il en était l'auteur (Œuvres de Hooper, vol. II, p. 151). Des faits semblables sont aussi pénibles que surprenants, mais il importe que vous les connaissiez; ils expliquent la facilité avec laquelle la sanguinaire Marie réussit à rétablir le pouvoir de la papauté, quand elle parvint

au trône. Un clergé paroissial, semblable à celui que nous avons décrit, n'était guère propre à opposer la moindre résistance à ses désirs. De tels faits jettent une grande lumière sur la position de Cranmer et des autres réformateurs du temps d'Edouard VI. Nous ne pouvons nous faire qu'une faible idée des immenses difficultés qui les assaillirent tant à l'intérieur qu'à l'extérieur ; et des faits semblables peuvent seuls donner quelque idée de l'état de la religion en Angleterre, même dans la plus brillante période des temps dont nous avons parlé. Or, si ces choses se voyaient encore quand Latimer était devenu vieux, quelles devaient-elles être dans sa jeunesse ? Si une semblable ignorance prévalait encore sous le règne d'Edouard VI, combien plus épaisses devaient être les ténèbres sous celui d'Henri VIII.

Mais je ne veux pas m'arrêter plus longtemps sur les temps de Latimer, je crains de vous avoir déjà fatigués par le

détail sec et fastidieux des faits. Toutefois je crois fermement que ce que je vous en ai dit était absolument nécessaire afin que vous pussiez vous former une juste idée de la Réformation d'Angleterre, et j'espère que cela n'aura pas été sans utilité.

Après un examen consciencieux, je me flatte que vous tomberez d'accord avec moi, que c'est le comble de l'absurdité que de dire, comme quelques-uns le prétendent de nos jours, que l'Angleterre a beaucoup perdu en se débarrassant de la papauté. On est tout surpris d'entendre des insensés parler « de la joyeuse Angleterre des temps anciens », — « de la piété du moyen-âge », — « des siècles de la foi », — « et des mœurs religieuses de nos ancêtres catholiques. »

Les beaux écrits de Walter-Scott, et les magnifiques dessins d'architecture de Pugin, ont jeté un faux éclat sur le romanisme en Angleterre, et ont élevé dans l'esprit de plusieurs des doutes si notre Réformation avait été réellement un bien-

fait. Je crois que la jeunesse anglaise, pour laquelle j'écris ces pages, ne sera pas assez simple pour ajouter foi à ces trompeuses théories. Ne doutez pas un seul instant que l'état de la société anglaise, représentée quelquefois comme enchanteresse par la plume de Scott, ou par le crayon de Pugin, ne le soit beaucoup plus dans la poésie et la peinture qu'elle ne le fut jamais dans une sincère réalité. Soyez certains qu'à cette distance l'enchantement produit est un *trompe l'œil*, et croyez que les ruines des abbayes de Netley, de Glastorbury, de Tintern, de Melrose et autres, sont probablement plus utiles aujourd'hui que ne le furent jamais, aux temps d'Henri VII, leurs admirables constructions. — N'oubliez pas ce que nous avons gagné à la Réformation, en lumières, en connaissance, en moralité et en liberté religieuse, et ne perdez jamais de vue les fruits portés par l'arbre de la papauté, lorsqu'il fleurissait dans ses derniers jours. Ces fruits furent

d'un côté, l'ignorance, la superstition, le relâchement des mœurs et la domination sacerdotale ; et, de l'autre, la colère de Dieu, la ruine des âmes et la joie du démon.

J'espère, en outre, vous persuader aujourd'hui qu'il est fort injuste de supposer que les actes et les écrits des réformateurs anglais sous Henri VIII dussent offrir le vrai *criterium* de leurs opinions parvenues à leur maturité. Cette supposition serait tout aussi mal fondée que celle qui prétendrait juger un homme fait et son caractère, d'après les paroles et les écrits de son enfance. Rappelez-vous que les réformateurs, sous Henri VIII, étaient dans un état d'enfance spirituelle. En beaucoup de points, ils voyaient la religion comme au travers d'un verre obscur, et ce ne fut que sous le règne d'Edouard VI, qu'ils se débarrassèrent des choses de l'enfance. Prenez donc garde de ne pas vous laisser tromper par des citations artificieusement choisies, tirées des ouvrages

publiés dans les premiers temps de la Réforme d'Angleterre. Si vous voulez juger les réformateurs, faites-le d'après leurs écrits du règne d'Edouard VI, mais non d'après ceux de celui d'Henri VIII.

Enfin, j'espère vous convaincre aujourd'hui, qu'il est très-déraisonnable de décrier les premiers réformateurs, parce qu'ils n'auraient pas été assez loin. De telles accusations sont faciles à formuler, mais ceux qui les avancent font rarement la part des obstacles énormes qu'ils avaient à surmonter, et des abus invétérés qu'ils avaient à détruire. C'est une absurdité que d'imaginer qu'ils n'eurent autre chose à faire que d'enlever la mousse des murs d'une vieille bâtisse, et de la passer au blanc. Ils avaient, au contraire, à démolir une vieille muraille décrépite, et à la reconstruire sur le même terrain. Il est absurde d'en parler comme s'ils avaient fait sur une mer tranquille, avec un vent favorable, un voyage d'agrément; loin de là, ils

avaient à diriger la barque de la vraie religion, au travers d'un détroit resserré, difficile et semé d'écueils, contre le courant, le vent et la marée. Mettez ensemble toutes leurs difficultés : le caractère despotique et sensuel d'Henri VIII et la jeunesse d'Edouard VI, — l'ignorance générale du peuple, — l'amère inimitié des moines dépossédés, — l'opposition ouverte d'un grand nombre d'évêques, — et l'indifférence secrète de la majeure partie du clergé; mettez toutes ces choses ensemble, pesez-les avec maturité, et je crois qu'alors vous ne jugerez pas légèrement l'œuvre des premiers réformateurs. Pour ma part, loin de m'étonner de ce qu'ils firent si peu, je m'étonne, au contraire, qu'ils aient autant fait. J'admire leur fermeté, et leurs succès m'étonnent. Je vois les immenses résultats obtenus par des instruments, comparativement si faibles, et je ne peux m'empêcher de dire que « certainement Dieu était avec eux. »

LA VIE DE LATIMER.

La deuxième partie de cet écrit comprendra l'histoire de l'évêque Latimer lui-même.

Hugues Latimer naquit l'année 1485, à Thurcaston, près de Montsorrel, dans le comté de Leycester. — Il a donné sur son père et sur sa famille un récit exact dans un de ses sermons, prêché en présence d'Edouard VI, que je vous donnerai en me servant de ses propres paroles. Il dit : « Mon père était un paysan aisé, mais qui ne possédait aucune terre en propre; il avait seulement une ferme de 3 à 4 livres par an au plus, et il la cultivait si bien qu'il entretenait sur ce fonds une demi-douzaine d'hommes. Il avait du parcours pour une centaine de brebis, et ma mère trayait chaque jour trente vaches. Il était en état de se présenter au roi tout armé, équipé et monté; et il le faisait, en effet, quand il allait

toucher les gages du roi. Je me souviens d'avoir bouclé moi-même son armure quand il se rendit à Blackheathfield. Il me plaça à l'école, sans quoi je n'aurais jamais été mis en état de prêcher devant Sa Majesté comme je le fais aujourd'hui. Il maria mes sœurs et donna à chacune d'elles une dot de 5 livres (125 fr.), après les avoir élevées dans la piété et la crainte de Dieu. Il était hospitalier avec ses voisins et faisait des aumônes aux pauvres. »

Telle était l'histoire sans ornement que le bon évêque racontait de sa propre famille. Il est seulement à propos d'observer que c'est un des mille exemples qu'offre l'Angleterre (malgré toutes ses imperfections), qu'elle est un pays où un homme, parti de très-bas, peut cependant s'élever aux plus hautes positions.

Latimer fut envoyé à Cambridge à l'âge de quatorze ans, et en 1509 il fut élu *fellow* (agrégé) de Clare-Hall. Nous savons, du reste, peu de chose des premiers temps

de sa vie; à l'exception de ce fait remarquable cité par lui-même, que jusqu'à l'âge de trente ans il fut un ardent fanatique. Comme saint Paul ne rougissait pas de dire aux hommes qu'il fut un temps où il était un blasphémateur, un persécuteur et un homme violent; de même l'ancien évêque protestant ne se lassait pas de répéter aussi qu'il avait été jadis l'esclave de Rome : — Il dit de lui-même dans un de ses sermons : « J'étais le plus obstiné papiste qu'il y eût en Angleterre, et pour preuve, c'est que, lorsque je concourus pour être fait bachelier en théologie, ma thèse fut entièrement consacrée à combattre Mélanchton et ses opinions. »

Dans un autre sermon, il dit : « Tous les papistes prétendent être sauvés par la loi, et moi je partageai, jusqu'à ce que j'eusse atteint l'âge de trente ans, cette dangereuse et condamnable croyance; jusque-là j'avais marché dans les ténèbres de l'ombre de la mort. »

Dans une lettre à sir Ed. Baynton, il dit : « J'avais cru dans les temps passés, qu'être moine et enveloppé dans un capuchon était le meilleur moyen pour ne pas être damné ni effrayé de la mort; c'est pour ce motif que j'avais souvent pensé d'entrer dans un cloître, en particulier quand j'étais malade et abattu ; et maintenant j'ai en horreur ma superstitieuse folie. »

Le témoignage de Latimer sur lui-même est confirmé par d'autres. On rapporte, qu'il pensait si mal des réformateurs, qu'il déclarait que les derniers jours étaient venus, et que celui du jugement de la fin du monde approchait. « L'impiété (disait-il) marche à pas de géant; et où s'arrêtera la hardiesse de ces hommes qui ont commencé à mettre en question l'*infaillibilité du pape ?* » Becon raconte que quand Stafford, sous-professeur de théologie, donna des cours sur la Bible, Latimer ne manquait jamais d'y assister, afin

d'effrayer les étudiants par sa présence et de les en chasser. Enfin, son zèle religieux était si notoire, qu'il fut choisi pour remplir l'office de porteur de la croix dans les processions religieuses de l'Université, et il remplit cette charge avec la solennité convenable pendant sept années. Tel fut l'argile dont Dieu se servit pour faire un vase précieux propre à son œuvre. Tels furent les premiers débuts de l'un des meilleurs et des plus utiles réformateurs anglais.

L'instrument dont Dieu se servit pour amener ce zélateur furieux à la connaissance de la verité de Christ, fut un étudiant nommé Bilney. Bilney était contemporain de Latimer, à Cambridge, et avait embrassé depuis quelque temps les doctrines de la Réformation. Il s'aperçut que Latimer était un homme sincère et honnête; il pensa charitablement que son zèle pour la défense de ses convictions religieuses ne provenait peut-être que d'un manque de connaissance; il

vint donc ouvertement à lui après sa dissertation sur Mélanchton, et lui demanda humblement de lui permettre de lui faire une confession privée de sa foi. Le succès de cette démarche courageuse fut complet, et Latimer nous dit : « J'ai appris davantage par sa confession que pendant plusieurs années avant cette époque; dès-lors, je commençai à goûter la Parole de Dieu, et je renonçai aux docteurs de l'Ecole et à leurs folies. » La conduite de Bilney dans cette occasion mérite tous nos éloges, elle est bien propre à encourager chacun à essayer de faire du bien à son prochain. Preuve frappante de la vérité de ce proverbe : « Une parole dite à propos est bien bonne. »

Hugues Latimer n'était pas homme à faire les choses à demi. Aussitôt qu'il eut cessé d'être un ardent catholique romain, il devint tout de suite un zélé protestant, et il se mit bientôt à l'œuvre, corps, âme et esprit, pour faire le bien. Il visita d'abord, dans la compagnie de Bil-

ney, les malades et les prisonniers. Il commença à prêcher dans les chaires de l'Université d'une manière jusque-là inconnue à Cambridge, et il devint bientôt célèbre comme l'un des prédicateurs les plus énergiques et les plus puissants de l'époque. Il entraînait des centaines d'auditeurs à sonder les Ecritures et à s'enquérir du chemin du salut. Becon, qui fut plus tard chapelain de Cranmer, et Bradford, qui fut celui de Ridley, attribuèrent tous deux leur conversion à ses sermons. Becon nous a laissé une remarquable description des effets de sa prédication : « Pas un seul individu, disait-il, à l'exception des hommes à col raide et incirconcis de cœur, ne sortait de ses sermons sans être saisi d'une profonde horreur du péché, et porté à se consacrer à la piété et à la vertu.

Cette fidélité à s'acquitter des devoirs de son ministère, amena nécessairement les conséquences que l'expérience permettait d'en attendre. Elle souleva contre

Latimer une tempête de persécutions. Des essaims de moines et de docteurs, qui l'avaient admiré quand il portait la croix comme catholique romain, s'élevèrent contre lui en masse quand il prêcha la croix comme saint Paul. L'évêque d'Ely lui défendit les chaires de l'Université, et s'il n'avait obtenu du docteur Barnès la permission de prêcher dans l'église des Augustins, qui était en dehors de la juridiction épiscopale, il aurait été entièrement réduit au silence. Mais la malice de ses ennemis ne s'arrêta pas là. Des plaintes furent portées contre lui au cardinal Wolsey, et il fut plusieurs fois cité à comparaître devant lui et devant Tonstall, évêque de Londres, comme accusé d'hérésie. En vérité, quand on fait la part des circonstances de ce temps-là, on est étonné qu'à cette période de sa vie, Latimer n'ait pas subi le sort de Bilney et péri sur un bûcher.

Mais le Seigneur, qui tient dans sa main nos destinées, et qui voulait encore

employer Latimer pour son œuvre, lui suscita des amis inespérés et en haut lieu. Son opinion tranchée au sujet du divorce d'Henri VIII avec Catherine d'Aragon, le mit en rapport avec le docteur Butts, médecin du roi, et en définitive lui assura la faveur et le patronage du roi lui-même. Dans l'année 1530, il fut créé chapelain du roi, et prêcha plusieurs fois en sa présence. — Dans l'année 1531, la faveur royale lui procura une cure dont le revenu lui assurait des moyens d'existence à West-Kington, près de Chippenham, dans le Wiltshire; et, en dépit des remontrances de son ami Butts, il quitta à l'instant la cour pour aller résider dans sa cure.

A West-Kington, Latimer se montra exactement le même qu'il avait été précédemment à Cambridge, et il trouva dans le démon un adversaire tout aussi actif dans le Wiltshire que dans l'Université. Ses travaux pastoraux étaient abondants. Dans sa prédication, il insis-

tait en temps et hors de temps, soit dans sa paroisse, soit dans les paroisses environnantes. Il avait une pleine autorité d'agir ainsi en vertu d'une licence générale de l'Université de Cambridge ; mais plus il déployait d'activité, plus il excitait la colère du clergé romain paresseux des environs de West-Kington, et plus celui-ci apportait d'entraves à ses travaux. Tant il est vrai que la nature humaine est dans tous les siècles la même. Il existe généralement une disposition chagrine chez tout ministre qui n'est pas sous l'influence de la grâce divine. Il ne fait aucun bien lui-même et ne permet pas que d'autres en fassent. Telle fut la conduite des pharisiens du temps de Jésus; « ayant pris la clef de la connaissance, ils n'y sont pas entrés eux-mêmes et ont empêché les autres d'y entrer (Luc, X, 52) ; » et les choses se passèrent du temps de Latimer comme elles s'étaient passées du temps des pharisiens.

Dans une certaine occasion, le maire

et les aldermen de Bristol, qui étaient de ses amis, l'ayant appelé à prêcher devant eux à Pâques, on en avait fait l'annonce publiquement, et chacun se réjouissait d'entendre sa prédication, car Latimer jouissait à Bristol d'une grande popularité. Tout-à-coup arrive un ordre de l'évêque, défendant à qui que ce soit de prêcher à Bristol sans son autorisation. — Le clergé de la ville alla rendre visite à Latimer, l'informa de l'ordre émané de l'évêque, et sachant fort bien qu'il n'était pas pourvu de cette autorisation, ils lui dirent qu'ils étaient fort peinés d'être privés d'entendre un de ses excellents discours. Leurs compliments de crocodile et leur regret furent de la peine perdue, car Latimer connaissait déjà toute l'affaire, et savait pertinemment que c'étaient ces hommes eux-mêmes, à la langue dorée, qui avaient poussé l'évêque à lui fermer la chaire.

Durant les quatre années qu'il fut vicaire à West-kington, cet homme pieux

fut constamment exposé à une suite d'attaques et de chicanes, pour l'empêcher de faire du bien. Il fut cité à Londres, mandé devant l'archevêque Warham, et empêché pendant plusieurs mois de retourner à sa cure. Il fut cité devant le synode, excommunié et même mis pour quelque temps en prison. Mais il semble avoir été toujours gardé par une protection toute spéciale de Dieu, et, par sa puissante bonté, ses ennemis furent constamment empêchés de pousser leurs persécutions à l'extrême. A la fin, en 1535, le roi y mit un terme, en le nommant évêque de Worcester. On a sans doute lieu de s'étonner qu'une telle nomination ait été faite par un tel homme. Quelques-uns l'attribuèrent à lord Cromwell, — d'autres à la reine Anne Boleyn, — d'autres à l'influence du docteur Butts. Enfin, plusieurs en firent honneur à l'archevêque Cranmer, qui avait toujours été l'ami de Latimer. Mais, à dire vrai, ces suppositions sont oiseuses, car « le

cœur des rois est dans la main du Sei
gneur, et il les incline où il veut, comm
des ruisseaux d'eau.» Quand Dieu a be
soin d'un homme pieux pour occuper u
poste élevé, il peut toujours faire naît
un Darius pour l'y nommer.

L'histoire de l'épiscopat de Latimer e
courte et simple, car il ne dura que qu
tre ans. Il fut le même dans le palais
l'évêché qu'il avait été dans sa cure
campagne, ou dans la chaire de Can
bridge. Son élévation ne l'enfla poin
La mitre de l'évêque ne fut pas une éte
gnoir de son zèle pour l'Evangile;
fut toujours fidèle, plein de naturel, to
jours *occupé des affaires de son Père*,
à faire du bien aux âmes. L'histori
Fox parle, avec une haute considératio
de ses travaux, de ses études, de s
activité, de ses soins constants po
enseigner, exhorter, visiter, corriger
réformer autant qu'il pouvait le fai
et que les circonstances le permettaie
« Mais, ajoute-t-il, les temps d'alo

» étaient si pleins de dangers et si chan-
» geants, qu'il ne pouvait pas faire tout
» ce qu'il voulait; mais ce qu'il put
» faire il l'accomplit en s'y employant
» de toutes ses forces; en sorte que,
» quoiqu'il ne pût réussir à éteindre en-
» tièrement les derniers restes d'une
» ancienne superstition, cependant il s'y
» employa de telle sorte que, s'il ne put
» les détruire tout-à-fait, il les réduisit
» au moins à l'impuissance de faire beau-
» coup de mal. »

En 1536, nous voyons l'évêque Latimer chargé par l'archevêque Cranmer de prêcher devant le synode du clergé. Il n'y a nul doute que cette tâche lui fut donnée à dessein. Cranmer savait bien qu'il était l'homme qualifié pour cela. Les deux sermons qu'il prêcha à cette occasion sont parvenus jusqu'à nous, et justifient pleinement le choix de l'archevêque. Il n'a peut-être jamais été prêché devant un corps ecclésiastique de sermons plus fidèles, et contenant des

appels aussi pressants à la conscience. Ils méritent bien qu'on les lise avec attention. « Chers pères et frères, » dit-il, dans un de ces discours, « en nous voyant » ici rassemblés pour l'amour de Dieu, » efforçons-nous de faire quelque chose » qui donne à connaître que nous sommes des enfants de lumière, à moins » que nous, qui avons été regardés jusqu'ici comme des enfants du monde, » nous ne voulions fournir la preuve » que nous le sommes encore. Tous les » hommes nous appellent prélats ; nous » voyant donc ici réunis en concile, » conduisons-nous de telle manière que » nous soyons prélats non-seulement en » honneur et en dignité, mais surtout » en sainteté, en bienveillance, en diligence et en sincérité. » — « Levez vos » têtes, chers frères, regardez autour de » vous, et voyez combien de réformes » demande l'Eglise d'Angleterre! combien d'abus dans le clergé, combien » parmi les laïques! » Il en signale en-

suite nominativement plusieurs : l'état de la cour des évêques, — le grand nombre de fêtes et de cérémonies superstitieuses, — l'adoration des images, et les pèlerinages pour visiter les reliques des saints, — les faux miracles et la vente des messes, et il les presse d'examiner avec attention ces abus et de les réformer. Il conclut par un solennel avertissement des conséquences qui résulteraient pour les évêques de la négligence qu'ils apporteraient à réformer des abus si notoires. « Dieu viendra, dit-il, Dieu viendra, et » il ne tardera pas; il viendra au jour » que nous ne savons pas, et à une heure » que nous n'attendons pas, il viendra » et il nous fera mourir. Il nous donnera » notre salaire aveo les hypocrites, — il » nous jettera dans le lieu où il y a des » lamentations, mes frères, où il y a des » grincements de dents, mes frères; — » ce sont là les mets préparés pour les » enfants bien-aimés du monde. Voilà » les gâteaux et les friandises apprê-

» tés pour les prélats mondains,.....
» des lamentations et des grincements
» de dents!!! Vous voyez, mes frères,
» les douleurs et les châtiments qui vous
» sont réservés si vous êtes mondains.
» Si donc vous voulez y échapper, ne
» soyez pas enfants du monde; et si
» vous ne voulez pas être enfants du
» monde, ne vous affectionnez pas aux
» choses de la terre, ne vous confiez pas
» en elles. Si vous ne voulez pas mourir
» éternellement, ne vivez pas mondaine-
» ment. Venez donc et abandonnez l'a-
» mour des choses qui ne profitent qu'à
» vous, et étudiez-vous à faire ce qui pro-
» fite à Christ et le glorifie. Cherchez
» vos consolations dans les choses qui
» appartiennent à Christ, et faites enfin
» quelque chose qui puisse lui plaire. —
» Paissez avec tendresse ses brebis, —
» prêchez fidèlement la parole de Dieu,
» — aimez la lumière, marchez dans la
» lumière, et vous serez ainsi des enfants
» de lumière, pendant que vous êtes dans

» ce monde, afin que vous brilliez comme
» des étoiles, dans le monde à venir,
» avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit. » Ces quelques mots suffiront pour donner une idée de l'esprit des sermons prononcés par Latimer devant le synode.

En 1537, nous trouvons Latimer faisant partie de la commission des théologiens chargés de la publication d'un livre destiné à exposer la vérité religieuse, et d'où sortit l'*Institution du Chrétien*. La même année nous le trouvons prescrivant certaines règles au prieur d'un couvent de Worcester, monastère qui subsistait encore; entre autres, il commanda au prieur d'avoir la Bible entière en anglais *enchaînée* dans l'Eglise. Il ordonna, en outre, que chaque membre de la communauté possédât lui-même un Nouveau-Testament en anglais, que chaque jour une lecture en fût faite dans le couvent, et qu'on le lût encore pendant le temps du dîner et du souper.

Peu de temps après, il publia des injonctions au clergé de son diocèse, ordonnant à chacun de ses membres de posséder au moins le Nouveau-Testament, d'en lire et méditer au moins un chapitre chaque jour. — Il leur prescrivit, en outre, de mettre de côté dans leur prédication toute espèce de recommandations relatives à des observances, des cérémonies ou des processions, et leur enjoignit d'instruire les enfants dans leurs paroisses respectives : tous ces petits faits sont profondément instructifs, et nous montrent combien étaient nombreux les abus qui existaient dans les diocèses de l'Angleterre au temps d'Henri VIII, et quels énormes obstacles rencontrait un évêque qui voulait réformer ces abus.

En 1538, nous trouvons Latimer contestant avec lord Cromwell au sujet de la grande abbaye de Malvern, dont il désirait empêcher la suppression. Son opinion était qu'on devait la conserver, non pour y entretenir des moines, ce qu'à

Dieu ne plaise, disait-il, mais pour la consacrer à l'enseignement, pour y former des hommes à l'art de la prédication, à l'étude et à l'esprit de prière; il demandait s'il ne serait pas d'une bonne politique de conserver deux ou trois de ces vieux monastères dans chaque comté pour les réserver à cet usage. Ce sage projet montrait une grande intelligence des besoins du pays. Si ces vues avaient été adoptées, Durham, St-Beets, Lampeter et Kings-College seraient devenus inutiles; mais la rapacité des courtisans d'Henri VIII, qui avaient un insatiable désir de posséder ces abbayes supprimées, fit échouer ce projet.

L'année 1539 mit fin à l'épiscopat de Latimer, par la promulgation des six articles dont nous avons déjà fait mention, dans lesquels quelques-uns des dogmes fondamentaux du romanisme étaient maintenus d'autorité. Il résista énergiquement et aussi longtemps qu'il put à l'enregistrement de cet acte, et il fit

raconte que le jou
et lorsqu'il rentra chez lui en sorta
la chambre des lords, il se dépouil
sa robe, et sautant de joie, il dit à
qui étaient avec lui, qu'il se sentait
léger qu'il ne l'avait été depuis l
temps.

Pendant les huit années qui suiv
sa démission, la vie de Latimer
s'être écoulée dans un silence fo
dans la retraite. Nous ne savo
peu de chose de ce qu'il devint
ignorons où il passa ce temps, et
tourna ou non dans son ancien
[illegible] : il est prob

nière année de la vie d'Henri VIII enfermé dans la tour de Londres.

Quand Edouard VI monta sur le trône, en 1547, Latimer fut enfin rendu à la liberté, et traité avec toute sorte de respect. On lui offrit de lui rendre son évêché de Worcester, et la chambre des communes présenta une adresse au protecteur Sommerset, lui demandant avec instance de le réintégrer dans sa place; mais l'âge avancé de Latimer et ses infirmités croissantes lui firent refuser la dignité qui lui était offerte, et il passa les dernières années de sa vie sans aucun office déterminé, quoique travaillant sans cesse. Sa principale résidence fut, pendant ces six années, avec son vieil ami et allié l'archevêque Cranmer, et sous le toit hospitalier du palais de Lambeth. Pendant tout ce temps, il prit une part active à toutes les mesures adoptées et propres à avancer la Réformation protestante. Il aida Cranmer dans la composition du premier livre des Homélies, et

fut du nombre des théologiens nomm pour la réforme de la loi ecclésiastiqu œuvre qui n'a jamais été achevée. · Pendant tout ce temps, il prêcha génér lement deux fois par dimanche. — Da la première partie du règne d'Edoua VI, il prêcha constamment devant roi; dans la seconde, il parcourut l comtés du centre de l'Angleterre, pr chant partout où ses services étaient récl més, et spécialement dans le Lincol shire. Cette période de sa vie fut peu être la plus utile. Il est probable qu'a cun des réformateurs n'a répandu semence de la saine doctrine protestan parmi les classes moyennes avec auta d'abondance et d'efficace que Latime et Southey lui rend ce témoignage qu'a cun homme ne fit faire autant de pr grès que lui à la Réforme par sa préc cation.

La mort prématurée d'Edouard VI l'avènement au trône de la reine Mar en 1553, mit fin à l'activité de Latim

pour répandre l'Evangile. Dès-lors, il fut appelé à glorifier Christ par ses souffrances, ne pouvant plus le faire par sa prédication. Un des premiers actes du gouvernement de Marie fut l'arrestation des principaux réformateurs anglais, et Latimer fut des premiers dont l'ordre fut signé. Le messager de la reine le trouva faisant l'œuvre de son maître en prêchant dans le Warwickshire, et tout disposé à le suivre en prison. Il avait été informé du sort qui le menaçait, six heures avant l'arrivée du messager, par un homme pieux nommé Careless, et il aurait facilement pu s'enfuir, mais il n'en voulut rien faire. Il dit : « Je vais aussi volontiers à Londres aujourd'hui, appelé par mon prince, pour rendre témoignage à ma doctrine, que j'aie jamais été dans aucun autre lieu du monde. Et je ne doute pas que Dieu, qui m'a jugé digne de prêcher sa Parole devant deux excellents princes, ne me permette de rendre le même témoignage devant le troisième. »

Ce fut dans cet esprit qu'il se re
joyeusement à Londres, et il disai
traversant Smithfield, où l'on br
d'ordinaire les hérétiques : « Il y a l
temps que Smithfield *brame* après m

Latimer fut enfermé dans la tour
Londres avec Cranmer, Ridley et B
ford, et ils furent réunis tous
quatre dans la même chambre faut
place. Là, ces quatre martyrs, pour
servir des propres paroles de Latin
consultèrent ensemble le Nouveau-
tament, et par suite d'une étude cons
cieuse et réfléchie, ils reconnurent
nimement que la doctrine de la trans
stantiation ne s'y trouvait pas. D
tour, les trois évêques furent trans
tés à Oxford, en 1554. L'année suiva
Latimer et Ridley y furent brûlés
comme des hérétiques obstinés.

La conduite de Latimer, pendan
détention, répondit à sa vie antérie
Durant deux longues années il ne p
rien de sa sérénité ; sa foi et sa pati

ne défaillirent jamais. Il employait une grande partie de son temps à la lecture de sa Bible; il racontait lui-même avoir lu sept fois le Nouveau-Testament en entier pendant la durée de sa détention.

Il consacrait aussi des heures entières à la prière. Augustin Bernher, son fidèle serviteur, nous dit qu'il restait si longtemps agenouillé, qu'il ne pouvait plus se relever sans secours.

Il faisait surtout mention de trois choses dans ses prières. L'une était que Dieu l'ayant établi pour prêcher et professer le ministère de sa Parole, il lui fît la grâce de persévérer dans la saine doctrine jusqu'à la mort. L'autre était que, dans sa miséricorde, Dieu voulût bien rétablir dans le royaume l'Evangile de Christ. Et la troisième, que Dieu conservât la princesse Elizabeth pour la consolation de l'Angleterre. C'est un fait bien frappant que la manière dont ces trois souhaits furent exaucés.

La conduite de Latimer, dans les di-

vers interrogatoires qu'il eut à subir en présence de ses persécuteurs, fut à beaucoup d'égards plus sage et meilleure que celle des autres martyrs. Il savait parfaitement que sa mort était décidée, et il fut d'une grande fidélité. Gardiner, l'évêque catholique romain de Winchester, avait dit ouvertement qu'il fallait mettre la coignée à la racine de l'arbre, que les évêques et les principaux prédicateurs devaient être absolument mis à mort. — Bonner, l'évêque catholique romain de Londres, avait dit : « Si l'un de ces hérétiques réchappe, que Dieu punisse Bonner, et qu'il lui fasse pire qu'à eux. » Agissant sous cette impression, Latimer, avant le procès, conseilla à Ridley de parler très-peu. « Ils parlent (disait-il) d'établir une libre discussion, mais leur argumentation sera celle de leurs pères ils diront : Nous avons une loi, et par cette loi il doit mourir (Jean, XIX, 7). » D'après cela, il répondit peu de chose dans ses interrogatoires. Il se borna à faire une

simple profession de sa foi. Il refusa de se laisser entraîner dans d'interminables discussions sur les opinions des Pères, comme le firent Cranmer et Ridley; il dit simplement à ses juges que « les Pères pouvaient avoir erré en quelque point, et que, pour lui, il n'ajoutait foi à leurs opinions que quand elles étaient la vérité, et qu'elles se trouvaient conformes à la Bible.» On ne fit peut-être jamais sur les Pères une remarque si prudente et si vraie.

La mort de Latimer est si bien décrite par Fox, que je ne saurais mieux faire que d'emprunter ses propres paroles pour mon récit. Je craindrais de les affaiblir en y ajoutant du mien, quoique je sois forcé d'abréger considérablement.

« La place, destinée à l'exécution, dit Fox, était située au nord d'Oxford, dans un fossé, vis-à-vis du collége Balliol. De peur que quelque mouvement populaire n'eût lieu pour empêcher leur supplice, lord William et le maire de la

Cité furent chargés, par une lettre de la reine, d'y assister en personne avec un corps armé suffisant; et quand tout fut préparé, les prisonniers furent amenés ensemble au lieu du supplice, le 16 octobre 1555.

» Ridley marchait le premier, revêtu d'une robe noire garnie de fourrures, semblable à celle qu'il portait quand il était évêque. Latimer venait après lui, vêtu d'un vieux manteau de ratine de Bristol, tout râpé, avec son bonnet à glands et un mouchoir noué autour de sa tête, enveloppé d'un long linceuil neuf qui pendait jusqu'aux pieds.

» Ridley ayant tourné la tête vers Latimer qui le suivait, lui dit : « Eh bien ! arrivez-vous? — Oui, répondit Latimer, je vous suis aussi vite que je peux. » A la fin, ils atteignirent le bûcher l'un après l'autre. Ridley, qui y arriva le premier, levant avec ardeur ses mains, tourna ses yeux vers le ciel; peu après il courut à Latimer qui arrivait, l'em-

brassa et lui dit : « Frère, ayons bon courage ; car, ou Dieu apaisera la fureur des flammes, ou il nous donnera la force de les endurer. » Après cela, il s'approcha du poteau, s'agenouilla à côté, le baisa et pria ; et Latimer s'étant mis à genoux derrière lui, éleva son cœur à Dieu par une ardente prière ; puis tous deux se levèrent et s'entretinrent quelques instants ensemble ; mais le Seigneur seul entendit ce qu'ils se dirent l'un à l'autre.

» Ils furent ensuite forcés d'entendre un sermon prêché par un prêtre apostat, du nom de Smith, sur ce texte. « Quand je livrerais mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas la charité je ne suis rien. » Ils voulurent répondre aux faux arguments de ce misérable discours, mais ils en furent empêchés, sur quoi Ridley dit : « Soit ! mais je remets notre cause au Dieu tout-puissant qui nous jugera tous. » Latimer y ajouta ce verset : « Mais il n'y a rien de caché qui ne doive être mani-

festé à la fin. » Il eût facilement confondu Smith si on l'eût laissé faire.

» Après cela, on leur commanda de se préparer immédiatement : ils obéirent avec la plus grande douceur. Ridley distribua ses habits et les autres objets qu'il avait sur lui à ceux qui l'entouraient et qui s'estimaient heureux de pouvoir obtenir le moindre lambeau de ce qui lui avait appartenu. Pour Latimer, il ne donna rien, mais il se laissa tranquillement dépouiller par son gardien de tout ce qu'il avait sur lui, d'ailleurs de très-mince valeur, ne gardant que son linceul dans lequel il s'enveloppa et parut à ceux qui l'entouraient d'un extérieur aussi convenable qu'on pouvait le désirer; et quoique sous ses vêtements il eût paru d'abord un vieillard flétri et courbé, il se redressa dans son linceul, et sembla tout autre.

» Alors un forgeron ayant pris une chaîne en fer, s'en servit pour lier au poteau Latimer et Ridley par le milieu

du corps; et comme il ne serrait pas assez la chaîne, Latimer l'en avertit et lui dit : « Mon ami, serrez plus fort, de peur que notre corps ne cherche à s'échapper. » On attacha de plus autour du cou de chacun des patients un sac de poudre à tirer, on empila des fascines autour d'eux, et c'est par là que se terminèrent les horribles préparatifs du supplice.

» Tout étant ainsi disposé, on apporta un fagot allumé, qu'on posa aux pieds de Ridley, auquel Latimer dit : « Aie bon courage, frère Ridley, et montre-toi un homme; nous allumons aujourd'hui un feu en Angleterre, qui, par la grâce de Dieu, ne pourra plus s'éteindre. »

» Le feu ayant été ainsi allumé, quand Ridley vit la flamme s'avancer vers lui, il cria à haute voix : « Seigneur, je remets mon esprit entre tes mains; » et il répéta plusieurs fois cette phrase. Latimer, placé de l'autre côté du poteau, cria avec la même véhémence : « Père du ciel, re-

çois mon âme; » et il reçut la flamme, comme s'il lui eût tendu les bras. Après avoir trempé ses mains dans le feu, comme pour l'éprouver, il s'en couvrit le visage, et il expira bientôt, sans qu'il parût avoir beaucoup souffert. Telle fut, dit Fox, la fin de l'évêque Latimer, de ce vieux et béni serviteur de Dieu, dont les laborieux services, la vie si dévouée et la mort si ferme, sont pour toute l'Angleterre un sujet de perpétuelles actions de grâces adressées au Dieu tout-puissant. »

Et maintenant je sens le besoin de quitter ce qui se rapporte à la vie de Latimer. Je vous ai donné une courte esquisse de son histoire, depuis sa naissance jusqu'à sa mort; mais vous devez comprendre que le temps dont je pouvais disposer, m'a forcé à abréger considérablement et à laisser en arrière bien des choses dignes d'intérêt.

Je passerai maintenant à sa prédication et je m'y arrêterai quelque temps. Il est

probable qu'il y a eu peu de prédicateurs qui aient jamais produit autant d'effet sur leur auditoire que cet homme pieux. Sans doute, ceux de ses sermons qui sont parvenus jusqu'à nous plairaient peu, d'après le goût du jour; ils contiennent un grand mélange de choses *affectées*, *bizarres*, souvent même triviales. Ils sont d'un style familier, souvent décousu, et remplis de citations bouffonnes. Mais, après tout, nous sommes de mauvais juges, de ce que devait être un bon sermon dans ces temps-là. De nos jours, un sermon n'est le plus souvent qu'un essai religieux, lourd, pâle, sans saveur, plein de sentences arrondies en anglais à la Johnson, de lieux communs usés, d'expositions faibles et timides, mélangées avec soin de portions égales de lait et d'eau. Ils sont semblables à une épée dont la lame en plomb n'a ni pointe ni tranchant, à une armure pesante peu propre au combat. Mais si une saine doctrine évangélique, jointe

à un langage saxon dépouillé d'ornements, a de la hardiesse, de la vigueur, de la droiture, de la simplicité; si ces qualités, dis-je, font le prédicateur, il en est peu, je pense, qui auront jamais égalé le vieux Latimer.

Je pourrais citer un grand nombre de preuves de *son courage et de sa fidélité comme ministre*. Il ne reculait pas devant le devoir d'attaquer les péchés de qui que ce fût, fussent même ceux du roi. Quand Henri VIII mit obstacle à la diffusion de la Bible, Latimer lui écrivit une lettre énergique pour lui reprocher sa conduite, et cela, longtemps avant qu'il fût évêque. Il craignait Dieu et n'avait pas d'autre crainte. « Latimer! Latimer (disait-il au commencement d'un de ses sermons)! tu vas parler devant le haut et puissant roi Henri VIII, qui peut, s'il le veut, t'ôter la vie; fais donc attention à ce que tu vas dire; mais, Latimer! souviens-toi, avant tout, que tu vas parler devant le Roi des rois, le Sei-

gneur des seigneurs ; et garde-toi de lui déplaire. »

Je pourrais parler de *son renoncement*. Il abandonna un riche évêché, et rentra dans la vie privée, par fidélité et par sentiment de conscience, sans murmurer. Plus tard, il refusa ce même évêché qu'on voulait lui rendre, se trouvant trop âgé pour en remplir les devoirs, lorsqu'il n'avait qu'à dire *oui* pour l'obtenir.

Je pourrais citer la *bonté naturelle de son cœur ;* il était toujours l'ami des pauvres et des malheureux. Pendant qu'il habitait Lambeth, une grande partie de son temps était employée à examiner les cas de ceux qui s'adressaient à lui pour être secourus.

Je pourrais parler de *son activité*. Jusqu'à la fin de sa vie, il fut dans l'usage de se lever à deux heures du matin, et commençait par consacrer à l'étude et à la prière les premières heures de la journée. Je pourrais parler de

toutes ces choses, et de bien d'autres encore, mais le temps m'interdit d'entrer plus avant dans les détails. Je crois pourtant avoir fourni un assez grand nombre de faits pour vous donner une juste idée de l'homme qu'était Latimer. Et je crois que vous tomberez d'accord avec moi en ceci, c'est qu'il fut un des meilleurs évêques que l'Angleterre ait jamais eu, et qu'il eût été fort heureux pour l'Eglise qu'un plus grand nombre de ses évêques eût ressemblé à Latimer et un moindre à l'archevêque Laud.

N'oubliez pas, en réfléchissant à l'histoire de cette vie, qu'elle est un glorieux exemple des miracles que la grâce de Dieu peut accomplir. L'Esprit peut s'emparer, vous le voyez, du plus fougueux zélateur de l'erreur et en faire un fidèle confesseur de Jésus-Christ. Là où se montre la main de Dieu, rien n'est impossible.

Ne croyez jamais qu'aucun ami, aucune de vos connaissances, ou aucun de vos parents, soit trop opposé à l'Evan-

gile, pour devenir jamais un vrai chrétien; bannissez cette idée, il n'y a jamais de cas désespéré sous la dispensation évangélique. Souvenez-vous de Latimer, et ne désespérez jamais.

N'oubliez pas, quand vous pensez aux derniers jours de Latimer, qu'il est une preuve glorieuse que Jésus peut soutenir les siens, même au milieu des flammes; qu'il sera toujours à l'heure du besoin l'appui de tous ceux qui se confient en Lui. Ne croyez pas que rien soit trop difficile à accomplir si le Seigneur est avec vous. N'abandonnez pas la religion parce que vous rencontrez sur votre route des épreuves cruelles, ou que votre position est défavorable, ou enfin que les circonstances vous sont contraires. Rappelez-vous le vieux Latimer au bûcher, et ne vous laissez point abattre.

LES OPINIONS DE LATIMER.

Le troisième et dernier point que je

me propose de traiter, c'est de vous donner un court exposé de quelques opinions de Latimer. Et j'appelle votre attention particulière sur cette portion de notre essai; les circonstances des temps où vous vivez donnent à ce sujet une importance plus qu'ordinaire.

Vous vivez à une époque où il se fait en divers lieux d'étranges expositions des doctrines de l'Eglise d'Angleterre; dans un temps, où l'on appelle l'attention de la jeunesse sur des vues demi-catholiques romaines quant aux règles de la foi, — quant à la justification, — à la régénération, — aux sacrements et à la prédication, et où les défenseurs de ces vues et ceux qui les enseignent s'arrogent de sang froid la prétention d'être les seuls ecclésiastiques fidèles.

Il n'est pas question, pour ceux qui repoussent ces vues demi-catholiques, de sommer ceux qui en sont les défenseurs, de prouver ce qu'ils avancent par l'Ecriture; ils sont prêts à vous répondre

que *scripturaires ou non*, ces vues n'en sont pas moins *celles de l'Eglise;* il n'est pas question de les défier d'en trouver la trace dans les trente-neuf articles, dans la liturgie, dans les homélies de l'Eglise d'Angleterre, interprétés avec droiture et d'une manière conséquente. Ils vous répondront simplement que vous n'y entendez rien, — que vous êtes stupides, — inintelligents, — ignorants et aveugles, — que vous n'entendez pas le pur anglais, — qu'ils sont dans la vérité, et que leurs vues sont celles de l'Eglise, que si vous ne leur accordez pas cela, vous avez grand tort; — et ils concluent de là que si vous êtes un homme honnête et conséquent, vous devez abandonner votre chère et vieille Eglise, et vous joindre à eux. J'en appelle à l'expérience de plusieurs de ceux qui m'écoutent ou me lisent, ces choses ne se voient-elles pas ainsi dans le pays ?

Maintenant, comment se fait-il que les choses se passent de cette manière ?

Voyons si un coup-d'œil, jeté sur ce qui avait lieu il y a trois siècles, ne jetterait pas quelque lumière sur ce sujet. Examinons quelles furent les vues des hommes qui posèrent les fondements de l'Eglise d'Angleterre, et qui sont notoirement les pères des articles, de la liturgie et des homélies. Interrogeons ce vieux Latimer, et voyons quelles étaient ses opinions sur les sujets controversés : un membre honoré de l'Eglise d'Angleterre à l'époque où ces doctrines reçurent leur première forme et leur institution, — un cher et intime ami de l'archevêque Cranmer, et son conseiller, — qui avait aidé à composer le premier livre des Homélies, — un évêque dont la saine orthodoxie ne fut jamais mise un seul instant en doute par ses contemporains. — Certes, si jamais un homme dut savoir ce qu'était un véritable ecclésiastique, ç'a été l'évêque Latimer, et si ses vues ne sont pas les véritables vues de l'Eglise, je ne sais plus où les trouver.

Ecoutez-moi donc quelques instants encore, je vous citerai plusieurs extraits des œuvres de Latimer, et vous jugerez. J'essaierai d'éclairer aux yeux de votre esprit la question qui s'agite aujourd'hui : Quel est ou quel n'est pas le véritable ecclésiastique?

D'abord et avant tout, demandons-nous ce que pensait l'évêque Latimer relativement à l'Ecriture. C'est là le point auquel l'existence même de la vraie religion est étroitement liée. — Quelques hommes d'Eglise vous diront aujourd'hui que, n'en déplaise au sixième des trente-neuf articles, la Bible n'est pas la seule règle de foi, et que seule elle n'est pas capable de rendre un homme sage à salut. Non ! avec la Bible, il faut encore les Pères, — ou avec la Bible la tradition catholique, — ou la Bible et l'Eglise, — ou la Bible commentée par le Prayer-Book, — ou la Bible expliquée par un homme régulièrement consacré par un évêque, mais non la Bible seule.

Maintenant écoutons ce que dit Latimer dans un sermon prêché en présence d'Edouard VI.

« Je vous raconterai ce qu'un évêque de ce royaume me disait un jour : Il me fit appeler et me dit qu'il s'étonnait fort que je ne voulusse pas consentir à recevoir les traditions telles qu'elles étaient expliquées. Je lui répondis que je voulais être dirigé par le seul livre de Dieu, et que plutôt que de m'en départir d'un IOTA, je me laisserais déchirer par des chevaux sauvages. Dans la conversation je me hasardai à nommer la sainte cène. — Bah! dit l'évêque, qu'appelez-vous la sainte cène? Quel est ce nouveau terme? — Il y avait près de lui un certain docteur Dubber, qui lui dit que ce terme était rarement employé dans les écrits des docteurs. Sur quoi je lui répondis que j'aimais mieux imiter saint Paul en me servant des termes dont il s'était servi, que d'adopter les leurs, lors même

que tous les docteurs du monde seraient de leur côté. »

Il disait, en outre, dans sa conférence avec Ridley : « Un laïque qui craint Dieu est beaucoup plus propre à comprendre la sainte Ecriture, qu'aucun prêtre arrogant ou orgueilleux, et même qu'un évêque tout couvert de ses éclatants ornements pontificaux. Mais que doit-on dire des Pères? Quel cas doit-on en faire? Saint Augustin nous répond en nous donnant la règle suivante : Ne pas juger de leur vérité d'après ce qu'ils en disent eux-mêmes, quelque excellents qu'ils soient par leur sainteté et leur savoir, mais seulement et autant qu'ils sont en état de fournir la preuve de ce qu'ils avancent par les livres canoniques de la Bible, ou par des raisonnements bons et probables, appelant un raisonnement probable, ce qui dérive forcément de citations justes tirées des saintes Ecritures.

» Laissez aux catholiques romains leur foi *étendue;* contentez-vous de la *courte*

foi des saints, qui nous est révélée dans la parole écrite de Dieu. — Adieu à toutes les chimères catholiques romaines. Amen! Car un homme, qui a pour lui le bons sens et l'Ecriture, est beaucoup plus estimé, quoique seul de son avis, que mille autres, soit réunis, soit se succédant l'un à l'autre, qui en sont privés. Il y a dans les Pères de bonnes plantes et de la mauvaise herbe; les catholiques romains recueillent d'ordinaire celle-ci et laissent celles-là. »

Je ne fais aucun commentaire sur ces citations, elles parlent d'elles-mêmes.

Voyons encore ce que pensait Latimer de la justification par la foi, cette doctaine que Luther appelait à juste titre le *criterium* d'une Eglise triomphante ou déchue. En dépit du onzième des trente-neuf articles, il est beaucoup de gens qui cherchent à obscurcir cette doctrine, en confondant avec elle le baptême, la sainte cène, nos propres œuvres et je

ne sais quoi d'autre encore. Maintenant écoutons l'évêque Latimer.

Il disait dans un sermon prêché à Grimsthorpe : « Christ tient pour justes, saints et acceptables de Dieu, tous ceux qui croient en Lui, qui mettent en Lui leur confiance et leur espérance. Par la passion qu'il a soufferte, il a mérité que tous ceux qui ont cru en Lui fussent aussi justifiés par Lui, comme s'ils n'avaient jamais connu le péché, et comme ayant accompli entièrement la loi. Car sans lui nous sommes sous la malédiction de la loi. Elle nous condamne. La loi est incapable de nous venir en aide. Et cependant l'imperfection n'est pas dans la loi, elle est en nous. La loi est en elle-même sainte et juste, mais nous sommes incapables de l'accomplir, c'est en cela qu'elle nous condamne. Mais Christ, par sa mort, nous a délivrés de la malédiction de la loi. Il nous en a affranchis et a promis que si nous croyions en Lui nous ne péririons point, que la loi ne nous con-

damnerait plus. C'est pourquoi étudions-nous à croire en Christ ; mettons en Lui seul tout notre espoir et notre confiance, n'y ajoutons rien; car, comme je vous l'ai déjà dit, nos mérites ne sauraient nullement nous procurer la vie éternelle ; c'est une chose d'un trop grand prix pour qu'aucun homme puisse la mériter. Lui seul peut le faire. Dieu nous l'a donné pour notre Libérateur et nous avons en Lui la vie éternelle. »

Il disait encore dans un autre sermon: « Apprenez à abandonner toute opinion romaine et à vous attacher à la seule Parole de Dieu, qui nous enseigne à voir en Christ, non-seulement un juge, mais encore Celui qui justifie, qui ôte le péché et qui sauve. Il nous a acquis le salut par la mort la plus cruelle, et nous recevons ce salut en croyant en Lui, comme saint Paul nous l'enseigne en disant : « Vous êtes justifiés gratuitement par la foi. » Dans ces paroles de saint Paul, tout mérite et toute valeur des

œuvres, comme moyens de purification, sont enlevés; car si c'était à cause de nos œuvres ce ne serait point gratuitement; et saint Paul dit clairement *par grâce*. Qui donc voulez-vous croire de saint Paul ou des catholiques romains? »

Il dit dans un autre sermon : « Christ seul et aucun autre n'a mérité la rémission, la justification et la félicité éternelle, pour tous ceux qui croient en Lui. Et ceux qui ne croiront pas en Lui ne peuvent les posséder, car la foi seule peut nous les faire obtenir. » Je le dis encore, ces passages peuvent se passer de mon commentaire, ils parlent pour eux-mêmes.

Voyons ce que dit ailleurs Latimer *de la régénération*. C'est, comme vous le savez, une question fort controversée de nos jours. Un grand nombre d'ecclésiastiques, sans tenir compte du dix-septième des trente-neuf articles et de l'homélie du jour de la Pentecôte, soutiennent que toute personne qui a reçu

le baptême est nécessairement régénérée, et reçoit la grâce au moment même du sacrement. En un mot, ils nous disent que tout individu qui a été baptisé, quel que soit son âge, a aussi reçu la régénération, et qu'on devrait parler de chaque congrégation de l'Eglise d'Angleterre, comme d'une assemblée de personnes régénérées; écoutons maintenant ce qu'en pense Latimer.

Il disait, dans un sermon prêché dans le Lincolnshire : « Il y a deux espèces d'hommes : les uns ne sont ni justifiés, ni régénérés, ni même en état de salut, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas serviteurs de Dieu : il n'y a en eux ni renouvellement, ni régénération. Ils ne sont pas encore venus à Christ. » Et dans un sermon, prêché devant Edouard VI, il disait : « Christ a dit qu'à moins qu'un homme ne naisse de nouveau, il ne verra point le royaume de Dieu; il doit donc être régénéré. Et qu'est-ce que cette régénération ? ce n'est pas d'être baptisé avec de l'eau, comme

ces *boute-feu* le prétendent, en disant que cela suffit. Et où trouve-t-on cette doctrine clairement définie? Saint Pierre, dit l'un d'eux, la montre dans telle partie de l'Ecriture ! Mais il faut citer les lieux et l'ensemble des passages pour avoir les Ecritures selon la vérité. Nous sommes nés de nouveau, dit saint Pierre, mais comment? Non par une semence mortelle, mais par une immortelle? Qu'elle est cette semence immortelle? C'est la parole du Dieu vivant, la parole de Dieu prêchée et proclamée : voilà comment la nouvelle naissance s'opère en nous.» Et dans un autre sermon, prêché aussi dans le Lincolnshire, il dit encore : « La prédication est l'instrument de Dieu, par lequel il produit la foi dans nos cœurs. Notre Sauveur disait à Nicodème : A moins qu'un homme ne naisse de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu. Mais comment vient cette nouvelle naissance? En entendant et en croyant la Parole de

Dieu ; car c'est ce que dit saint Pierre. » Je répète que ces passages peuvent se passer de commentaire.

De plus, que dit Latimer de la *Cène du Seigneur*, dans sa conférence d'Oxford ? « Il n'y a dans le sacrement aucune autre présence de Christ, qu'une présence spirituelle, et cette présence suffit au chrétien, comme celle par laquelle nous habitons en Christ et Christ en nous, pour obtenir la vie éternelle, si nous persévérons dans le véritable Evangile ; et cette présence peut être appelée une présence réelle, parce que, pour le croyant fidèle, il s'y trouve tout à la fois le corps réel et spirituel de Christ. » Il disait dans la même discussion : « Christ n'a jamais dit un mot du sacrifice de la messe et de dire la messe, etc., etc...; c'est pourquoi les prêtres, qui célèbrent le sacrifice de la messe, doivent s'en abstenir et y renoncer pour toujours ; car aujourd'hui tous les hommes doivent offrir leurs propres corps en sacrifice vivant et saint et accep-

table devant Dieu. La Cène du Seigneur fut instituée pour nous porter à la reconnaissance et pour nous exciter, par la prédication de l'Evangile, à nous souvenir de sa mort, jusqu'à ce qu'il vienne. » Il disait encore, dans son dernier examen : « Oui, il y a un changement dans le pain et dans le vin de la communion, et un changement tel qu'aucun autre pouvoir que celui de la toute-puissance de Dieu ne pouvait l'opérer; c'est que ce qui n'était auparavant que du pain a été maintenant élevé à l'honneur de représenter le corps de Christ. Et cependant le pain reste du pain et le vin du vin; car le changement n'est pas dans la nature des espèces, mais dans la dignité. » Et ailleurs : « Quiconque mange de ce pain et boit de ce vin mystiques dignement, suivant l'ordonnance de Christ, reçoit certainement le corps même et le sang de Christ spirituellement et de la manière la plus avantageuse pour son âme; il mange et digère le corps de

Christ avec la *bouche et l'estomac* de son âme (*sic*). Et, pour abréger : quiconque croit en Christ met en lui son espoir et sa confiance, mange son corps et boit son sang; car c'est la nourriture spirituelle et non celle du corps qui nourrit pour la vie éternelle. »

Je n'en dirai pas davantage, quoiqu'il me fût facile, si le temps me le permettait, de multiplier ces citations à l'infini. Il n'y a guère de sujet controversé aujourd'hui sur lequel je ne puisse citer quelque opinion claire, saine et spirituelle de Latimer.

Si vous désirez connaître ce qu'il pense de *la prédication*, savoir s'il en faisait peu de cas, comme tant d'autres le font aujourd'hui, et s'il la regardait comme un moyen de grâce fort inférieur aux sacrements et aux cérémonies, je vous dirai qu'il appelait la prédication : « l'office du salut, l'office de la régénération. » Il disait : « Otez la prédication et vous ôtez le salut; la prédication est le moyen ordinaire

que Dieu a destiné à nous sauver tous : conservons-le, car je n'en connais pas d'autre... La prédication est la chose contre laquelle Satan lutte avec le plus d'ardeur; sa constante étude a été de l'amoindrir : il travaille contre elle le plus qu'il peut. Il a créé des prélats qui ne prêchent pas, et il en pousse un grand nombre à poursuivre la prédication sous prétexte d'hérésie.

Voulez-vous savoir ce qu'il pensait de *l'unité* ? Croyait-il, comme quelques-uns de nos jours, qu'elle est indispensable et que nous devons tout abandonner pour l'obtenir ? Non, en vérité. Il disait : « L'unité doit marcher d'accord avec la sainte Parole de Dieu, autrement mieux vaut la guerre que la paix. Nous ne devons jamais faire de l'unité un tel cas que, pour l'amour d'elle, nous abandonnions la Parole de Dieu. »

Voulez-vous savoir ce qu'il pensait des *réformateurs étrangers* ? Les estimait-il faiblement, comme quelques-uns de nos

jours, parce qu'ils n'ont pas conservé l'épiscopat? Non, en vérité. Voici ce qu'il disait : « J'ai entendu dire que Mélanchton, cet illustre savant, devait venir ici. Je voudrais qu'on offrît à un homme de ce mérite une position de 200 livres. — Ce ne serait pas trop. — Il y a déjà au milieu de nous deux grands hommes très-instruits, Pierre Martyr et Bernard Ochin, qui reçoivent chacun un salaire de 100 marcs. — Je voudrais bien que le roi consacrât 1,000 livres à un pareil emploi. »

Voulez-vous savoir son opinion sur les *conciles et les synodes* ; et s'il les regardait comme la panacée universelle de tous les maux de l'Eglise, comme le pensent ceux qui nous entourent et qui crient : « Donnez-nous une autorité synodale, ou nous périssons. » Or, voici ce qu'il disait à Ridley : « Touchant les conciles et les synodes, je vous renvoie à votre propre expérience, pour en juger d'après les actes de notre propre parlement

et des congrégations de notre pays. La plus grande partie de mon temps fut consacrée à donner naissance aux six articles. — Plus tard, un temps pareil fut employé à leur révocation. — Aujourd'hui les six articles sont rétablis, mais que d'incertitudes. — Il vaut mieux se confier à un seul homme, ayant la Parole de Dieu pour lui, qu'à dix mille autres qui sont sans la Parole. — S'il est d'accord avec la Parole, on doit le recevoir, et s'il ne s'accorde pas avec elle, il devra être repoussé, alors même que tout un concile l'aurait admis. »

Voulez-vous savoir ce qu'il pensait de ces *prédications protestantes banales appropriées au goût de tout le monde*? Croyait-il, comme beaucoup d'autres, que si un sermon renferme beaucoup de vérité, mêlée à quelque petite dose de fausse doctrine, il peut être excusé ou permis? Non, certainement. Il disait : « Il en est plusieurs paraissant connaître la voie de la vérité, qui feront un

sermon édifiant ; mais, à la fin, ils y glisseront un petit bout de romanisme, qu'ils fondront avec tout le reste au profit de leur propre opinion. Ils font un mélange des voies de Dieu et de celles de l'homme, une espèce de salmigondis, comme ce dont on nourrit les porcs dans mon pays. » Je ne veux pas vous entretenir plus longtemps de ces citations, j'en ai déjà trop fatigué votre attention ; je vous demanderai seulement de vous en souvenir et de penser à l'époque à laquelle elles se rapportent.

Ces paroles ne sont pas de l'an dernier, ni sorties de la bouche des recteurs de Saint-Georges, Bloomsbury, ou de Sainte-Marie, Whitechapel. Elles furent prononcées, il y a trois siècles, par le meilleur des évêques qu'ait jamais eu l'Angleterre par un homme qui a coopéré à la composition du premier livre des Homélies, par un ami et par un conseiller de l'archevêque Cranmer, un homme honoré par le roi et par le parlement.

Comment donc celui qui a prononcé ces paroles n'a-t-il pas été chassé de l'Eglise? comment n'a-t-il pas été censuré? comment n'a-t-il pas été repris comme un homme dont les opinions sont méprisables et anti-ecclésiastiques? pourquoi n'a-t-on pas intenté un procès à ses vues et ne les a-t-on pas poursuivies? comment se fait-il qu'il n'ait été persécuté que par les catholiques romains, et qu'il ait été toujours honoré par les protestants; persécuté par Bonner, Gardiner, et par la sanguinaire Marie, mais honoré par Ridley, par Cranmer et par le roi Edouard VI?

Je répondrai simplement à ces questions en disant qu'il y a trois siècles, pas un homme de bon sens ne doutait que les opinions de Latimer ne fussent celles même de l'Eglise d'Angleterre. — J'irai plus loin, et j'affirme que les plus vrais et les meilleurs membres de l'Eglise d'Angleterre de nos jours sont ceux dont les vues sont le plus en harmonie avec celles

du pieux Latimer. Et je dis cela parce que prétendre que les hommes les plus attachés à l'Eglise d'Angleterre ne sont pas de bons et vrais ecclésiastiques, simplement parce qu'ils sont d'accord avec Latimer et non avec Laud, c'est porter contre eux l'accusation la plus *injuste et la moins justifiable*. Ou, par conséquent la moins admissible.

Maintenant je clôrai cette lecture par trois remarques pratiques.

1° Je m'adresse à vous COMME MEMBRES *de la Société de l'union chrétienne des jeunes gens de l'Eglise d'Angleterre*, et je vous engage à *prendre garde que votre société n'abandonne jamais les principes qu'elle professe*. Les principes sains sont la source de tous les succès d'une association; sans eux tous vos efforts et vos moyens pour le bien seront comparativement inutiles; vos bibliothèques, vos salles de lecture et vos cours ne vous procureront aucun bienfait durable, sans des principes sains; vos

rapports annuels pourront avoir bonne façon, mais, semblables aux arbres dont les racines sont pourries, vous n'amènerez aucun fruit à maturité; posez votre fondement avec fermeté sur les principes des réformateurs anglais; n'hésitez jamais à confesser que vous êtes une association entièrement *protestante* et *évangélique;* n'ayez pas honte de ces deux désignations. Un tel aveu pourra vous priver de l'appui de quelques amis prétendus, qui se détacheront de vous (comme en automne les feuilles se détachent des arbres) quand ils apprendront votre détermination. Toutefois, il sera votre force tout le long de votre course, et il fera de vous un arbre toujours vert. Pardonnez la liberté de mon langage; mais ce qui l'excuse, c'est que vous vivez dans des jours mauvais, et que je désire que vous hissiez un pavillon portant les vraies couleurs et que votre société soit irréprochable.

2° En second lieu, permettez-moi de

vous exhorter comme individus *à ne jamais rougir de professer hautement ce qu'on appelle les principes évangéliques de l'Eglise d'Angleterre*. N'écoutez pas ces hommes présomptueux, qui voudraient vous persuader que, si vous n'avez pas leurs vues ecclésiastiques, vous ne faites pas partie de cette Eglise. D'un autre côté, ne prêtez pas non plus l'oreille à ces amis scrupuleux à l'excès, qui voudront vous persuader que l'Eglise établie n'est qu'une organisation catholique romaine, et qu'elle doit être immédiatement abandonnée; ce sont autant de subtilités contre lesquelles je vous engage à vous tenir en garde.

Ne vous laissez pas intimider ni écarter de l'Eglise anglicane, par l'assertion de ces hommes de la *haute Eglise* (high-churchmen) qui vous diront que vous n'y êtes qu'un parti toléré, et que vous n'avez rien à faire avec elle. Sans doute, vous vivez dans une communion où règne une grande liberté d'opinion. Mais

dire que les hommes qui ont des vues évangéliques sont simplement tolérés, c'est une injure manifeste faite à la mémoire de nos réformateurs. Répondez à ceux qui vous tiennent ce langage, que s'ils ont oublié Latimer et les trois siècles écoulés depuis son époque, il n'en est pas de même de vous. Dites-leur que vous n'abandonnerez pas l'Eglise de Latimer, pour plaire à des hommes qui veulent dominer sur les héritages du Seigneur. Et je suis certain que si jamais les opinions de ces hommes venaient à prévaloir sur le droit, si les amis de Latimer venaient à être violemment exclus de l'Eglise, et si la Chambre des communes était assez insensée pour les appuyer; je suis certain, dis-je, que les hommes mis dehors seraient de meilleurs chrétiens que ceux restés dedans.

Ne vous laissez pas non plus entraîner à quitter l'Eglise par les arguments des hommes qui en sont sortis, et qui peut-être seraient bien aises d'en faire encore

partie, s'ils savaient comment s'y prendre pour cela. Quand le renard, dans une ancienne fable, vit qu'il ne pouvait pas atteindre des raisins qu'il convoitait, il dit qu'ils étaient trop verts. Et quand dans une autre fable, un autre renard eut laissé sa queue dans un piége, il s'efforça de persuader à ses amis que les renards se trouveraient beaucoup mieux de n'avoir pas de queue, et il leur conseilla de couper la leur. N'oubliez pas la morale de cette fable; et ne vous laissez pas engager à couper vos queues : soyez assurés qu'avec toutes ses faiblesses et ses défauts, l'Eglise d'Angleterre a de très-grands priviléges à offrir à ses membres. Estimez ses priviléges à leur juste valeur, ne regardez pas toujours à ses misères, et gardez-vous de renoncer légèrement à ses avantages.

Surtout n'oubliez pas que les vues évangéliques ne sont pas seulement de simples théories, qui plaisaient à l'esprit de nos réformateurs, mais qu'elles

ont une importance vitale pour l'existence de l'Eglise elle-même. Jamais l'Eglise n'a été plus abaissée dans notre pays, que lorsque les doctrines évangéliques ont été réduites à zéro et presque oubliées, et jamais elle n'a été plus brillante que quand les vues de Latimer et des réformateurs ont été fidèlement prêchées et enseignées. Loin de rougir des opinions évangéliques, vous devez vous réjouir de ce que leur maintien est devenu une question de vie ou de mort pour votre propre communion. Otez-en les vues de Latimer, et je tiens pour certain que tout l'établissement sera détruit par la pression du dehors, et tombera.

3° Enfin, permettez que je vous engage *à vous garder de favoriser jamais dans votre pays aucun pas rétrograde vers l'Eglise de Rome.*

Dieu préserve Israël de retourner en Egypte, et l'Angleterre de se jeter de nouveau dans les bras de Rome; Dieu

empêche que la chandelle du vieux Latimer ne soit jamais éteinte !

Que chacun donc travaille, s'il veut empêcher un tel résultat. Travaillez courageusement à la diffusion de la pure religion de l'Evangile ; répandez-là parmi les Juifs, parmi les catholiques romains et les païens. N'épargnez rien pour la défendre et la conserver dans votre Eglise par tous les moyens sanctionnés par la constitution ; et si vous voulez empêcher les empiètements et les progrès du romanisme, cultivez les sentiments de fraternité à l'égard de tous les protestants orthodoxes, à quelque dénomination qu'ils appartiennent. Bannissez cette opinion surannée que l'Eglise d'Angleterre occupe une espèce de position intermédiaire entre Rome et la dissidence. Ecartez cette idée, car elle est fausse ; entre nous et Rome il y a un large et profond abîme, tandis qu'une légère cloison nous sépare seule des dissidents protestants orthodoxes. — En-

tre nous et Rome les différences roulent sur des doctrines essentielles, et sur les choses nécessaires au salut. Rome est manifestement notre adversaire déclarée qui attaque les fondements mêmes de notre religion. — Le dissident est un allié, une puissance amie qui ne porte pas, il est vrai, notre uniforme, qui même, selon nous, n'est pas si bien équipé que nous. Oh ! que ce point ne sorte jamais de votre esprit ; ayez, je vous en conjure, une douce et fraternelle affection pour tous ceux qui aiment le même Sauveur, qui croient aux mêmes doctrines, et honorent la même Bible que vous.

BAXTER ET SON TEMPS.

Je vais aujourd'hui jeter avec vous un regard sur des temps depuis longtemps écoulés, et retourner de deux siècles en arrière. Je sens que je me propose là une tentative assez hardie. Le progrès est à l'ordre du jour dans le temps où vous vivez. « En *avant*, est devenu une expression familière, partout où la langue anglaise est parlée. En *avant*, est le mot d'ordre de notre temps. Il en est peu qui se soucient de retourner *en arrière*.

Mais il est des sujets pour lesquels il est indispensable de regarder derrière soi. Il est des matières à l'égard desquelles la connaissance du passé peut nous ensei-

gner la sagesse pour le présent et l'avenir. L'histoire de la religion est en première ligne un sujet de cette espèce. La vapeur, l'électricité, les chemins de fer et le gaz ont créé une prodigieuse différence dans la condition temporelle de l'humanité dans les deux cents dernières années. Mais pendant tout ce temps la Bible, dans les cœurs des hommes, n'a subi aucune altération. Ce que les hommes ont fait et pensé en matière religieuse il y a deux cents ans, ils sont capables de le faire et de le penser encore aujourd'hui. Il est bon de savoir ce qu'ils ont pensé et fait en Angleterre dans le dix-septième siècle.

Ainsi, de même qu'il y a des sujets sur lesquels il est sage de regarder en arrière, de même aussi, il y a des temps dès longtemps écoulés qui méritent notre attention spéciale. Il y a des époques où le caractère d'une nation reçoit une impression ineffaçable des évènements qui ont eu lieu dans une seule

génération. Il y a eu des temps où les plus précieux priviléges d'un peuple ont été enfantés et appelés à une vigoureuse existence, au moyen de l'agonie douloureuse de la guerre civile et des luttes religieuses : tels furent ceux dont je compte vous entretenir aujourd'hui. Il n'en est aucun auquel les Anglais aient été autant redevables pour la liberté civile et religieuse dont ils jouissent que celui où vécut Baxter, et aucun corps d'hommes auquel ils doivent plus de reconnaissance, qu'à cette noble armée dont Baxter était le porte-étendard, et je veux parler des puritains ; et les amis de la liberté religieuse n'ont jamais été redevables à aucun homme, autant qu'ils le furent envers Richard Baxter. C'est donc de cet homme et de ces temps que je compte vous entretenir aujourd'hui.

Je comprends toutes les difficultés que comporte ce sujet. Il est peu d'historiens qui l'aient traité convenablement; et cela parce qu'ils ne comprenaient

pas la religion spirituelle. Pour un homme inconverti, les différences religieuses du temps des puritains doivent paraître une folie. Il ne peut pas mieux avoir une opinion à cet égard, qu'un aveugle ne peut parler de peinture. C'est un sujet qu'aucun ecclésiastique anglais ne peut aborder sans s'exposer à être mal compris. Car il sera suspect de désaffection pour sa propre Eglise, s'il parle favorablement des hommes opposés aux évêques; mais c'est un sujet sur lequel il est de la plus haute importance que de jeunes chrétiens aient une opinion arrêtée; et c'est pour cela que je sollicite votre attention. Si je peux corriger quelques fausses impressions, et vous fournir quelques grands principes pour vous diriger dans les temps périlleux où nous vivons, je sens que j'aurai rendu à vos âmes un service essentiel; et si je ne réussis pas à exciter votre intérêt pour Baxter et son époque, je suis certain que la faute en sera à moi et non à mon sujet.

I. Le temps où Baxter vécut embrasse une si grande quantité de sujets intéressants, que je suis absolument forcé de laisser de côté plusieurs points de leur histoire.

Vous comprendrez mieux ce que je veux dire, quand vous saurez que Baxter naquit en 1615 et mourut en 1691. Presque toute sa vie s'écoula sous la dynastie d'une famille qui régna sur l'Angleterre, sans avantage pour le pays et sans considération pour elle-même. — Je veux parler des Stuarts. Il vécut sous les règnes de Jacques Ier, de Charles Ier, de Charles II, et de Jacques II, et fut enseveli sous celui de Guillaume III. — Il était dans la fleur de la santé et de l'intelligence pendant les temps de la République et des guerres civiles. Il fut témoin du renversement de la monarchie et de l'Eglise d'Angleterre et il assista à leur restauration subséquente. Il fut contemporain de Cromwell, de Laud, de Strafford, de Hampden, de Pym, de

Monk, de Clarendon, de Milton, de Hale, de Jeffrey et de Blake. Ce fut de son temps qu'eut lieu l'exécution publique d'un monarque anglais, Charles Ier; celle de Laud, archevêque de Canterbury; et de Strafford, lord-lieutenant d'Irlande. Dans la seule période de sa vie, se rencontrent la peste et l'incendie de Londres, l'Assemblée de Westminster, le long Parlement, la conférence de Savoie et l'expulsion de deux mille des meilleurs ministres de l'église d'Angleterre par l'acte *d'uniformité*. Tels furent les temps fertiles en évènements durant lesquels Baxter vécut. Je ne peux naturellement pas entrer pleinement dans tous ces sujets; leur histoire forme un vaste tableau semblable au panorama nouveau du Mississipi, qu'il est absolument impossible d'embrasser d'un regard. J'essaierai seulement de fixer votre attention sur un petit nombre de traits de ce tableau, et je choisirai les sujets qui me paraîtront les plus appro-

priés et les plus utiles pour le temps où nous vivons.

Un des traits remarquables de l'histoire de l'époque de Baxter, est la marche rétrograde des principes de la Réformation protestante, marche qui commença à se manifester dès sa jeunesse. Des doctrines et des pratiques, que Latimer et Jowell n'auraient jamais sanctionnées, commencèrent à être acceptées par des prédicateurs et des théologiens de l'Eglise d'Angleterre. Le pur enseignement évangélique fut discrédité et attaqué sous le nom spécieux de calvinisme. De pieux évêques, comme Davenant, furent censurés et réprimandés ; et d'autres mauvais évêques, comme étaient Montague et Wren, furent flattés et encouragés. La prédication et la lecture de la Bible furent dépréciées, et le formalisme et les cérémonies exaltées. Les bienfaits de l'épiscopat furent vantés outre mesure; les candelabres et les croix, ainsi que tous les ornements catholiques

romains furent introduits dans plusieurs des églises. La sainteté du jour du Seigneur fut absorbée par l'abominable « code des chasses. » Et le commun peuple fut encouragé à passer le dimanche en Angleterre, comme on le passe aujourd'hui en France. Les tables de la communion, qui jusqu'alors avaient été placées dans le milieu du chœur, furent transportées au côté oriental des églises, mises derrière les barrières, et appelées d'une manière profane des autels. Quelques voix protestèrent hautement, il est vrai, contre ces manœuvres qui sapaient et minaient la Réformation, mais les sapeurs et les mineurs n'en continuèrent pas moins leur œuvre. Le principal agent de tout ce mouvement, fut l'archevêque Laud. Ce malheureux homme a-t-il voulu réellement réunir l'Eglise d'Angleterre à celle de Rome? c'est une question qui ne sera probablement jamais éclaircie jusqu'au dernier jour. Une seule chose est certaine, c'est que personne n'eût pu jouer

plus entièrement le jeu de Rome qu'il ne le fit.

Semblable à beaucoup d'artisans du mal, qui l'ont précédé ou suivi, Laud renversa la maison sur sa propre tête. Il souleva une tempête qui emporta tout à la fois l'Eglise, le trône, et les évêques, et au milieu de laquelle il fut lui-même mis en jugement et condamné à perdre la vie. Mais l'Eglise d'Angleterre reçut, aux jours de Laud, une blessure dont elle ne s'est jamais entièrement rétablie. Dès-lors, il y a eu une succession non interrompue d'hommes qui ont plus ou moins partagé ses principes, et qui ont, selon les moments, suivi plus ou moins ouvertement ses traces. Tant sont vraies ces paroles de Shakespeare :

> Le mal que les hommes font vit après eux.

Le mal que fit la reine Marie à l'Eglise d'Angleterre ne fut rien, comparé à celui que lui fit Laud.

Jeunes gens, ne méprisez jamais le mal que peut faire un homme entreprenant et méchant, surtout quand il s'agit de matières religieuses. Les semences de l'erreur sont comme le duvet du chardon : une seule tête dispersée par le vent empoisonnera tout un champ. Un seul Thomas Paine peut remplir le monde d'incrédules et un seul Laud peut faire un mal indicible à des générations entières. Ne supposez jamais que le *tractarianisme* soit un enfant légitime de l'Eglise d'Angleterre, il n'en est rien; on en parlait à peine du temps des Stuarts. Ne supposez jamais qu'il soit une invention nouvelle des derniers jours, il n'en est rien ; il existe depuis deux cents ans. Le père du tractarianisme, c'est l'archevêque Laud. Rappelez-vous cela, et vous aurez déjà quelque intelligence des temps de Baxter.

Un autre trait remarquable de la même époque, ce fut la fameuse guerre civile entre Charles Ier et son Parlement.

Toute guerre est un mal, — un mal quelquefois nécessaire; — mais c'est toujours un mal. — Et de toutes les guerres, la plus déplorable, sans doute, c'est la guerre civile; c'est une espèce de grande querelle de famille. C'est un combat dans lequel la violence n'apporte aucune gloire, parce que la lutte a été une lutte entre frères: Edge-Hill et Newbury, Marston-Moor, Naseby et Worcester, sont des noms qui n'appellent que de douloureuses réflexions. Les vainqueurs, dans chaque bataille, avaient répandu le sang de leurs propres compatriotes, et amoindri la force générale de la nation.

Mais il y avait un point de vue dans lequel la guerre civile entre Charles Ier et son Parlement était particulièrement affligeante. Je fais allusion au fait très-frappant, que l'irréligion et l'immoralité du parti du roi firent plus pour la ruine de sa cause que les armées que le Parlement lui opposa. Il y eut des centaines et des milliers d'hommes pai-

doute qu'il n'y ait eu beaucoup plus de vraie religion dans ceux qui combattaient pour le Parlement, que parmi ceux qui formaient l'armée du roi.

Le résultat d'une guerre civile, dans ces circonstances particulières, ne surprendra jamais un homme qui connaît la nature humaine.

L'ivrognerie, les jurements et les rodomontades des *cavaliers*, conduits par le prince Rupert, par Wilmot et Goring, ne pouvaient soutenir aucune comparaison avec les prières, le chant des psaumes et la lecture de la Bible des hommes que Cromwell, Fairfax, Ireton, Harrisson, Fleetwood et Desboroug menaient au combat. Les hommes les plus fermes finissent à la longue par faire les meilleurs soldats. Le parti où les principes religieux les plus puissants se rencontrent parmi ceux qui le défendent, sera rarement celui des vaincus. « Dieu honore ceux qui l'honorent, mais ceux

qui le méprisent tomberont dans le dernier mépris (1 Sam., II, 30). »

Je terminerai ce qui regarde la guerre civile par une remarque générale et une précaution à prendre. Cette remarque générale est celle ci : Que quelque profonds que soient nos regrets pour la guerre civile, nous devons nous souvenir avec reconnaissance que nous lui devons probablement la libre et excellente constitution dont notre pays jouit. Dieu peut tirer le bien du mal. Les oscillations de l'Angleterre, entre le despotisme et l'anarchie, pendant plusieurs années après la scission entre Charles Ier et la Chambre des communes, furent certainement d'une extrême violence. Nous devons confesser, en outre, que de grandes leçons politiques furent probablement gravées dans le caractère anglais à cette période, dont nous recueillons aujourd'hui les fruits bienfaisants. Les monarques apprirent qu'ils devaient imiter les planètes dans les cieux, et se contenter

de se mouvoir dans un certain orbite, et qu'un peuple éclairé ne doit pas être gouverné et imposé sans le consentement d'une Chambre des communes libre et indépendante. Les nations apprirent aussi qu'il est beaucoup plus facile de mettre en pièces que de rebâtir, et de bouleverser une ancienne monarchie que de trouver et mettre à sa place le gouvernement qui lui convient le mieux. Plusieurs des bases les plus précieuses de nos priviléges nationaux, je n'en doute pas, furent posées dans le temps de la République. Vous ferez bien de vous en souvenir, et vous conviendrez que ce pays a contracté une dette immense de reconnaissance pour Brooke, Hampden, Whitelock et Pym.

La précaution que je désire vous recommander regarde l'exécution de Charles Ier. Vous devrez vous rappeler que la grande majorité des puritains fut entièrement innocente du procès et de la mort du roi. C'est une erreur vulgaire

que de supposer, comme plusieurs le font, que tout le parti parlementaire fut responsable de cet acte coupable et impolitique. L'immense majorité des puritains protesta hautement contre lui. Baxter nous dit expressément dans son autobiographie, que lui, joint à un grand nombre d'autres ministres, déclara l'horreur que ce crime lui inspirait, et qu'il fit tout ce qu'il put pour l'empêcher. Le fait fut l'œuvre de Cromwell et de ses adhérents immédiats de l'armée, et c'est sur eux qu'il faut en rejeter la faute. Que le grand corps des puritains se soit rangé du côté parlementaire, c'est ce qui n'est pas douteux. Mais quant à une haine secrète pour la royauté, ou à un consentement donné à la mort de Charles, c'est ce dont les puritains furent entièrement innocents. Souvenez-vous de cela, mes jeunes amis, et vous n'aurez pas étudié en vain l'histoire des temps de Baxter.

Le premier trait de l'histoire de ce

siècle, sur lequel je désire attirer votre attention, c'est l'élévation et la conduite de cet homme remarquable, d'Olivier Cromwell.

Il y a peu d'hommes sur le caractère duquel on ait entassé plus de médisances que celui de Cromwell ; il a été dépeint par quelques-uns comme un monstre d'iniquité et d'hypocrisie.

On ne pouvait rien dire de trop mauvais de lui. Un pareil jugement sur son compte est tout bonnement ridicule. Il dépasse le but de ceux qui l'ont porté. Ils oublient que ce n'est pas flatteur pour l'Angleterre que de supposer qu'elle ait pu supporter si longtemps d'être gouvernée par un tel monstre. L'homme qui a su s'élever, de la situation de fils d'un brasseur de bière d'Huntingdon, à celle du plus grand général de son siècle et de dictateur absolu de ce pays pendant un grand nombre d'années, doit, en présence même de ces faits, avoir été un homme extraordinaire.

Pour ma part, je dois vous dire franchement que mon opinion est que vous devez considérer le jugement que Carlyle et Merle d'Aubigné ont porté sur Cromwell comme de beaucoup le plus rapproché de la vérité. J'avouerai cependant que je ne saurais aller aussi loin que le dernier de ces écrivains. Je n'oserai pas prononcer que Cromwell fut un chrétien sincère. Je laisse la question en suspens. Je ne hasarde aucune opinion à cet égard, dans un sens ou dans l'autre, parce que je ne trouve pas des raisons suffisantes pour former ma conviction ; si je ne regardais qu'à ses lettres particulières, je n'hésiterais pas à le tenir pour un homme converti. Mais quand je considère quelques-uns de ses actes publics, j'en vois plusieurs qui me semblent inexplicables. Et quand j'observe les doutes exprimés par Baxter et par d'autres hommes pieux qui furent ses contemporains, lorsqu'ils parlent de lui, mon hésitation, quant à sa spiritualité, s'en

sibles qui, au commencement de la guerre, n'avaient d'autre désir que de rester en repos et de ne prendre parti pour aucun côté. Mais quand ils virent qu'un homme ne pouvait pas lire la Bible à ses serviteurs et avoir la prière en famille, sans être persécuté comme une tête ronde (1), ils se virent forcés, pour leur propre défense, de se joindre aux forces du Parlement. En un mot, l'iniquité et le dévergondage de beaucoup de cavaliers jetèrent les hommes religieux dans les rangs de leurs ennemis. Qu'il y eût beaucoup d'hypocrisie, de fanatisme et d'enthousiasme du côté des parlementaires, je ne le mets pas en doute. Qu'il y eût aussi beaucoup d'hommes pieux parmi les cavaliers, tels que lord Falkland, c'est ce que je ne nie pas non plus. Mais cela accordé, je n'ai aucun

(1) Nom donné au parti de Cromwell et des puritains, en opposition à celui de cavaliers donné aux royalistes.

accroît. En dernière analyse, je laisse la question à l'état de doute.

Je n'hésite pas à reconnaître qu'Olivier Cromwell fut un des plus grands hommes que l'Angleterre ait connu. Aucun homme n'a jamais gagné par son épée le pouvoir suprême et n'a usé ensuite de ce pouvoir avec plus de modération que lui. L'Angleterre fut probablement plus redoutée et plus respectée par toute l'Europe, pendant le peu de temps qu'il la gouverna, sous le nom de protecteur, qu'elle ne l'avait jamais été auparavant et ne l'a jamais été depuis. Son nom seul inspirait la terreur. Il déclara qu'il rendrait le nom d'un Anglais aussi grand que jamais l'avait été celui de Romain ; et il y réussit certainement. Il fit publiquement connaître qu'il ne permettrait jamais que la foi protestante fût insultée dans aucune partie du monde. Et il tint parole. Quand le duc de Savoie commença à persécuter les Vaudois dans son temps, Cromwell se hâta d'intervenir en leur

faveur, et il ne se donna aucun repos qu'il n'eût obtenu du duc de Savoie de rappeler ses armées de leurs villages, et que les biens et les villages de ces pauvres gens ne leur eussent été rendus. — Quand certains protestants, à Nîmes, en France, furent menacés d'être durement opprimés par le gouvernement français, Cromwell donna à son ambassadeur l'ordre d'insister péremptoirement pour que ces vexations cessassent à l'instant, et, en cas de refus, il lui ordonnait de quitter Paris immédiatement. En fait, on racontait que le cardinal Mazarin, alors ministre de France, changeait de visage quand le nom de Cromwell était prononcé devant lui, et qu'il était presque passé en proverbe, en France, que le cardinal avait plus peur de Cromwell que du diable. Quant au pape, il fut tellement épouvanté par une flotte que Cromwell avait envoyée dans la Méditerranée, sous le commandement de Blake, pour aider à terminer quelques points

en discussion avec le duc de Toscane, qu'il ordonna qu'on fît des processions à Rome, que le Saint-Sacrement fût exposé pendant quarante heures, pour écarter les jugements de Dieu et sauver l'Eglise. Enfin, l'influence du protestantisme anglais ne fut jamais aussi puissante dans toute l'Europe qu'aux jours d'Olivier Cromwell.

Ajoutez à ces faits, et souvenez-vous-en, que le gouvernement de Cromwell était remarquable par sa tolérance, et cela à une époque où la tolérance était bien peu comprise; que sa vie privée fut irréprochable, ce qui éleva dans tout le royaume l'échelle de la moralité à un degré malheureusement inconnu au temps des Stuarts. — Rappelez-vous toutes ces choses, et alors je pense que vous n'accueillerez pas à la légère l'opinion commune que Cromwell fut un homme méprisable et hypocrite. Soyez persuadé que son caractère mérite un traitement beaucoup meilleur que celui qu'on lui a

généralement fait subir. Regardez-le comme un homme qui, avec tous ses défauts, fit cependant de grandes choses pour notre pays; que ses défauts ne vous aveuglent pas sur la grandeur réelle de son caractère: assignez-lui une place distinguée parmi les grands hommes dont vous avez la liste sous les yeux. Faites cela, et vous saurez quelque chose des temps de Baxter.

Il y a encore un trait dans l'histoire de cette époque que je ne peux passer sous silence : je veux parler de l'aveuglement mortel de l'Eglise d'Angleterre sous les Stuarts.

J'aborde ce sujet avec quelque répugnance: vous croirez, je l'espère, que j'aime sincèrement et cordialement l'Eglise à laquelle j'appartiens par mon ministère; mais je n'ai jamais découvert que mon Eglise réclamât pour elle le privilége de l'infaillibilité, et je ne peux m'empêcher de reconnaître qu'au temps des Stuarts elle commit des erreurs funestes; loin

de moi la pensée de mettre ces erreurs à la charge de tous ses membres. Abbot et Carlton, Davenant, Hall, Prideaux, Usher, Reynolds et Wilkins, furent de brillantes exceptions parmi les évêques, tant pour la droiture que pour la vie chrétienne. Mais malheureusement ces hommes pieux furent toujours en minorité dans l'Eglise, et la manière dont la majorité administra les affaires de l'Eglise est un sujet sur lequel je veux maintenant diriger votre attention ; vous devez en savoir quelque chose, parce que cela servira à jeter une immense lumière sur l'histoire des malheureuses divisions religieuses dans ce pays, et que cela vous fera connaître plus intimement la vie de Baxter avec laquelle elles sont liées.

Une partie de cet aveuglement mortel de l'Eglise auquel je fais allusion, fut ses efforts longs et constants pour amener la conformité par la force, et pour prohiber par des amendes et des pénalités tout exercice religieux privé. Une croi-

sade régulière fut entreprise contre quiconque enfreignait ses canons ou qui faisait quelque chose de contraire à ses rubriques. Des centaines et des milliers d'hommes, pendant plusieurs années, furent traduits devant les magistrats, mis à l'amende, emprisonnés et souvent ruinés, non pour avoir péché contre l'Evangile ou contre les dix commandements, non pour avoir attaqué ouvertement l'Eglise, mais simplement pour avoir transgressé quelque misérable règlement ecclésiastique, plus honoré par sa violation que par son observance, ou parce qu'ils avaient cherché dans des réunions particulières et paisibles quelque édification spirituelle, indépendante de celle que les services publics de l'église leur fournissaient. Nous lisons que dans un temps des hommes pieux eurent les oreilles coupées et le nez fendu pour avoir écrit d'une manière défavorable aux évêques. Ce fut ce qui arriva au père de l'archevêque Leighton. A une autre époque,

nous lisons une ordonnance par laquelle tout individu qui assistait à une réunion de cinq personnes au plus, où on se livrait à quelque exercice religieux d'une manière différente de celle établie par la liturgie de l'église d'Angleterre, était mis à l'amende ou emprisonné pendant trois mois pour la première fois, six mois pour la deuxième, et transporté pour sept ans à la troisième récidive. Beaucoup de gens n'osaient pas faire leurs prières en famille, si plus de quatre de leurs parents étaient présents, et quelques personnes se faisaient scrupule de prononcer une action de *grâces*, s'il se trouvait plus de cinq étrangers à table. Tel était l'état de l'Eglise au dix-septième siècle sous les Stuarts.

Le résultat de cette misérable politique fut celui qu'on devait en attendre. Elle créa un esprit de mécontentement profond du côté des persécutés. Elle inspira chez plusieurs un sentiment de désaffection pour l'Eglise dans laquelle

ils avaient été baptisés, et enracina la conviction qu'un système qui portait des fruits semblables devait être nécessairement mauvais en principe. Des hommes prirent en profond dégoût jusqu'au nom même de liturgie, qui se liait dans leur esprit à la pensée de l'amende et de la prison. — Des hommes se lassèrent de l'épiscopat, parce que les évêques étaient plus fréquemment la terreur des bons et des méchants. Les paroles de Baxter dans un passage frappant de son autobiographie sont remarquables : « Plus les évêques (dit-il) pensaient » guérir le schisme par les châtiments, » plus ils donnaient de force à cette opi- » nion, qu'ils étaient les persécuteurs » ennemis de la sainteté et les capitaines » des impies. »

Celui qui a quelque connaissance de la nature humaine ne peut s'étonner de ces sentiments ; la masse des hommes jugera généralement une institution par la manière dont elle est administrée,

plutôt que par ses qualités abstraites : quand les simples Anglais virent qu'un homme ne pouvait presque rien faire sans froisser quelque règlement ecclésiastique ; — quand ils virent que les gens pouvaient jouer, jurer, s'enivrer, sans que personne les en blâmât, tandis que ceux qui se réunissaient après le service pour chanter les psaumes et pour s'unir en prières étaient sévèrement punis; — quand ils virent les impies, les réprouvés, les débauchés, les prodigues paisiblement assis à l'ombre de leurs vignes et de leurs figuiers, pourvu qu'ils fussent exacts à assister au culte dans leurs églises de paroisses, tandis que d'humbles saints et consciencieux lecteurs de Bible, qui étaient entrés quelquefois dans des églises autres que celle de leur paroisse, étaient soumis à une amende sévère; quand ils trouvèrent que Charles II et ses favoris étaient libres de dévorer la substance du pays dans leur vie débauchée, que les

saints de la nation, comme Baxter et Jenkyn, pourrissaient dans les cachots; je le répète, quand de simples Anglais virent ces choses, ils trouvèrent difficile d'aimer l'Eglise qui était l'auteur de ces choses. Or, ce sont des faits qui se passèrent souvent et dans beaucoup de lieux en Angleterre sous les Stuarts. Si ce n'était pas là un aveuglement homicide de la part de l'Eglise d'Angleterre, je ne sais quel nom lui donner. C'était aider l'œuvre du démon, en chassant les hommes pieux hors de la communion de l'Eglise. C'était littéralement se saigner elle-même à blanc.

La faute que commit la majorité dans l'Eglise d'Angleterre sous les Stuarts, et qui fut le comble de sa folie, fut l'acte d'*uniformité* qu'elle fit proclamer l'année 1662. Cet évènement, vous devez vous le rappeler, eut lieu au commencement du règne de Charles II, et peu après la restauration de la monarchie en Angleterre.

Cet acte, malheureusement célèbre, imposait des termes et des conditions,

obligatoires pour tous les ministres de l'Eglise d'Angleterre, qui n'avaient jamais existé depuis la Réformation. Il était notoirement formulé pour blesser la conscience des puritains et pour les chasser hors de l'Eglise. A cet égard, il eut un plein succès. Dans l'espace d'une année, non moins de deux mille ecclésiastiques abandonnèrent leurs places et renoncèrent à tout moyen d'existence plutôt que d'en accepter les termes. Beaucoup de ces deux mille étaient les meilleurs, les plus capables et les plus saints ministres de l'époque. Plusieurs, qui avaient été régulièrement ordonnés par des évêques et qui avaient passé vingt ou trente années au service de l'Eglise sans être inquiétés, se virent soudainement forcés de subir ces nouvelles conditions pour conserver leur position, ou réduits à mourir de faim pour avoir refusé de s'y soumettre. Soixante des principales paroisses de Londres furent à la fois privées de leurs pasteurs, et leurs congrégations furent

semblables à des brebis qui n'avaient plus de bergers. Si l'on prend toutes ces choses en considération, on trouvera que ce fut l'acte le plus impolitique et le plus honteux qui ait jamais déshonoré les annales d'une Eglise protestante.

Ce fut un acte honteux, parce qu'il était une contradiction flagrante avec la promesse faite par le roi lui-même à Bréda, avant son retour de l'exil. Il ne fut ramené, en effet, qu'après qu'il eut été distinctement entendu que l'Eglise d'Angleterre serait rétablie sur une base large et libérale, qui satisfît les scrupules de conscience des puritains. Et s'il n'avait pas eu pour lui l'assistance de ces derniers, il n'aurait jamais pu remettre les pieds en Angleterre. Et cependant aussitôt que les rênes du pouvoir furent solidement dans les mains du roi, il faussa résolument ses promesses.

Ce fut un acte honteux, parce que la grande majorité des ministres évincés

pouvait être facilement conservée à l'Eglise, à l'aide d'un petit nombre de concessions peu importantes. Ils ne faisaient d'objection ni contre l'épiscopat ni contre la liturgie. Quelques légers changements apportés dans les prières et une liberté modérée dans la conduite du culte divin auraient suffi, selon le jugement de Baxter, pour en satisfaire seize cents sur deux mille; mais le parti dominant était résolu à ne faire aucune concession. Ils ne cherchaient pas à conserver les puritains. Quand quelques-uns firent observer à l'archevêque Sheldon, le principal moteur de cette affaire, qu'ils pensaient que beaucoup de puritains se conformeraient et accepteraient l'*acte d'uniformité*, l'archevêque répondit : « Tant pis! c'est tout ce que je crains. » Pour montrer l'esprit du parti dominant, il augmenta, à cette époque, le nombre des leçons apocryphes dans le calendrier du livre de prières; et ils se félicitaient entre eux d'avoir mis dehors les puritains

et d'avoir fait entrer Bel et le Dragon (1).

Ce fut un acte honteux, parce que les ministres évincés étaient pour la plupart des hommes d'une telle habileté et si bien doués, que les plus grands sacrifices auraient dû être faits pour les retenir dans l'Eglise. Baxter, Poole, Manton, Bates, Calamy, Brooks, Watson, Charnock, Caryl, Howe, Flavel, Bridge, Jenkin, Owen, Goodwin, sont des noms dont la louange est encore aujourd'hui même célèbre dans toutes les Eglises. Les hommes qui les chassèrent ne pouvaient nullement leur être comparés. Les noms du plus grand nombre d'entre eux est à peine connu; mais ils avaient pour eux le pouvoir et ils résolurent de s'en servir.

Ce fut un acte honteux enfin, parce qu'il montrait aux yeux du monde que les conducteurs de l'Eglise d'Angleterre, semblables aux Bourbons des temps modernes, n'avaient rien appris ni rien ou-

(1) Titre du dix-neuvième des livres apocryphes.

blié dans leur exil. Ils n'avaient pas oublié les funestes errements de Laud, qui avaient attiré toutes sortes de maux sur l'Angleterre, et ils n'avaient pas appris que la conciliation et la concession sont les qualités qui conviennent le mieux aux conducteurs d'une Eglise, et que la persécution est un jeu où l'on est certain de perdre à la longue.

Je n'ose pas m'étendre davantage sur ce point, quoique je pusse facilement citer un grand nombre d'exemples de cette triste peinture des temps de Baxter. Je pourrais vous parler de cet acte infâme d'Oxford, de 1665, qui défendait aux malheureux ministres évincés de vivre à cinq milles d'aucune ville ayant une corporation, et d'aucun lieu où ils avaient anciennement prêché. Mais j'en ai assez dit pour vous montrer que quand j'ai parlé de l'aveuglement qui portait ainsi l'Eglise à se suicider elle-même, je n'avais pas parlé sans motif. Les conséquences de cet aveuglement sont claires

pour tout homme qui connaît l'Angleterre. L'état de division où est le protestantisme dans ce pays est en lui-même un grand fait qui en dit plus que beaucoup de volumes.

Je protesterai toujours contre cette politique du parti qui dominait dans l'Eglise d'Angleterre du temps des Stuarts. Je ne partage pas les scrupules que ces frères chassés éprouvèrent pour l'acte d'uniformité. Quelque respect que j'aie pour eux, je crois qu'ils eurent tort et furent mal dirigés dans le jugement qu'ils en portèrent ; mais je pense aussi que l'archevêque Sheldon et les hommes qui refusèrent de faire un pas pour se rapprocher des premiers, eurent encore plus tort et furent plus mal conseillés. Ce sont eux qui ont fondé la dissidence en Angleterre. Je crois qu'ils négligèrent imprudemment une occasion unique de faire un grand bien. Ils pouvaient aisément, par des concessions légères et faites à propos, rendre l'Eglise, à laquelle j'appartiens,

plus puissante et plus utile qu'elle ne l'a jamais été. Ils refusèrent de le faire, et, au lieu de prendre des mesures salutaires et conciliatrices, ils mirent en avant leur malheureux acte d'uniformité. Je désavoue toute sympathie pour leur conduite, et je ne peux jamais y penser sans éprouver de profonds regrets.

Je ne peux pas quitter le sujet des temps de Baxter, sans vous offrir quelques conseils. Je vous avertis de ne pas croire tout ce qu'il peut vous arriver de lire au sujet des temps des Stuarts; il n'y a peut-être pas d'époque dans l'histoire d'Angleterre sur laquelle les préjugés et l'esprit de parti aient autant faussé le jugement des historiens; et si quelqu'un désire connaître une sincère et une impartiale histoire de ce temps-là, je l'engage fortement à lire l'*Histoire des Puritains*, de Marsden : j'envisage ces deux volumes comme l'addition la plus estimable qui ait pu être faite à no-

tre collection d'histoire religieuse des temps modernes.

II. Et maintenant passons des temps de Baxter à Baxter lui-même; vous auriez pu difficilement comprendre le caractère et la conduite de cet homme, sans les explications qui ont précédé. Quelques faits simples et sans ornements sur l'homme seront problablement plus propres que tout ce que je pourrais dire pour graver dans votre esprit le souvenir de ce temps-là.

Richard Baxter était fils d'un petit propriétaire d'Eaton Constantine, dans le Shropshire, et il naquit en 1615 à Rowton, dans le même comté, où M. Adeney, le père de sa mère, résidait.

Il paraît avoir reçu des impressions religieuses dès les premières années de sa vie, et il en fut redevable après Dieu à l'éducation d'un père pieux. A cette époque, le Shropshire était une contrée ténébreuse et indifférente. Les ministres

étaient généralement incrédules, privés de la grâce et incapables de prêcher; et le peuple, comme on peut s'y attendre, était débauché et méprisait les gens pieux. A Eaton Constantine les paroissiens employaient la plus grande partie du jour du Seigneur à danser autour d'un mai, tout près de la porte du vieux M. Baxter, à son grand déplaisir. Cependant même ici la grâce remporta la victoire sur le monde dans le cas de son fils, et il fut ajouté à la noble troupe de ceux qui servent le Seigneur depuis leur jeunesse.

Il attacha toujours un grand intérêt à observer les titres des livres religieux dont il a plu à Dieu de se servir pour amener des âmes à sa connaissance. Or, ceux qui eurent le plus d'effet sur Baxter furent les suivants : *Résolution*, de Burney; *sur la Repentance; sur Bien vivre et Bien mourir*, et *sur le Gouvernement de la langue*, par Perkins; *sur la Foi*, de Culverwell; et *le Roseau*

brisé, de Sibb. Une maladie dangereuse et la perspective de la mort firent beaucoup pour avancer en lui l'œuvre de l'Esprit. Il dit dans son autobiographie : « La faiblesse et la souffrance m'aidèrent à étudier comment on doit mourir ; elles me portèrent à étudier comment je vivre ; c'est dans cette étude et dans celle des doctrines du salut que j'ai puisé mes croyances et mes consolations. »

A l'âge de vingt-deux ans, il fut consacré par Thornborough, évêque de Worcester. Il n'avait jamais eu le privilége d'une éducation universitaire. Une école libre à Wroxeter et un maître particulier à Ludlow lui avaient fait quelque bien, mais son amour insatiable de l'étude avait fait beaucoup plus encore. Il entra probablement dans le ministère, beaucoup mieux pourvu d'une instruction théologique sérieuse que la plupart des jeunes gens de son temps. Et certainement il y entra avec des dons bien pré-

férables à la connaissance du grec et de l'hébreu. Il y fut réellement poussé par le Saint-Esprit et en homme converti.

Il disait lui-même : « Je savais que la privation des honneurs et des grades académiques me rendraient probablement méprisable aux yeux de plusieurs. Mais cependant, m'attendant à passer bientôt dans un autre monde, le grand intérêt que je prenais au salut des âmes l'emporta en moi sur tous les obstacles. Et ayant la certitude de mon désir ardent d'arriver à la conscience des hommes et de les amener au salut, je restai convaincu que si un ou deux hommes seulement pouvaient être gagnés à Dieu par moi, je serais largement récompensé pour toute l'opprobre que ce manque de titres pourrait m'attirer de la part des hommes. »

Depuis l'heure de sa consécration jusqu'à celle de sa mort, la vie de Baxter fut une constante série des plus étran-

ges vicissitudes et des occupations physiques et mentales les plus excessives. Quelquefois dans la prospérité, d'autrefois dans l'adversité; — souvent loué et souvent persécuté; — à une certaine époque catéchisant dans les rues de Kidderminster, et dans une autre disputant avec les évêques dans la conférence de Savoie; dans une année écrivant le *Repos des saints*, au moment où il croyait sa mort prochaine, et dans une autre marchant comme chapelain d'un régiment de l'armée de Cromwell; — un jour recevant de Charles II l'offre d'un évêché, et un autre chassé de l'Eglise par l'acte d'uniformité; — une fois plaidant avec Cromwell la cause de la monarchie, et lui disant qu'elle était une bénédiction, et une autre fois cité devant Jeffrey sous la prévention d'écrits séditieux; — plus tard, vivant paisiblement à Eaton dans la société du Juge Hale, puis languissant en prison sous l'action de quelque atroce persécution ecclésiastique; — un jour ayant

une discussion prolongée sur le baptême des enfants avec M. Tombe dans l'église de Bewdley, — et un autre combattant dans l'église d'Amersham du matin jusqu'à la nuit contre les arguments théologiques des champions de l'antinomianisme; — aujourd'hui prêchant les doctrines les plus simples, et demain traitant les points les plus abstraits de la métaphysique; — quelquefois écrivant des in-folio pour les savants, et quelquefois de simples feuilles pour les pauvres. — Jamais peut-être aucun ministre chrétien ne se trouva dans des positions si variées, et certainement jamais aucun n'en sortit avec une réputation aussi irréprochable. Quoiqu'il souffrit toujours d'une maladie incurable, et qu'il fût rarement sans de grandes douleurs; — travaillant toujours dans son esprit, sans rester jamais un seul jour oisif; — paraissant écrasé d'affaires, et n'en refusant jamais aucune nouvelle; — vivant au milieu des scènes les plus excitantes,

sans cesser jamais de converser journellement avec Dieu ; — n'étant jamais assez homme de parti pour en satisfaire aucun, et cependant redouté et recherché de tous ; — trop royaliste pour plaire au parti parlementaire, et cependant trop ami du Parlement et trop saint pour être populaire parmi les *cavaliers ;* — trop épiscopal pour plaire aux violents du corps des puritains, et beaucoup trop puritain pour avoir la confiance des évêques: — jamais probablement aucun chrétien ne jouit d'aussi peu de repos que Richard Baxter, quoiqu'il servît Dieu avec une conscience pure.

Il commença son ministère en 1638, en prêchant dans la grande église de Dudley, et il y resta un an entier. De Dudley il passa à Bridgenorth, où il prêcha pendant un an et neuf mois. De Bridgenorth il alla à Kidderminster, d'où, après deux années de séjour, il se retira à Coventry au commencement des troubles de la République, et d'où il observa

les progrès de la guerre civile. Après la bataille de Naseby, il joignit l'armée parlementaire, et fut fait chapelain d'un régiment. Il avait accepté cette place dans la vaine espérance de faire quelque bien parmi les soldats, et de s'opposer aux desseins ambitieux de Cromwell et de ses amis. Une maladie le força à résigner cette place en 1646, et il languit pendant plusieurs mois entre la vie et la mort, recueilli dans les maisons hospitalières de sir John Coke de Melbourne, en Derbyshire, et de sir Thomas Rous, en Worcestershire. A la fin de 1646, il retourna à Kidderminster, et là il s'occupa constamment et avec activité de ses devoirs pastoraux pendant quatorze ans. En 1660, il quitta Kidderminster pour Londres, et il prit une part active à la restauration de Charles II, qui le nomma son chapelain. A Londres, il prêcha successivement à Saint-Dunstan, à Blackfriars et à Saint-Bride. Ce fut à cette époque qu'on lui offrit l'évêché de Hereford, qu'il

crut devoir refuser. — En 1662, il fut un des deux mille ministres qui furent évincés de l'Eglise par l'acte d'uniformité. — Immédiatement après, il épousa une femme, qui semble avoir été en tout digne de lui, et avoir été pendant dix-neuf années une tendre et fidèle compagne de sa vie. Elle se nommait Mary Charlton d'Appley-Castle, dans le Shropshire. — Après cela, nous le voyons habiter dans divers endroits, et en dernier lieu à Charter-house-square. — Les indignes traitements que ses ennemis lui firent endurer, lui rendirent presque impossible d'avoir aucun lieu d'habitation fixe. A cette période de sa vie, il lui fut offert un évêché en Ecosse ou la place de directeur d'une université écossaise, mais il refusa l'un et l'autre. Les dernières vingt-neuf années de sa vie furent, avec de rares exceptions, empoisonnées par des persécutions réitérées, par des emprisonnements, des amendes et des controverses écrasantes. Quand il pouvait

prêcher, il prêchait; et quand il ne le pouvait pas, il écrivait; mais il faisait toujours quelque chose pour le Seigneur. La révolution qui amena Guillaume III sur le trône d'Angleterre apporta quelque répit aux persécutions qu'il endurait, et enfin la mort transporta ce pieux vieillard dans ce lieu « où les méchants cessent de nuire et où les fatigués trouvent le repos. » Il mourut en 1691, âgé de soixante-seize ans.

Je viens de vous donner une esquisse de la vie du plus distingué des puritains qui vécurent du temps des Stuarts, et d'un des ministres de l'Evangile les plus dévoués que ce pays ait jamais eus. — J'aurais pu étendre ce croquis d'une manière indéfinie; je ne peux donc me permettre d'appeler votre attention que sur un petit coin du tableau. Mais si je me borne dans mon sujet, ce n'est pas que les matériaux me fassent défaut, c'est le temps seul qui me manque. Mais si vous voulez savoir pourquoi le nom de Baxter est placé si

haut parmi les plus dignes serviteurs de Dieu, prêtez-moi encore quelques minutes d'attention.

Je dirai d'abord que Baxter fut un homme *de la plus éminente sainteté personnelle*. Peu d'hommes ont ainsi vécu, aux yeux du monde, pendant cinquante ou soixante ans, et laissé, comme lui, une réputation aussi parfaite et sans tache. Quelles qu'aient été la cruauté et la haine de ses ennemis, ils ne purent jamais découvrir en lui aucune faute, excepté dans ce qui concernait la loi de Dieu. Il paraît avoir été également saint dans toutes les relations de sa vie et dans toutes les circonstances où il fut placé, comme fils, comme époux, comme ministre et comme ami; dans la prospérité comme dans l'adversité; — dans la maladie et dans la santé; — dans la jeunesse comme dans l'âge avancé. Aussi Orme, dans l'histoire de sa vie, disait qu'il fut, dans le sens le plus élevé, « un homme céleste. » Il vivait avec Dieu; et Christ,

le ciel, la mort, le jugement et l'éternité étaient toujours présents à sa pensée. Il ne faisait aucun cas des choses bonnes selon le monde. Un évêché avec ses émoluments et ses honneurs était sans charme à ses yeux. Il ne redoutait point l'inimitié du monde, et aucune crainte de déplaire aux hommes ne l'eût détourné d'une ligne de son chemin. Il fut singulièrement indépendant du blâme et de la louange des hommes. — Il pouvait être ferme comme un lion en présence de Cromwell ou de Charles II et de ses évêques, et cependant doux comme un agneau avec les pauvres gens qui cherchaient le salut. — Il avait le zèle d'un croisé pour les droits de la conscience, et cependant il était doué d'un esprit si catholique qu'il aimait tous ceux qui aimaient Jésus en sincérité. » Qu'ils fussent conformistes ou non conformistes, il aurait dit : « Je me réjouis de ce que Christ est annoncé. » — C'était un homme vraiment humble. Il répondit

à quelqu'un qui lui exprimait son admiration pour son caractère : « Vous admirez ce que vous ne connaissez pas : si vous me connaissiez, vous seriez bientôt guéri de votre erreur. » L'Angleterre a rarement vu un homme qui fût, comme Baxter, une épître vivante de Christ, en considérant les terribles épreuves de patience qu'il eut à souffrir. — Jeunes gens, je vous prie de faire attention à ce trait du caractère de Baxter. Aucun argument n'a un pouvoir plus durable qu'une vie sainte et conséquente. Rappelez-vous que cette sainteté fut le partage d'un homme qui eut les mêmes passions que vous. Que Baxter vous soit un encouragement et un exemple. Et souvenez-vous que le Dieu de Baxter n'a pas changé.

En outre, Baxter fut un *des plus puissants prédicateurs qui aient jamais parlé à une congrégation anglaise.* Il semble avoir possédé tous les dons qui sont généralement envisagés comme les plus

parfaits pour dominer une assemblée publique. Il avait une influence immense, — une énorme quantité d'idées, — un style clair et lucide, — une puissance illimitée dans l'extension de sa voix. — Il était onctueux, piquant, emphatique dans la manière de présenter la vérité. — Sa voix était pathétique et émouvante, — et il y avait une ardeur dans sa prédication qui renversait tout devant lui comme un torrent. — Il avait l'habitude de dire : « Une prédication doit être sérieuse et rendre sérieux les hommes qui l'entendent et les contraindre à y obéir. » Les lignes qui suivent et qui sont bien connues vous montreront quel homme c'était.

« Je veux vous prêcher comme si c'était ma dernière prédication, et comme un homme qui s'en va mourir doit parler à des hommes mortels. »

Le docteur Bates, un de ses contemporains, dit de lui : « Que sa facilité et son abondance en parlant étaient quelque chose de merveilleux. Il y avait dans son

style une noble négligence. Son esprit supérieur ne pouvait pas s'asservir à l'éloquence commune des paroles. Il méprisait une déclamation vide et redondante. Mais ses expressions étaient si claires et si puissantes, elles portaient si bien la conviction dans l'intelligence, pénétraient si profondément dans l'âme, et s'emparaient si exclusivement des affections, que ceux qui n'en subissaient pas le charme devaient être aussi sourds qu'une couleuvre.

Aussi les effets d'une telle prédication furent ce qu'ils devaient être et ce qu'ils seront dans tous les temps. Ce qu'on a vu devant la chaire de Latimer et de Whitefield se voyait aussi devant celle de Baxter. A Dudley, les pauvres cloutiers ne remplissaient pas seulement l'église, mais on les voyait pendus aux fenêtres et aux tuyaux du dehors. A Kidderminster, on fut obligé de construire cinq nouvelles galeries, pour suffire aux besoins de la congrégation. A Londres, les

foules qui suivaient sa prédication étaient si considérables, qu'il était quelquefois dangereux et souvent impossible d'être de ses auditeurs.

Une fois qu'il prêchait à Saint-Laurent-Jewry, il écrivit un mot au ministre M. Vines pour le prévenir que le comte de Suffolk et lord Broghill arriveraient en voiture avec lui, le priant de leur conserver deux places; mais quand il arriva à la porte avec ses nobles compagnons, — la foule tint si peu compte de leurs personnes, que les deux pairs furent obligés de retourner chez eux, n'ayant jamais pu parvenir dans l'intérieur du temple; et M. Vines lui-même fut obligé de se tenir dans la chaire après la lecture des prières, derrière Baxter, qui prêcha, se tenant debout entre les jambes du premier.

Dans une autre occasion qu'il prêchait devant une foule énorme à Saint-Dunstan, il tira un parti frappant d'un incident qui eut lieu pendant le sermon. Une

pièce de brique détachée du faîte du clocher étant tombée, l'alarme fut générale, et l'on crut que l'église, qui était une bâtisse très-vieille et en assez mauvais état, allait s'écrouler. A peine cette alarme était apaisée, qu'un banc sur lequel une foule de gens étaient montés se brisa sous leur poids et augmenta la confusion. — Un grand nombre d'individus se précipitèrent vers la porte, et tout le monde fut agité par cette panique. On entendit même une vieille femme crier à haute voix, et demander à Dieu pardon d'être venue à l'église, lui promettant de n'y plus jamais remettre les pieds si elle en sortait saine et sauve. — Au milieu de cette confusion, Baxter seul resta calme et immobile, et lorsque l'ordre fut rétabli, il se leva et dit : « Nous sommes ici pour servir Dieu et pour nous préparer à écouter sans trembler le grand fracas d'un monde qui se dissoudra lorsque les cieux passeront, et que les éléments seront détruits par le feu. » — C'était du

Baxter tout pur. C'est l'espèce de choses qu'il avait non-seulement la grâce, mais encore les dons et la force de faire. Il parlait toujours comme un homme qui voyait Dieu, qui sentait la mort derrière lui. Un tel homme prêchera toujours bien ; et rarement il manquera de gens qui iront l'entendre. Un tel homme mérite d'être gravé dans la mémoire de tous ceux qui ont besoin de savoir ce que Dieu peut faire d'un enfant d'Adam par son Esprit, et il mérite d'être loué.

Vous saurez, en outre, que Baxter *fut le meilleur et le plus béni des pasteurs de paroisse qui ait jamais vécu*. Quand il vint à Kidderminster, il la trouva une ville où les ténèbres, l'ignorance, l'immoralité et l'impiété régnaient, et qui contenait environ trois mille habitants ; quand il l'a quitta au bout de quatorze ans, il avait complètement transformé cette paroisse.

« Cette ville avant sa venue, dit le

docteur Bates, était semblable à une pièce de terre sèche et stérile, mais, par la bénédiction que le Seigneur répandit sur ses travaux, elle ressemblait à un paradis. Les mauvais étaient devenus bons, et les bons meilleurs. Le nombre accoutumé de ses communiants s'était élevé à six cents; et «de ceux-là, dit Baxter lui-même, il n'y en avait pas douze dont je n'avais pas bon espoir quant à leur sincérité.» Le jour du Seigeur était entièrement respecté et observé; il disait : «En traversant les rues vous auriez entendu des centaines de familles chantant les psaumes et répétant le sermon.» Quand il y arriva, il y avait à peine une famille dans chaque rue qui célébrât un culte domestique; quand il en partit, on aurait à peine trouvé une famille dans chaque rue où ce culte n'eût pas lieu, et il en était de même dans les auberges et dans les lieux publics. Il y avait même peu de familles incrédules dans lesquelles il n'y eût

pas quelqu'un de leurs membres convertis. Plusieurs parmi les plus pauvres étaient tellement versés dans la théologie, qu'ils comprenaient tout ce qui s'y rattachait, et étaient capables de juger les difficultés les plus obscures de la polémique religieuse. Quelques-uns étaient capables de prier de telle manière, que peu de ministres les auraient surpassés en abondance, en expressions choisies, en ferveur et en sainte onction ; et ce qui était mieux encore, c'est que la nature de leur âme et la pureté de leurs vies étaient encore plus dignes de louanges que leurs dons.

Le grand instrument auquel Baxter attribuait ses succès surprenants était son système des visites à domicile et de ses conférences régulières et privées avec ses paroissiens. Il n'est aucun doute qu'il ne fît par là un grand bien, et d'autant plus grand que c'était quelque chose d'entièrement nouveau dans son temps. Néanmoins on est forcé de convenir que,

dans la paroisse la mieux organisée des temps modernes, on n'a jamais obtenu des faits aussi surprenants que ceux observés à Kidderminster. Et la véritable raison de cela, c'est qu'aucune paroisse n'a eu le bonheur de posséder dans son sein un levier aussi puissant que Baxter. Pendant que quelques théologiens disputaient sur le droit divin de l'épiscopat ou du presbytère, ou qu'ils coupaient un cheveu en quatre, au sujet de la réprobation et du libre arbitre, Baxter faisait toujours ses visites de maison en maison, suppliant les hommes, pour l'amour de Christ, de se réconcilier avec Dieu et de fuir la colère à venir. Pendant que d'autres s'enfonçaient dans la politique et enterraient leurs morts parmi les pots cassés de la terre, Baxter vivait comme un homme qui a crucifié sa vie, et il prêchait journellement l'Evangile. — Je soupçonne qu'il fut le meilleur et le plus sage pasteur qu'aucune paroisse d'Angleterre ait jamais eu, et qu'il fut un mo-

dèle que beaucoup de nous devraient imiter. — N'ai-je donc pas raison de dire qu'il eût été mal de laisser dans la rouille de l'oubli un instrument si brillant, et qu'un tel homme méritait d'être loué ?

Je vous dirai de plus que Baxter *fut un des plus actifs écrivains religieux que le monde ait jamais vus*. On peut difficilement se faire une idée du nombre immense d'ouvrages théologiques qu'il écrivit pendant les cinquante années de sa vie. Il est constaté qu'ils rempliraient soixante volumes in-octavo, ne comprenant pas moins de trente-cinq mille pages d'impression serrée. Il va sans dire que ces ouvrages n'ont pas tous un mérite égal, et que plusieurs ne valent pas la peine d'être lus. Semblables aux vaisseaux de Tarsis, ils contiennent non-seulement de l'or, de l'argent et de l'ivoire, mais encore des singes et des paons en grand nombre (1 Rois, X, 22). Toutefois, après cette réduction, les

écrits de Baxter contiennent en général une grande quantité de vérités solides, et qu'il a souvent présentées de la manière la plus expressive et la plus supérieure. Le docteur Barrow, qui était un juge compétent, disait « que ses écrits pratiques ne furent jamais surpassés, et ceux relatifs à la controverse rarement réfutés. » L'évêque Wilkins déclare « qu'il avait médité à fond chaque sujet qu'il traitait, et que, s'il avait vécu dans le temps de la primitive Eglise, il aurait été un des Pères de l'Eglise ; et que c'était assez pour un siècle de produire un seul homme de la valeur de Baxter. » L'excellent Wm Wilberforce disait : « Ses écrits pratiques sont un trésor de sagesse chrétienne. » Et il ajoute : « Je ne peux m'empêcher de classer parmi les ornements les plus brillants de l'Eglise d'Angleterre ce grand homme qui fut si honteusement rejeté de l'Eglise en 1662. »

Aucun homme certainement n'a jamais écrit trois livres tels que les trois chefs-

d'œuvre de Baxter : *le Repos éternel des Saints*, *le Pasteur réformé* et *la voix de Dieu aux Inconvertis*. Je crois que ces trois ouvrages ont été en bénédiction à des milliers d'âmes, et suffiraient seuls pour placer leur auteur au premier rang des théologiens. On imprima dans une seule année 20,000 exemplaires de *la voix de Dieu aux Inconvertis*. Six frères furent convertis simultanément par sa lecture. Le missionnaire Elliot en faisait un si grand cas, qu'il le traduisit en indou, et le mettait immédiatement après la Bible.— Et en effet, quand vous considérez que les écrits de Baxter furent composés au milieu d'une vie excessivement occupée, et de cruelles persécutions, souvent sous le poids de souffrances de corps très-graves, on ne s'étonne pas seulement qu'il ait autant écrit, mais que ce qu'il écrivît fût aussi bon. Le monde n'a jamais vu une telle activité et un emploi de temps si merveilleux. J'ai doublement raison de répéter qu'un tel homme mérite d'être loué.

De plus, je dois vous faire connaître que *Baxter fut un des martyrs qui souffrit le plus par amour pour la vérité que l'Angleterre ait jamais vu.* Naturellement je ne prétends pas dire qu'il fut appelé à sceller sa foi de son sang, comme le firent plusieurs de nos réformateurs protestants; mais il y a tel genre de souffrances infligées par des persécutions et des emprisonnements aussi difficiles à supporter par les saints du Tout-Puissant que l'effusion de leur sang. Il y a une mort de tous les jours, qui, pour certaines natures, est pire que la mort du bûcher. Si quelque chose peut éprouver la foi et lasser la patience, c'est, je pense, la continuité des persécutions de tout genre qu'endura Baxter pendant les vingt-neuf dernières années de sa vie. Il n'avait ni volé, ni tué, ni fait tort à personne. Il n'avait propagé aucune hérésie. Il croyait tous les articles de la foi chrétienne, et cependant ni voleur, ni criminel de nos jours,

ne fut traité aussi indignement que ce digne homme. Vous dire combien de fois il fut cité en justice, mis à l'amende, tenu au secret, emprisonné et transporté d'un lieu à un autre serait une tâche infinie. Et il serait à la fois pénible et sans utilité de citer toutes les hideuses injustices auxquelles il fut soumis. Je me permettrai de vous en citer un seul exemple, et je choisirai pour cela son procès devant le chef de la justice, Jeffrey.

Ce fut en 1685 que Baxter fut cité devant Jeffrey, à Westminster-Hall, sous prévention d'avoir publié des écrits séditieux, à l'égard des évêques, dans un commentaire du Nouveau-Testament qu'il avait récemment composé. Jamais accusation moins fondée n'avait été formulée. Le livre existe encore et chacun pourra voir, en y jetant les yeux un instant, que les passages réputés séditieux ne l'étaient nullement.

Fox, dans son *Histoire du règne de Jacques II*, nous dit clairement « que

le motif réel du procès était le désir de se venger d'un éminent prédicateur parmi les dissidents, qui jouissait d'une haute renommée parmi les siens, et qu'on supposait favoriser les opinions politiques des whigs...» Un long récit de ce procès, retracé par un sténographe présent, nous fournit une peinture si vivante de la manière dont s'administrait la justice du temps de Baxter, qu'il ne sera pas hors de propos d'en fournir ici quelques échantillons.

Dès l'ouverture du procès, il fut aisé de voir quel genre de verdict on avait l'intention d'obtenir. Le lord-chef de la justice procéda contre lui comme s'il avait été accusateur et non juge. Il descendit à l'égard de l'accusé à un langage plus convenable à Bellingsgate qu'à une cour de justice. Les défenseurs de Baxter furent l'un après l'autre injuriés, réduits au silence, ou au moins interrompus par les plus violentes invectives dirigées contre l'accusé.

Le lord-chef de la justice s'oublia jusqu'à crier : « C'est un vieux coquin qui a empoisonné le monde avec sa doctrine de Kidderminster. Il encourageait les femmes et les filles à apporter leurs joyaux pour servir à payer la guerre contre le roi de bienfaisante mémoire ; un vieux pendard schismatique! un fripon hypocrite! »

Peu après ce début, il appela Baxter une vieille tête à perruque, un ingrat fripon, un chien orgueilleux, opiniâtre et fanatique. « Pendez-le, disait-il, ce vieux coquin ; il a fait plus de tort à la constitution et à la discipline de notre Eglise, qu'on ne pourra en réparer en cent années ; mais il sera traité pour cela comme il le mérite et je le ferai fouetter par toute la ville. »

Peu après, quand Baxter voulut dire quelques mots pour sa défense, Jeffrey l'arrêta en lui criant : « Richard, Richard, crois-tu que nous voulons t'entendre empoisonner la cour par tes pa-

roles? Richard, tu es un vieux coquin, tu as écrit plus de livres qu'il n'en faut pour charger un char, et chacun d'eux est aussi plein de sédition (je pourrais dire de trahison) qu'un œuf est plein de nourriture. Si tu avais été fouetté il y a quarante ans pour te guérir de la manie d'écrire, c'eût été bien heureux. Tu prétendais être un prédicateur de l'Evangile de paix, et tu as déjà un pied dans la tombe. Il est temps de penser au compte que tu vas avoir à rendre. Tu vas être laissé à toi-même, et je vois déjà que tu continueras comme tu as commencé; mais grâce à Dieu j'aurai l'œil sur toi. Je sais que tu as un parti puissant, et je vois dans les coins de cette salle un grand nombre de tes confrères; ils viennent voir ce qui va arriver à leur chef. Mais, par la grâce de Dieu, je vous écraserai tous. — Voyons, qu'as-tu à dire pour ta défense, vieux pendard, voyons parle!... » Voilà comment les choses se passèrent au procès

de Baxter. Les extraits que j'ai donnés n'en citent qu'une petite partie.

Il est superflu d'ajouter que, devant une cour composée comme celle qui jugeait Baxter, il fut naturellement trouvé coupable. On le condamna à une amende de 500 marcs qu'on savait qu'il ne pourrait pas acquitter, et à rester en prison jusqu'au paiement de cette somme; il fut, en outre, placé en surveillance pendant sept années avec garantie de sa bonne conduite. Et le résultat de cette affaire fut que ce pauvre vieillard, malade, veuf et sans enfants, âgé de soixante-dix ans, fut enfermé pendant deux ans dans la prison de Southwark.

Il est inutile, j'espère, de vous dire, dans l'année 1853, qu'un procès semblable à celui-là fut une honte pour la magistrature de l'Angleterre, et une plus grande infamie pour ceux qui furent chargés de le poursuivre; il est communément reçu que ce fut Sherlok et L'Estrange qu'il faut en accuser. Je crois,

grâces à Dieu, que le temps de procès semblables est à jamais passé pour l'Angleterre, — quoiqu'on en puisse trouver encore une imitation en Italie. — Malheureux est ce pays où un vil et bas espionnage est encouragé, — où les terreurs de la loi sont dirigées plutôt contre la sainteté, contre la religion scripturaire et la liberté de pensée, que contre le vice et l'immoralité, — et où le sanctuaire de la justice est consacré à l'avancement de certaines vues politiques, ou destiné à complaire à de misérables susceptibilités ecclésiastiques.

Mais il est bon que vous sachiez que, malgré ces injustes précautions, la grâce et la patience de Baxter ne lui firent jamais défaut. Il disait à Westminster-Hall : « On comprendra, sans doute, un jour, quelle sotte espèce de protestants sont ceux qui en persécutent d'autres. » Quand il était maltraité, il ne répondait rien; il bénissait quand on le maudissait, — et quand on lui faisait du mal il

priait. Peu de martyrs ont jamais glorifié Dieu par leur supplice plus ou même autant que Baxter pendant les vingt années de mauvais traitements qu'il eut à supporter de la part de gens qui s'appelaient protestants. Je dis donc encore une fois qu'un tel homme mérite bien qu'on s'en souvienne.

J'espère vous avoir convaincus, et que vous conviendrez avec moi qu'il est des hommes des temps anciens dont il est utile d'examiner et d'admirer le caractère, que Baxter est incontestablement de ce nombre, qu'il était un homme vrai et un héros spirituel.

Je ne vous dis pas de le regarder comme une perfection et un être sans défaut, pas plus que Cranmer, Calvin, Knox et Wesley. Je ne défends pas du tout quelques-unes des opinions de Baxter. Il cherchait à systématiser des choses qui ne pouvaient pas l'être, et en cela il se trompa. Vous ne trouverez peut-être pas dans tous ses écrits l'Evangile

aussi clairement annoncé que dans ceux d'Owen, de Bridge et de Traill. Son jugement ne fut pas toujours parfaitement juste. Je regarde son refus d'un évêché comme un malheur et une faute. Par ce refus, il repoussa une occasion glorieuse de faire un grand bien. Si Baxter avait été assis au banc des évêques dans la Chambre des pairs, je ne crois pas que l'acte d'uniformité eût jamais passé.

Mais dans un temps comme celui où nous vivons, vous devez prendre les vrais chrétiens tels qu'ils sont; il n'est pas donné à un homme mortel d'être sans défauts. Prenez Baxter avec tous les autres, et vous verrez qu'il y a peu de ministres anglais de l'Evangile dont le nom mérite une plus haute estime que le sien. Ceux-ci l'ont surpassé en certains dons, ceux-là en quelques autres; mais on trouvera rarement autant de dons réunis en un seul homme, — qu'on en voit en Baxter : une grande sain-

teté personnelle, — un immense pouvoir de prédication, — une habileté pastorale incomparable, — une activité infatigable comme écrivain, — une douceur et une patience dans les persécutions les moins méritées que rien ne pouvait lasser. — Toutes ces choses se trouvent réunies dans le caractère de cet homme. Accordez-lui donc une place élevée dans la liste des grands et excellents hommes. Honorez-le comme il mérite de l'être et reconnaissez que ce n'est pas peu de chose que d'être le compatriote d'un tel homme.

Les jeunes chrétiens, auxquels j'adresse cet écrit, sont particulièrement bien placés pour apprécier les services rendus par Baxter; — car, soit que je leur parle comme à des individus isolés, soit comme à un corps, et faisant partie de l'Union chrétienne des jeunes gens, s'ils regardent à la tâche qu'ils ont embrassée de lire la Bible, de la répandre, de l'expliquer, de combattre avec foi et

persévérance les erreurs et l'incrédulité de la société au milieu de laquelle ils sont appelés à vivre, ils doivent se rappeler qu'ils sont redevables de ces priviléges et de cette liberté à la lutte et aux souffrances que Baxter et les hommes de son bord ont souffert pour la vérité. Ces martyrs ont semé la précieuse semence, et eux sont appelés à marcher sur leurs traces; peut-être sont-ils destinés à semer au milieu des larmes, de la fatigue et de circonstances décourageantes, mais qu'ils se rassurent, car ils moissonneront en leur temps les fruits de leurs labeurs, — et qu'ils n'oublient jamais que ce sont les combats jusqu'au sang, de ces hommes dont le monde n'était pas digne, qui leur ont conquis cette liberté et ces priviléges, et que ces hommes étaient les puritains.

Oui! les puritains! je ne crains pas de le dire, quoique nous vivions dans un temps où beaucoup de gens leur jettent la pierre. Vous entendrez souvent

sur votre route des gens qui s'en moqueront, qui les appelleront séditieux, rebelles quant à César, — et ignorants, fanatiques, hypocrites ou enthousiastes quant à Dieu. — Vous entendrez souvent des demi-catholiques romains, fraîchement débarqués d'Oxford, enflés de leur vues nouvelles sur ce qu'ils appellent la succession apostolique, et fiers d'une petite autorité officielle, chercher à déprécier et tourner en dérision les puritains, comme des hommes à peu près dépourvus d'instruction et de véritable piété, tandis qu'en réalité, ils sont eux-mêmes à peine dignes d'être assis à leurs pieds et de porter leurs livres. Je pense que vous n'accueillerez jamais de tels récits et de telles calomnies.

Mettez-vous bien dans l'esprit que, pour la saine doctrine et la spiritualité, unie au savoir, les puritains sont à la tête des théologiens anglais. Malgré toutes leurs fautes, leurs faiblesses, leurs

défauts, seuls ils maintinrent pur et brillant le flambeau de la religion évangélique en Angleterre au temps des Stuarts; seuls ils empêchèrent les tendances catholiques romaines de Laud, de replacer l'Angleterre dans les chaînes de Rome. — Qu'on se rappelle toujours qu'ils combattirent pour la liberté religieuse, dont nous avons recueilli les fruits, — qu'ils détruisirent le mauvais esprit de persécution inquisitoriale que les hommes de la haute Eglise mal conseillés essayèrent d'introduire dans ce pays, et rendez-leur l'honneur qu'ils méritent. Ne souffrez pas qu'on parle légèrement d'eux en votre présence; rappelez-vous ce que vous leur devez. Respectez leur mémoire. Défendez-les courageusement. Leur cause est celle de la pure religion évangélique. C'est à elle que nous devons la liberté d'avoir la Bible, de la lire et de prier ensemble. C'est la cause de la liberté de conscience. Tous ces avantages sont dus à Baxter et

aux puritains; n'oubliez pas les obligations que vous leur avez.

Et maintenant je conclurai en vous disant que les derniers jours de Baxter furent aussi remarquables que l'avait été sa vie tout entière. Il descendit dans la tombe avec autant de calme et de paix, que le soleil quand il se couche dans un beau jour d'été. Et son lit de mort fut glorieux.

J'aime à savoir comment meurent les grands hommes. Il ne me suffit pas de savoir que ces hommes sont grands dans l'abondance des richesses et des honneurs. J'ai besoin de les voir tels en présence de la tombe. — Il ne me suffit pas de savoir comment les hommes se comportent en présence des rois, des évêques et des parlements; mais de connaître comment ils vont à la rencontre du roi des épouvantements, et comment ils se sentent à la perspective de paraître devant le Roi des rois. Je me défie de cette grandeur qui abandonne

l'homme à son dernier moment. J'aime à assister à la fin des grands hommes, et je vous prie de m'accorder encore quelques instants pour vous parler de celle de Baxter.

Il est peu de lits de mort peut-être, qui aient jamais été plus instructifs que celui de ce pieux puritain. Son ami, le docteur Bates, en a fait un récit détaillé, et je pense que la citation de quelques faits détachés sera une conclusion convenable de cette lecture.

La dernière maladie de Baxter le surprit, vivant tranquillement à Charterhouse-square, près de la maison d'assemblée de son ami le docteur Sylvestre. Il y avait joui d'une grande tranquillité pendant les quatre dernières années de sa vie. La liberté de prêcher les choses qui regardaient le Seigneur Jésus-Christ, sans qu'aucun homme pût l'empêcher, avait été finalement pleinement conquise. «C'est là, dit le docteur Calamy, qu'il avait coutume de prêcher avec une grande

liberté sur un autre monde, comme quelqu'un qui y aurait déjà été, et en serait revenu; comme un messager, pour raconter ce qui s'y passe. » La tempête de la persécution s'était enfin apaisée. Les vents et les vagues, qui, pendant si longtemps, avaient roulé sur lui, étaient enfin calmés. Et le saint puritain pouvait enfin, par la grâce de Dieu, aborder les rives du Jourdain par un grand calme.

Il continua à prêcher si longtemps, malgré l'affaiblissement de son corps, que la dernière fois qu'il monta en chaire, on crut qu'il y mourrait. — Quand enfin la maladie le força d'abandonner son œuvre chérie, et de ne plus quitter le lit où il devait mourir, elle le trouva le même homme qu'il avait été pendant cinquante années. Ses dernières heures furent employées à préparer les autres et à se préparer lui-même pour aller à la rencontre de son Dieu. Il disait aux amis qui venaient le visiter :

« Vous venez ici pour apprendre à mourir. Je ne suis pas le seul qui doive partir. Gardez-vous de ce monde trompeur et des convoitises de la chair; assurez-vous que vous avez choisi Dieu pour votre portion, le ciel pour votre patrie, la gloire de Dieu pour but, et sa parole pour règle. Alors vous ne craindrez plus la mort et vous la rencontrerez avec consolation. »

Jamais pécheur repentant ne fut plus humble, et jamais croyant sincère ne fut plus calme et plus joyeux. Il disait : « Dieu pourrait me condamner avec justice pour la meilleure des actions que j'ai faites, et toute mon espérance repose sur la pure grâce de Dieu en Christ. » Il disait souvent : « Je crois plus fortement que Dieu me pardonnera, que je ne me pardonne moi-même. »

Après un sommeil, il se réveilla en disant : « Je me reposerai de mes travaux. » Alors un ministre, qui était présent, ajouta : « Et vos œuvres vous sui-

vront ; » et il répliqua : « Non pas mes œuvres, je les abandonne toutes, si Dieu veut bien m'accorder le repos. » Quand un ami le consolait par le souvenir du grand bien que lui avaient fait ses écrits, il lui répondit : « Je n'étais que la plume dans la main de Dieu, et quelle est la valeur d'une simple plume? »

Quand l'extrême souffrance le faisait languir après la mort, il se censurait lui-même, et disait : « C'est mal à moi de te prescrire, quand tu voudras, comment tu voudras, et ce que tu voudras. » Etant dans une grande angoisse, il disait : « Oh ! combien ses voies sont insondables, » et il ajoutait à ses amis : « N'accusez pas la religion de ce que vous me voyez souffrir. »

Questionné souvent par un de ses amis comment il se sentait dans l'homme intérieur, il répondit : « J'ai une ferme espérance de mon bonheur éternel, une grande et consolante paix au-dedans de moi, mais mon chagrin est de ne pou-

voir l'exprimer d'une manière plus triomphante en raison de mon extrême souffrance. » Et il ajoutait : « La chair doit périr, et nous devons sentir la douleur qui accompagne cette mort ; et quoique mon jugement se soumette, la chair souffre et murmure. »

Un noble de ses amis lui demandant s'il éprouvait une grande joie de sa foi à l'approche du monde invisible, il lui répondit : « A quoi pensez-vous que servirait le christianisme sans cela ; » et il ajouta : « Que la contemplation de la divinité dans sa gloire et sa grandeur était trop élevée pour nos pensées, mais que la considération du Fils de Dieu ayant pris notre nature, et celle des saints que nous avons connus et aimés actuellement dans les cieux adoucissait beaucoup pour lui et familiarisait sa pensée avec l'idée du monde invisible. » La description des cieux, contenue dans le XIIe chapitre des Hébreux, commençant par l'innombrable compagnie des anges

et finissant par Jésus le médiateur et le sang de l'aspersion, avait toujours été pour lui d'une grande consolation. « Cette portion de l'Ecriture fait naître des milliers de réflexion ;» et il ajoutait: « Oh! combien est consolante cette promesse que l'œil n'a point vue, que l'oreille n'a point entendue, et qui ne serait jamais montée au cœur d'aucun homme; ce sont des choses que Dieu a réservées à ceux qui l'aiment. »

Dans un autre moment, il disait qu'il avait trouvé une consolation et une grande douceur à répéter les mots de la prière du Seigneur; et il s'affligeait qu'il y eût chez quelques hommes pieux des préventions contre son usage, car il y trouvait toutes les demandes nécessaires pour le corps et pour l'âme. »

Il donnait d'excellents conseils aux jeunes ministres qui venaient le visiter à son lit de mort; il avait l'habitude de prier avec ferveur, pour que Dieu bénît leurs travaux, et qu'il les rendît

profitables à la conversion de beaucoup d'âmes à Christ. — Il témoignait une grande joie de l'espoir qu'il avait que Dieu ferait beaucoup de bien par leur moyen, et qu'ils apporteraient dans l'exercice de leurs fonctions un esprit modéré et paisible.

Il n'oubliait pas non plus le monde qu'il était sur le point de quitter, et il priait fréquemment Dieu d'avoir pitié de ce monde misérable et distrait, et qu'il conservât son Eglise dans ce même monde.

Il avertit ses amis de se garder de la présomption, comme d'un péché qui menaçait de perdre l'Angleterre. — Quelqu'un lui ayant demandé si son opinion avait changé sur quelques-uns des points de controverse, il répondit : « Ceux qui désireront connaître mes sentiments n'ont qu'à lire mes écrits, ce que j'ai fait n'était pas en vue de ma réputation, mais de la gloire de Dieu. »

Le jour qui précéda sa fin, le docteur

Bates le visita, et lui ayant adressé quelques paroles de consolation, Baxter lui répondit : « Je souffre beaucoup, il n'y a pas à raisonner avec la douleur; mais j'ai la paix. — J'ai la paix ! » — Bates lui dit qu'il allait vers l'habitation après laquelle il soupirait depuis longtemps; et il répondit : « Je le crois, je le crois. » Il exprimait un grand désir de mourir. Quand on lui demandait, durant sa maladie, comment il était, il répondait : « Presque bien; » ou bien : « Mieux que je ne mérite d'être; mais moins bien que je n'espère être bientôt.» Ses derniers mots, adressés au docteur Sylvestre, furent : « Que le Seigneur nous enseigne à mourir. »

Ce fut le mardi 8 décembre 1691, que la tâche de Baxter fut accomplie, et qu'il entra enfin dans « ce repos éternel des saints» qu'il avait si admirablement décrit dans son ouvrage qui porte ce titre.

Il fut enseveli à *Christchurch*, au milieu des regrets et des larmes de beau-

coup de ceux qui connaissaient ce qu'il valait, quoique le monde et l'Eglise établie d'alors l'aient méconnu. Ses funérailles furent de celles qu'en peut dire au-dessus de tout honneur visible. « Il fut porté dans sa dernière demeure par des hommes pieux, qui menèrent un grand deuil sur lui. »

Il ne laissa pas de famille, mais laissa après lui des centaines de fils et de filles qu'il avait enfantés au Seigneur par l'Esprit. Il laissa des ouvrages qui sont encore adoptés par la grâce de Dieu dans toutes les parties du monde, pour réveiller et édifier des âmes immortelles. Je ne doute pas, qu'au matin de la résurrection, des milliers ne se lèvent pour remercier Dieu pour la grâce et les dons qu'ils ont reçus du vieux puritain du Shropshire. Il laisse un nom qui sera toujours cher à tout homme qui aime la sainteté et à tout ami de la liberté religieuse. Aucun Anglais peut-être n'a fourni un exemple aussi parfait de la première, et n'a autant

fait pour avancer la seconde, que Richard Baxter.

Je citerai, en finissant, le dernier paragraphe du sermon de funérailles, prononcé par le docteur Bates à l'occasion de la mort de Baxter. — «Béni soit Dieu de ce qu'il lui a plu de prolonger la vie si utile et si bienfaisante pour le monde de son serviteur, et de ce qu'après l'avoir rassasié de jours, il l'a transporté doucement dans les demeures célestes.»

Je terminerai ce récit par le souhait de mon cœur. Puissé-je, pendant les jours qui me restent encore à passer sur cette terre, vivre entièrement pour la gloire de Dieu comme il a vécu. — Et quand j'arriverai à mon dernier jour, puissé-je mourir dans la même paix où il est mort et être avec lui pour toujours dans le royaume de la lumière et de l'amour.

GEORGES WHITEFIELD.

Il est quelques hommes dans l'histoire dont personne, doué de sens commun, ne songe à contester la grandeur. Ils dominent le niveau général de l'humanité, comme le Parthénon, les Pyramides et le Colisée dominent les autres monuments. Tels ont été Luther et Augustin, Gustave-Adolphe et Georges Washington, Christophe Colomb et Isaac Newton ; celui qui met en question leur grandeur peut être considéré comme un homme ignorant, prévenu et excentrique, et l'opinion publique a conclu à leur sujet qu'ils étaient des grands hommes.

Cependant, il est aussi des grands

dont la réputation reste ensevelie sous le poids du mauvais vouloir et des faux jugements de leurs contemporains. Le monde ne les apprécie pas parce que le monde ne connaît pas leur valeur réelle. Leurs caractères sont arrivés jusqu'à nous au travers de canaux empoisonnés. Leurs portraits ont été dessinés par la main malintentionnée de leurs ennemis. Leurs fautes ont été exagérées, leurs mérites malicieusement méconnus à dessein. De même que les fameuses sculptures de Ninive, ils ont besoin de la main de quelque Layard érudit pour enlever les décombres qui se sont accumulés autour de leurs noms et les présenter au monde dans leurs belles proportions. Tels ont été Vigilantius et Wickleff, Olivier Cromwell et bon nombre des puritains ; et tel a été Georges Whitefield, dont je viens vous entretenir aujourd'hui.

Il est peu d'hommes dont le caractère ait eu autant à souffrir de l'ignorance et

de la calomnie que celui de Georges Whitefield.

Qu'il fût un célèbre méthodiste et un allié de John Wesley dans le siècle dernier, que la masse ignorante du peuple accourût en foule à ses prédications, et qu'il fût regardé par plusieurs comme un enthousiaste et un fanatique, c'est à peu près tout ce que le plus grand nombre des Anglais savent de lui.

Mais qu'il ait été dans notre pays un des principaux champions de la religion évangélique dans le dix-huitième siècle; qu'il ait été un des plus puissants et des plus actifs prédicateurs qui fut jamais; qu'il ait été un homme d'une extraordinaire sagacité de vues et d'un grand dévouement aux intérêts de la vraie religion; qu'il ait été un ministre régulièrement consacré de l'Eglise d'Angleterre et qu'il ait toujours travaillé dans l'Eglise, si l'Eglise ne l'eût imprudemment mis dehors, ce sont tout autant de faits que peu de gens connaissent, et cependant tel est le jugement

que j'ai la conviction qu'on doit porter sur Georges Whitefield, après un examen attentif de sa vie et de ses écrits.

Mon principal désir aujourd'hui est d'aider de jeunes hommes à se former une juste idée de la valeur réelle de Whitefield, et d'aider à arracher son nom à la place indigne qui lui est communément assignée. Je voudrais le placer à vos yeux comme un noble spécimen de ce que la grâce de Dieu peut mettre un homme en état de faire, et graver son nom dans votre souvenir, comme l'un des plus lumineux parmi cette compagnie de saints qui nous ont précédés, qui furent en leurs jours des modèles de bonnes œuvres et desquels le monde n'était pas digne.

Je me propose maintenant, sans autre préambule, de vous donner une rapide esquisse de l'*époque* de Whitefield, de la *vie* de Whitefield, de la *religion* de Whitefield, de la *prédication* de Whitefield, et de l'*œuvre actuelle* de Whitefield sur la terre.

L'histoire de l'époque de Whitefield est une de celles qu'on devrait toujours citer dans un temps comme celui-ci ; sans cela personne n'a le droit de formuler une opinion sur l'homme, non plus que sur ses actes. Telle conduite qui, dans un certain temps, peut paraître imprudente, extravagante et indiscrète, peut être réputée sage, prudente et même absolument nécessaire dans un autre. En formant votre opinion sur les mérites comparatifs de divers chrétiens, n'oubliez jamais cette vieille règle : « Discernez les temps. » Placez-vous dans la position de chaque homme et ne jugez pas que telle ligne de conduite était droite dans un temps parce qu'elle vous semble être telle dans le vôtre.

Or, le temps où vécut Whitefield est sans aucun doute le plus mauvais qui ait jamais été connu en Angleterre depuis la Réformation du seizième siècle. Il n'y eut jamais de plus grande erreur que d'en parler comme « du bon vieux temps. »

L'époque du dix-huitième siècle fut incontestablement le «mauvais vieux temps.» Whitefield était né en 1714; il mourut en 1770. Ce n'est pas trop dire que d'affirmer que ce fut précisément l'époque la plus sombre que l'Angleterre ait traversée durant les trois derniers siècles. Il est difficile de concevoir rien de plus déplorable que l'état de cette contrée, quant à la religion, la morale et les principes depuis 1700 jusqu'aux approches de la révolution française.

L'état d'alors de la religion dans l'Eglise établie ne pouvait être comparé qu'à celui d'un corps gelé ou paralysé. On honorait encore les formulaires qu'on devait à la sagesse des réformateurs; les services et les leçons d'après l'Ecriture sainte existaient il est vrai dans le même ordre où nous les avons aujourd'hui, mais quant à la prédication de l'Evangile dans l'Eglise établie, elle n'existait presque pas; les doctrines fondamentales du christianisme, la rédemption, l'œuvre et l'office du Christ

et du Saint-Esprit, étaient presque entièrement perdus de vue. La plus grande partie des sermons n'étaient que de misérables essais de morale totalement dénués de quoi que ce soit qui pût réveiller, convertir, sanctifier et sauver les âmes.

La malédiction des sombres jours de la Saint-Barthélemy semblait reposer sur l'Eglise d'Angleterre; car elle ne prospéra jamais pendant tout un siècle, après qu'on en eut chassé deux mille de ses meilleurs ministres.

Il y eut bien à cette époque sans doute quelques évêques savants et consciencieux, tels que Secker et Gibson, Lowth et Warburton, Butler et Horne; mais même les meilleurs d'entre eux reconnurent les nécessités de leur époque. Ils dépensaient leurs forces à écrire des apologies du christianisme et à disputer contre les incrédules. Ils ne comprirent pas que sans la prédication directe des doctrines essentielles de l'Evangile de Christ, tous leurs

travaux étaient vains. Et quant à la majorité des évêques, ils n'avaient qu'une puissance négative contre le mal, et ils étaient impuissants pour produire aucun bien positif; des *géants* pour comprimer ce qu'ils appelaient le désordre, mais des *enfants* pour inventer rien qui encourageât l'ordre véritable; puissants pour réprimer ce qu'ils estimaient être des efforts exagérés d'évangélisation; mais faibles pour mettre en action aucun remède contre les maux de cette époque; clairvoyants pour découvrir tout ce qui occupait la place d'une ordonnance ou d'un canon; mais aveugles comme des taupes à l'égard de ce déluge d'indolence et de fausses doctrines dont leurs diocèses étaient de toutes parts inondés.

Qu'il y eût parmi le clergé paroissial, à cette époque, beaucoup d'hommes instruits, honorables et respectables, ce serait mal de nier; mais il est à craindre que, dans ce nombre, il y en eût bien peu qui prêchassent Christ crucifié en

toute simplicité et sincérité. Plusieurs, dont la vie était convenable et morale, étaient ouvertement ariens, si ce n'est même sociniens. Beaucoup étaient absorbés par des intérêts mondains; ils ne faisaient aucun bien eux-mêmes et n'aimaient pas davantage que personne en fît à leur place. Ils chassaient, tiraient, buvaient, juraient, ils jouaient du violon, s'occupaient de leurs terres, portaient des toasts à l'Eglise et au roi, mais ne pensaient que peu ou point au salut des âmes.

Si un homme voulait prêcher les doctrines de la Bible, les articles et les homélies, il était sûr d'être chassé comme un enthousiaste et un fanatique.

L'état de la religion parmi les dissidents n'était que de bien peu supérieur à celui de l'Eglise. La tolérance, dont ils jouissaient depuis le règne de Guillaume III, n'eut que de fâcheuses conséquences spirituelles pour eux comme corps. Aussitôt qu'ils cessèrent d'être persécutés ils

s'assoupirent. Les *baptistes* et les *indépendants* pouvaient encore compter quelques hommes distingués comme Gill et Ginse, Watts, Doddridge et autres, mais les presbytériens anglais glissaient sur la pente du socinianisme; et quant à la grande majorité des *non-conformistes*, il faut reconnaître qu'ils étaient des hommes bien différents des Baxter, des Flavel, des Gurnall, etc.

Il s'éleva bien une génération de prédicateurs très-orthodoxes, mais ils étaient d'une froideur désespérante; très-consciencieux, mais absolument dénués de spiritualisme; très-persévérants dans leurs objections contre l'Eglise établie, mais très-négligents à répandre un christianisme vivant.

J'ai un vif sentiment de la difficulté qu'il y a à vous donner une impression exacte du temps où Whitefield vécut. Je crains l'exagération autant que qui que ce soit, mais je suis entièrement convaincu

qu'il est difficile de rien exagérer sur cette partie de mon sujet.

C'était l'époque où les plus grands personnages du royaume vivaient ouvertement d'une façon entièrement opposée à la loi de Dieu sans que personne ne les reprît. On ne saurait trouver de cour offrant de plus grands contrastes avec celle de la reine Victoria, que celles de Georges Ier et de Georges II.

On envisageait alors la débauche et l'impiété comme des choses permises et convenables; d'après la connaissance que nous avons des hommes et des mœurs de ce temps, on pourrait définir un gentilhomme anglais comme un être qui jouait, buvait, jurait, se battait en duel, violait constamment le septième commandement, sans que personne pour cela eût une plus mauvaise opinion de lui.

Ce fut alors qu'on vit parmi les hommes comblés des faveurs de leurs rois, un Bolingbroke, un Chesterfield, un

Walpole et un Newcastle, et qu'être infidèle ou sceptique, qu'obtenir le pouvoir par l'intrigue et le conserver par les plus grossières et les plus notoires indélicatesses, n'était pas considéré comme un déshonneur.

Tel était le manque absolu de religion, de moralité et de principes dans ce pays, que de tels hommes n'étaient pas seulement tolérés, mais même admirés.

Ce fut dans ces jours-là que l'historien Hume publia son ouvrage qui lui acquit une si grande réputation, et qu'il reçut en récompense une pension. C'était un incrédule avoué. Ce fut alors que Sterne et Swift écrivirent leurs savantes, mais indécentes productions, quoique tous deux fussent des ecclésiastiques haut placés dans l'Eglise; et le public n'y vit aucun mal. Fielding et Smolett étaient des auteurs très-populaires, et le goût des classes élevées comme de celles qui ne l'étaient pas était servi à son gré par

Roderick Random, Peregrine-Pickle, Joseph Andrews et Tom Jones.

C'est de cette époque que Knox disait dans son *Histoire de la philosophie chrétienne* :

« Plusieurs des hommes les plus éclairés et des écrivains les plus abondants sur des sujets de théologie ignoraient totalement ce que c'est que le christianisme. C'étaient d'ingénieux philosophes païens qui prenaient le nom de chrétiens, et qui s'efforçaient de paganiser le christianisme pour plaire au monde. »

C'était le temps où l'archevêque Drummond (1760) osait appeler obscures et vides de sens les questions sur l'influence du Saint-Esprit, sur l'efficace de la grâce, sur la prédestination, sur l'imputation de la justice de Christ, sur la justification sans les œuvres; questions, disait-il, qui ont depuis le commencement inquiété, égaré, perverti, divisé et blessé le christianisme; où l'évêque Warburton considérait que l'enseigne-

ment du Saint-Esprit n'était autre que l'esprit contenu dans les saintes Ecritures, et que son office de sanctificateur et de consolateur ne devait s'entendre que de la charité. Si tels étaient les conducteurs de l'Eglise, que devait être la masse des docteurs? Si tels étaient les ministres, que devait être le peuple?

C'étaient aussi l'époque où régnait une véritable disette de judicieux ouvrages de théologie. Les doctrines des réformateurs étaient foulées aux pieds par les hommes qui occupaient leurs chaires. « Le pain de l'Eglise était mangé par des hommes qui contredisaient ouvertement sa confession de foi. Les besoins religieux du peuple étaient satisfaits par « les sermons de Tillotson » et par le livre de l'*Entier devoir de l'homme* (1).» Une pension de 200 livres par an était donnée à Blair d'Édimbourg pour avoir écrit des sermons, la plupart de pure

(1) The Whole duty of man.

morale. Demandez à des libraires d'ouvrages de théologie, et ils vous diront tous, généralement parlant, qu'aucune théologie ne fut aussi dénuée de tout mérite que celle du dix-huitième siècle.

Enfin, il n'existait alors d'autre Société, pour aider à l'accroissement de la vraie religion que la *Société de la connaissance chrétienne* (1), et la Société dite *pour la propagation de l'Evangile*. Et encore leur œuvre était relativement peu de chose. Rien ne se faisait pour les Juifs, rien pour les païens, presque rien pour les colonies, rien pour les parties abandonnées de l'Angleterre, rien pour l'éducation; l'Eglise dormait, les dissidents dormaient, la chaire dormait, la presse religieuse dormait, les portes restaient toutes grandes ouvertes, les murailles n'étaient plus gardées, l'infidélité y pénétrait, le démon y répandait

(1) The christian knowledge society.

de l'ivraie à pleines mains et s'y promenait en tout sens; la noblesse se glorifiait dans ce qui faisait sa honte, et nul ne signalait sa perversité; le peuple péchait ouvertement, et nul ne lui enseignait à mieux faire; ignorance, débauche, irréligion et superstition se voyaient partout. Tels étaient les temps où parut Whitefield.

Je sais que ceci est une effrayante peinture, mais cependant elle n'est point outrée, et je suis étonné que Dieu n'est pas balayée l'Eglise tout entière. Il est affligeant d'exposer un tel état de choses; mais, par égard pour Whitefield, il fallait que la vérité fût connue. Justice ne lui a pas été rendue parce que la situation de l'époque où il a vécu n'a pas été étudiée, ni même connue. Son temps fut un temps extraordinaire, et réclamait l'usage de moyens extraordinaires. Et quoi que puissent dire de contraire des hommes tranquillement assis au coin de leur feu, en 1854, j'ai la convic-

tion que Whitefield fut tout-à-fait l'homme nécessaire pour son temps.

L'*histoire de la vie de Whitefield* est en elle-même bientôt racontée ; les faits et les incidents qui la distinguent sont peu nombreux et simples, et il n'est pas besoin de s'y arrêter longtemps.

Whitefield naquit en 1714. Ainsi que beaucoup d'autres grands hommes, il était d'humble origine ; ses parents tenaient l'auberge de la Cloche dans la ville de Gloucester ; j'ignore s'il existe maintenant encore une auberge de ce nom ; mais au dire de Whitefield, elle devait être de petite importance.

Dans les premières années de Whitefield, ses dispositions paraissent avoir été peu religieuses quoiqu'il eût de temps à autre des accès de sentiments sérieux. Il parle de lui-même comme ayant été adonné au mensonge, à la grossièreté du langage et aux plaisanteries mal séantes. Il reconnaît avoir été un transgresseur du sabbat, un habitué des théâtres, un

joueur de cartes et un lecteur de romans ; tout cela eut lieu jusqu'à sa douzième ou quinzième année.

A l'âge de douze ans, il fut placé dans une école de grammaire à Gloucester, et on connait peu de chose de ses progrès, excepté le fait curieux que déjà alors il était cité pour sa bonne élocution et pour sa mémoire ; et qu'il fut choisi pour haranguer la corporation à l'époque de ses visites annuelles.

A l'âge de quinze ans, il parut fatigué du latin et du grec et avoir renoncé à toute espérance de devenir autre chose qu'un simple artisan. Il interrompit toutes ses leçons et se mit à aider sa mère dans la tenue de son auberge ; « à la fin, dit-il, je mis mon tablier bleu, je lavai les torchons, je nettoyai les chambres ; en un mot, je fis le métier, durant près d'un an et demi, d'un vulgaire garçon de cabaret. »

Mais Dieu qui conduit toutes choses, au ciel et sur la terre, et qui appela Da-

vid d'auprès de ses troupeaux pour le faire roi, avait préparé Whitefield pour de meilleures choses que l'emploi de garçon d'auberge. Des désagréments de famille vinrent changer ses projets de rester à l'hôtel de la Cloche. Un ancien compagnon d'école réveilla en lui le désir d'aller à l'Université.

Enfin, après plusieurs circonstances qui lui aplanirent le chemin, il fut lancé à l'âge de dix-huit ans à Oxford, dans une position de beaucoup inférieure alors à ce qu'elle est maintenant, savoir celle d'écolier pauvre de l'Université au collége de Pembroke.

La carrière de Whitefield à Oxford paraît avoir été l'époque décisive de sa vie. D'après son journal, il n'avait pas été sans convictions religieuses, durant les deux ou trois années qui précédèrent son arrivée à Oxford ; mais, du moment où il entra au collége de Pembroke, ses convictions parvinrent rapidement à la maturité d'un christianisme prononcé ; il

fut remarqué pour son assiduité à user de tous les moyens de grâce qui se trouvaient à sa portée.

Il employait ses loisirs à visiter les prisons de la ville et à faire du bien. Il fit la connaissance du fameux John Wesley et de son frère Charles, qui eurent une influence décisive sur tout le cours de sa vie.

Il pencha quelque temps vers les idées demi-catholiques romaines et faillit devenir ascétique ou mystique, mais il fut délivré de ce danger tant par les avis de chrétiens plus avancés, que par la lecture de plusieurs livres, tels que celui de Scougal : «Life of God in the soul of Man (*La vie de Dieu dans l'âme humaine*); Law's serious call (l'*Appel sérieux* de Law); Call to the unconverted (*La voix de Dieu aux inconvertis*, de Baxter); et Alarm to unconverted sinners (l'*Alarme pour les pécheurs inconvertis*, d'Allein).» Enfin, en 1736, quoique à peine âgé de vingt-deux ans, il fut ordonné diacre par

l'évêque Benson à Gloucester, et il commença sa carrière ministérielle durant laquelle il ne se donna pas un instant de relâche, jusqu'au repos de la tombe.

Il prêcha pour la première fois à *Sainte-Marie-le-Crypt* à Gloucester ; et l'effet qu'il produisit fut tel, que quinze personnes, dit-on, devinrent folles, ce qui fit dire à l'évêque Benson : « Plaise à Dieu que cette folie continue. » Il accepta ensuite provisoirement une place à la chapelle de la Tour de Londres ; pendant qu'il remplissait ce poste, il prêcha continuellement dans plusieurs des églises de cette ville, et entre autres dans les grandes paroisses d'Islington et de Saint-Dunstan, de Sainte-Marguerite, de Westminster. Dès le début, il acquit un degré de popularité, qu'aucun prédicateur avant et après lui n'a pu atteindre. C'était trop peu de dire que lorsqu'il prêchait, les églises étaient combles ; elles étaient pleines à la lettre, jusqu'à étouffer, de telle sorte qu'un témoin oculaire disait qu'on au-

rait pu marcher sur les têtes de la foule.

De Londres, il se transporta pour quelques mois à Dummer, petite paroisse de campagne dans le Hampshire. De Dummer, il s'embarqua pour la colonie de Géorgie dans l'Amérique du nord, après avoir visité Gloucester et Bristol et prêché dans chaque place à des foules compactes. Le but de son voyage était d'aider les deux Wesley dans le soin d'une maison d'orphelins qu'ils avaient établie en Georgie pour les enfants des colons qui y étaient décédés. La direction de cet orphelinat reposa en définitive entièrement sur Whitefield, ce qui le chargea de beaucoup de responsabilité et d'anxiété pour le reste de ses jours, quoique, tout bien examiné, cette entreprise paraisse avoir été une entreprise d'une sagesse très-contestable.

Whitefield quitta la Géorgie après deux ans de séjour, en partie dans le but d'être consacré ministre (ce qui fut fait par l'évêque Benson) et en partie

pour des affaires concernant l'asile des orphelins. Et, maintenant, nous arrivons à une époque de sa vie, où il fut forcé par les circonsaances de suivre comme ministre une ligne de conduite à laquelle il n'avait jamais bien réfléchi jusqu'alors, mais qui fut rendue inévitable par le traitement qu'on lui fit subir.

Il paraît qu'à son retour à Londres, après sa première visite en Géorgie, il ne trouva plus les dispositions du clergé pour lui telles qu'elles avaient été autrefois. Celui-ci avait été alarmé par quelques expressions des lettres qu'il avait publiées et par quelques rapports reçus sur sa conduite en Amérique. Le clergé avait été scandalisé de la manière dont il prêchait la doctrine de la régénération, la présentant comme n'existant pas chez un nombre de leurs paroissiens. Les chaires de plusieurs églises lui furent nettement refusées; leurs anciens, qui n'avaient des yeux ni pour l'hérésie ni pour l'ivrognerie, furent remplis d'une vertueuse

indignation pour ce qu'ils appelaient la violation des ordres. Des évêques, qui toléraient l'arianisme et le socinianisme, entrèrent dans une violente exaspération contre un homme qui prêchait avec simplicité l'Evangile ; ils déclamèrent contre le fanatisme et l'enthousiasme ; bref, le champ d'activité de Whitefield dans l'Eglise fut bientôt rétréci et limité de tous côtés.

Le pas qui semble avoir décidé de la manière d'agir de Whitefield, à cette période de sa vie, fut son adoption du mode de prédication en plein air. Il s'était rendu à Islington, un dimanche du mois d'avril 1739, afin de prêcher pour son ami le vicaire Stonehouse. Au milieu des prières le marguillier vint à lui pour lui demander d'exhiber sa permission pour prêcher dans le diocèse de Londres.

Whitefield ne l'avait pas plus que tout autre pasteur, officiant par exception dans une paroisse, ne l'a aujourd'hui. Le résultat de l'affaire fut que la chaire lui étant interdite, il sortit après le service

et prêcha dans le cimetière. Depuis ce jour il adopta exclusivement la prédication à ciel ouvert ; partout où se trouvaient de vastes champs dans les environs de Londres, partout où il y avait de nombreuses bandes de fainéants, de gens qui méprisaient l'Eglise et violaient le sabbat, là Whitefield se rendait et élevait la voix. L'Evangile ainsi proclamé était écouté et reçu avec avidité par des centaines de personnes qui n'avaient jamais songé auparavant à se rendre dans un temple.

Dans tous les champs des environs de Londres, Whitefield prêchait dimanche après dimanche à des masses qui l'admiraient. On a calculé que dix, quinze, vingt et jusqu'à trente mille personnes l'ont quelquefois entendu en même temps ; et la cause de la pure religion gagnait ainsi de nombreux adhérents. Des âmes étaient arrachées à Satan comme des tisons du feu.

Mais ce mouvement était trop rapide au goût de l'Eglise de ce temps-là ; sauf quelques rares exceptions, le clergé ne

voulut rien avoir à faire avec cet étrange prédicateur. Bref, le ministère de Whitefield dans les chaires de l'Eglise établie, par suite d'un fait exceptionnel, cessa dès-lors complètement.

Il aimait l'Eglise, ses articles de foi, ses formulaires, il se servait avec bonheur de son Prayer-Book, mais l'Eglise ne voulait plus de lui, et elle perdit ainsi l'utilité de ses services; la vérité est qu'elle n'était pas mûre pour un tel homme et trop endormie pour le comprendre. Dès cette époque, jusqu'à l'heure de sa mort, c'est-à-dire durant près de trente-et-un ans, la vie de Whitefield n'eut plus qu'une même direction. Tous les jours, et d'un bout de l'année à l'autre, il prêcha presque sans relâche, sauf lorsque la maladie le clouait sur un lit de douleurs.

Il est à peine une ville un peu considérable d'Angleterre, d'Ecosse ou du pays de Galles qu'il n'ait visitée. Quand les églises lui étaient ouvertes, il était heureux d'y prêcher; quand les chapelles

lui étaient ouvertes, il prêchait avec joie dans les chapelles ; mais quand chapelles et églises lui étaient fermées, il était toujours prêt et disposé à prêcher en plein air.

Durant trente-quatre ans, il travailla ainsi, proclamant toujours le même glorieux Evangile, et toujours, autant que l'homme peut en juger, avec le même prodigieux effet. Dans la seule semaine de Pentecôte, après avoir prêché à Moorfield, il reçut mille lettres de différentes personnes du peuple, sur des sujets spirituels, et en admit trois cent cinquante à la table du Seigneur ; et pendant les trente-quatre années de son ministère, il est reconnu qu'il prêcha dix-huit mille fois.

Ses voyages furent quelque chose de prodigieux, quand on considère les routes et les moyens de transport de ces temps-là. Il visita l'Ecosse quatorze fois, il traversa l'Atlantique sept fois en allant et en revenant ; il alla en Irlande deux fois ; quant à l'Angleterre et au pays de

Galles, il en parcourut tous les comtés d'un bout à l'autre et dans tous les sens.

L'*œuvre de son ministère régulier* à Londres, quand il n'était pas en voyage, était énorme. Ses engagements hebdomadaires au *Tabernacle* dans Tottenham-Court (bâtiment qui avait été construit pour lui lorsque toutes les chaires lui eurent éte refusées) étaient comme suit : Chaque dimanche au matin, il administrait la cène du Seigneur à six heures et demie, à plusieurs centaines de communiants ; après cela, il lisait les prières, prêchait le matin et l'après-midi ; il prêchait encore le soir à cinq heures et demie, et terminait la journée devant une grande réunion de veuves, d'époux et de femmes non mariées, rassèmblés dans la cour du *Tabernacle*, et leur adressait des exhortations en harmonie avec leurs situations respectives.

Les lundi, mardi, mercredi et jeudi au matin, il prêchait régulièrement à six heures, et, les mêmes jours, y compris

le samedi, il faisait des méditations. Ceci, vous le remarquerez, faisait donc treize sermons par semaine, et, pendant ce temps, il entretenait une correspondance avec des gens de presque toutes les parties du monde. Qu'un corps humain ait pu supporter une pareille fatigue si longtemps, c'est ce qui paraîtra certainement fort extraordinaire ; mais que sa vie n'ait pas été abrégée par la violence ne l'est pas moins. Il manqua tour à tour d'être lapidé dans une émeute de catholiques romains à Dublin, assassiné dans son lit à Plymouth par un lieutenant de vaisseau furieux, transpercé par l'épée d'un jeune gentilhomme débauché à Moorfield ; mais sa vie devait être préservée jusqu'à ce que son œuvre fût accomplie.

Il mourut enfin au port Newbury, dans l'Amérique du nord, d'un accès d'asthme, à l'âge de cinquante-six ans. Il prêcha son dernier sermon vingt-quatre heures seulement avant sa mort ; c'était un discours en plein air qui dura deux heures.

Comme l'évêque Jewell, il mourut presque en prêchant.

Il n'eut point d'enfants, mais il laissa un nom qui valait mieux que beaucoup de fils ou de filles. Il fut marié une fois, et le mariage ne paraît pas avoir contribué beaucoup à son bonheur ; il n'exista, je crois, jamais un homme dont il pût être dit avec autant de vérité, qu'il se dépensa et fut dépensé pour Dieu.

L'*histoire de la religion de Whitefield* est la partie de ce récit qui offre incontestablement le plus d'intérêt. Quelle fut la doctrine prêchée par cet homme étonnant? C'est ce que peut demander tout investigateur raisonnable. Quel fut l'étendard de la foi auquel il adhérait sous la direction de la Bible? Quels étaient les points essentiels de son enseignement religieux si généralement contesté de son temps? La réponse à toutes ces questions est courte et simple à donner.

Whitefield était un sincère et véritable enfant de l'Eglise d'Angleterre; il fut,

comme tel, élevé dans son enfance; et à Oxford, comme tel, il prêcha, aussi longtemps qu'il y fut autorisé, dans l'Eglise établie; et, comme tel, il le fit en dehors dès qu'il en eut été exclu. Il soutint toujours être resté fidèle à l'esprit des ordonnances de son Eglise, tandis que ses adversaires ne l'étaient pas. Ce n'est pas trop avancer que de dire que, tandis qu'il était véritablement rejeté hors de l'Eglise établie, Whitefield était un homme d'Eglise infiniment meilleur, que dix mille de ces titulaires qui percevaient les dîmes, et vivaient confortablement en dehors de leurs paroisses. Whitefield, sans aucun doute, n'était pas un ministre de l'espèce de l'archevêque Laud et de son école; il n'était pas homme à interpréter les formulaires anglais au point de vue romain et à mettre l'Eglise et les sacrements avant Christ. Il ne mit pas de côté, comme Tillotson et son école, la justification par la foi et le besoin de la grâce, par des définitions puisées en partie dans l'antiquité

païenne sur la moralité et les devoirs, sur le vice et la vertu. Et il eut bien raison : Laud et ses adeptes allèrent bien au-delà des doctrines de notre Eglise ; Tillotson et les siens tombèrent infiniment au-dessous. Mais si un ministre est un homme qui lit les articles, les liturgies et les homélies dans l'esprit de ceux qui les ont compilées ; s'il sympathise avec Cranmer et Latimer, avec Hooper et Jewel, etc ; s'il honore les doctrines et les ordonnances contenues dans les trente-neuf articles (1), alors Whitefield est le type le plus élevé d'un ministre. Et quant à ses adversaires, ils ne valaient guère mieux que des trompeurs et des imposteurs ; ils avaient les places et le pouvoir de leur côté, mais ils méritaient à peine le titre d'ecclésiastiques.

Quant à la nature des opinions religieuses de Whitefield, on peut en juger

(1) Les trente-neuf articles contiennent la profession de foi et les doctrines de l'Eglise anglicane.

d'après la liste des noms des théologiens dont il fit venir les ouvrages, pour être en usage dans un collége, qui était joint à sa maison des orphelins en Géorgie.

Cette liste comprend les noms de l'archevêque Leighton et de l'évêque Hall de l'Eglise établie; de Pool, Owen et Bunyan parmi les puritains; de Matthieu Henry et Doddridge d'entre les dissidents, et des presbytériens écossais Willison et Boston, hommes dont s'honorent encore maintenant les Eglises, et qui étaient d'un même sentiment avec lui pour les doctrines.

Quant à la substance de l'enseignement théologique de Whitefield, on peut le résumer par ces mots : *il était purement évangélique*. Il y avait quatre choses principales qu'il ne perdait jamais de vue dans ses sermons :

1° La ruine complète de l'homme par le péché, et, en conséquence, la corruption naturelle de son cœur;

2° La complète rédemption de l'homme

par Christ et sa complète justification devant Dieu par la foi en Christ;

3° La nécessité de la régénération de l'homme par le Saint-Esprit et son entière transformation de cœur et de vie;

4° Enfin, l'absence de tout droit au titre de chrétien vivant pour tout homme, à moins qu'il ne soit mort au péché et vivant pour la justice.

Whitefield ne savait pas flatter ses auditeurs et leur dire des choses agréables, uniquement parce qu'ils étaient baptisés, qu'ils portaient le nom de chrétiens et qu'ils allaient quelquefois à l'église. Il regardait seulement à un trait saillant parmi les milliers de cœurs qui se pressaient autour de lui, et ce point était le caractère général de leur vie.

Il voyait la vie de ces multitudes en contradiction complète avec la Bible et en désaccord avec les principes de l'Eglise à laquelle elles faisaient profession d'appartenir. Il ne lui en fallait pas davantage, il ne demandait pas d'autre preuve,

il jugeait de l'arbre par son fruit. Il disait à ces milliers réunis qu'ils étaient en danger d'être perdus pour toujours, qu'ils étaient dans le chemin large qui mène à la perdition, qu'ils étaient morts et qu'ils devaient ressusciter, perdus et devaient être retrouvés. Il leur disait que s'ils aimaient la vie, ils devaient immédiatement se repentir, se convertir et devenir de nouvelles créatures; et je crois que les apôtres auraient tenu exactement le même langage.

Mais Whitefield était tout aussi éloquent et explicite en montrant le chemin du ciel qu'en décriant celui qui conduit en enfer. Quand il voyait que les consciences étaient atteintes et travaillées, et que les terreurs se manifestaient, alors il leur ouvrait le trésor de miséricordes renfermées dans l'Evangile, et en répandait devant sa congrégation les inépuisables bénédictions. Il déroulait à leurs yeux l'étonnant amour de Dieu le Père, pour un monde perdu, cet amour par le-

quel il donna son fils, son unique, et au moyen duquel, lorsque nous n'étions que pécheurs, Christ mourut pour nous. Il leur montrait l'étonnant amour de Dieu le Fils, revêtant notre nature et souffrant, lui juste, pour nous injustes. Il leur parlait de Jésus, capable de sauver à plein tous ceux qui vont à Dieu par Lui; de l'éternelle justice de Christ, par laquelle les plus grands pécheurs peuvent être purifiés et rendus parfaits devant le trône de Dieu; du sang de Jésus, qui lave nos péchés les plus noirs; de Jésus, le souverain sacrificateur, attendant pour les recevoir tous ceux qui veulent aller à Lui, non-seulement puissant pour sauver, mais disposé à le faire. Et ce glorieux salut, leur disait-il, était près d'eux, non point élevé au-dessus de leur tête, comme la voûte du ciel, ni profond comme l'enfer, mais à leur portée. Il les pressait de l'accepter tout de suite. L'homme qui sent ses péchés et soupire après la délivrance, n'a qu'à croire pour être sauvé, qu'à de-

mander pour recevoir, qu'à se laver pour être net ; et n'avait-il pas raison de parler ainsi ? Je suis persuadé que les apôtres en auraient fait autant.

Mais tandis que Whitefield s'adressait de la sorte aux masses insouciantes et impies, il ne manquait jamais de rappeler leur responsabilité à ceux qui faisaient hautement profession de piété, et de les exciter à marcher constamment selon leur haute vocation. Il ne tolérait jamais des hommes qui discouraient bien sur la religion et qui ne vivaient pas en harmonie avec leurs principes. Il y avait sans doute de tels hommes autour de lui, mais il est certain qu'il ne leur faisait aucun quartier. Au contraire, un de ses biographes nous apprend qu'il était particulièrement soigneux d'imprimer, à tous les membres de sa congrégation, le sentiment de l'absolue nécessité d'honorer la doctrine de l'Evangile dans toutes les relations de la vie. Maîtres et serviteurs, riches et pau-

vres, vieux et jeunes, maris et célibataires, tous étaient vivement exhortés à glorifier Dieu dans leurs positions respectives. Il savait trouver des exemples frappants à l'appui de ses avertissements, pour toutes ces classes d'auditeurs ; il adressait à chacun des exhortations sur les défauts dont ils devaient se corriger, sur les exemples à imiter, sur les piéges à éviter.

Enfin, il n'y a pas eu de plus grave erreur que de l'accuser d'antinomianisme dans son enseignement. Il était incontestablement juste dans ses appréciations ; il faisait aux pécheurs leur part, et aux justes la leur : n'était-ce pas marcher sur les traces de saint Paul ?

Ce qui constituait l'excellence de l'enseignement de Whitefield, c'est qu'il parlait des hommes, des choses et des doctrines, de la manière précisément dont en parle la sainte Ecriture, et les plaçait au même rang où elle les place. Dieu, Christ, et le Saint-Esprit, le péché, la justifica-

tion, la conversion et la sanctification : — les pécheurs impénitents regardés comme les plus misérables des hommes ; — les vrais croyants, comme les plus privilégiés ; — le monde, comme une chose vaine et pleine de déceptions ; — le ciel, connu le seul lieu de repos pour une âme immortelle ; — Satan, comme l'ennemi le plus acharné et dont il faut le plus se garder ; — la sainteté, comme le seul véritable bonheur ; — l'enfer, comme la destination réelle assurée au pécheur inconverti : telle était la série des sujets qui remplissaient l'esprit de Whitefield et formaient les bases de sa prédication. Dire qu'il méconnaissait la valeur des sacrements serait un pur mensonge. Les communions de chaque semaine au tabernacle répondent assez d'elles-mêmes à cette accusation. Mais il ne plaça jamais les choses essentielles du christianisme à la seconde place, ni les secondaires à la première. Il ne mit jamais la doctrine au-dessous des sacre-

ments, ni les sacrements au-dessus de la doctrine. Et qui osera le blâmer en cela? Il suivit seulement l'ordre établi par la Bible.

Il est beau de pouvoir ajouter que Whitefield pratiqua la religion qu'il prêchait. Il avait ses défauts, sans doute, et notre but n'est pas d'en faire un être parfait!... Son jugement erra souvent; il se montra parfois trop vif de langue ou de plume. Il n'aurait pas dû dire que l'archevêque Tillotson ne savait pas plus de la religion que Mahomet; il avait tort d'appeler, comme il le fit quelquefois avec trop de précipitation, certaines gens «d'ennemis du Seigneur, et d'autres «ses amis.» Il fut blâmable d'en stigmatiser plusieurs du nom de pharisiens, parce qu'ils ne recevaient pas la doctrine de la nouvelle naissance. Mais, malgré tout cela, il n'en reste pas moins vrai qu'il fut un homme saint, désintéressé et conséquent. Même ses plus grands ennemis n'essaieront pas de le nier.

Il fut jusqu'à la fin un chrétien émi-

nent *pour le renoncement ;* son genre de vie était des plus simples. Il refusa de l'argent, lors même qu'on le pressait d'en accepter, une fois entre autres une somme de 175,000 fr. Il n'amassa aucune fortune ; il ne transmit aucun patrimoine à sa famille. Le peu d'argent qu'il laissa après sa mort provenait entièrement des legs de quelques amis.

Il fut un homme remarquable par son désintéressement et sa perspicacité. Il semblait ne vivre qu'en vue de deux objets : la gloire de Dieu et le salut des âmes immortelles. Il ne laissa son nom à aucune école ; il n'établit comme Wesley aucun système, dont ses propres écrits fussent les principaux éléments. Une de ses expressions favorites caractérise l'homme. Laissez périr le nom de Whitefield, disait-il, pourvu que celui de Christ seul soit exalté.

Enfin, un dernier point, mais non moins important, c'est qu'il était d'un catholicisme extraordinaire et d'un grand

libéralisme ; en retour il était étranger à cette manière de voir étroite, qui conduit un homme à croire que tout ce qui est en dehors de son camp est frappé de stérilité, et que son parti a conquis le monopole de la vérité et du ciel. Il aimait tous ceux qui aimaient le Seigneur Jésus en sincérité. Il mesurait toutes les choses et les hommes avec la mesure dont se servent les anges de Dieu. Possédaient-ils la repentance envers Dieu, la foi en notre Seigneur Jésus-Christ, la sainteté en paroles : s'il en était ainsi, il les appelait ses frères. Son âme était en sympathie avec ces hommes, quelque nom, du reste, qu'ils portassent. De moindres différences n'étaient pour lui que du bois, du foin, du chaume (1 Cor., III, 12). Le sceau du Seigneur Jésus était le seul auquel il fit attention.

Cette catholicité est d'autant plus remarquable qu'on fait plus attention au temps où il vécut. Les Erskines d'Ecosse lui ayant demandé de ne prêcher

pour aucune autre dénomination que pour leur propre Eglise séparée, il leur demanda pourquoi seulement dans celle-là ? Il en reçut cette réponse remarquable, qu'ils étaient le peuple de Dieu. C'était plus que Whitefield ne pouvait supporter. Il leur dit que s'ils se regardaient seuls comme le peuple de Dieu et si tous les autres étaient les enfants du diable, ces derniers avaient d'autant plus besoin qu'on leur prêchât, et il conclut en leur disant que si le pape lui-même lui prêtait sa chaire, il y proclamerait joyeusement la justice de Christ. Il se conforma à cette catholicité d'esprit tout le reste de ses jours. Et rien ne peut être un témoignage plus décisif de son éloignement de toute étroitesse d'esprit entre fidèles que le désir qu'il exprima peu avant sa mort, que ce fût John Wesley qui prêchât le sermon de ses funérailles. Wesley et lui différaient de vue sur les doctrines calvinistes. Mais ce que Calvin dit de Luther, Whitefield le pensait de Wesley. Il était

déterminé à laisser de côté les petites divergences et à ne voir en lui qu'un fidèle serviteur de Jésus-Christ.

Telle était la religion de Whitefield ; et un commentaire plus long serait, je pense, inutile ; le temps m'empêche d'ailleurs de m'y arrêter plus longtemps ; mais certainement je pense en avoir dit assez pour me justifier d'exprimer le désir qu'il y ait de nos jours, dans l'Eglise d'Angleterre, beaucoup de ministres comme Georges Whitefield.

La dernière partie de ce récit traitera d'un sujet difficile à apprécier justement, savoir de la *prédication de Whitefield.*

Les opinions sur ce sujet sont très-diverses ; plusieurs sont disposés à attribuer les succès de Whitefield dans ce genre à la nouveauté des doctrines de l'Evangile à l'époque de sa prédication, ainsi qu'à sa voix sonore et à la prodigieuse facilité d'élocution dont il était doué, et que, quant au style et à la matière de ses sermons, ils n'y trouvent

rien de remarquable. Mon opinion diffère entièrement de celle-là : je suis persuadé qu'un mûr et calme examen doit amener à la conviction que Whitefield fut un des plus puissants et des plus extraordinaires prédicateurs qui aient jamais existé. Ma conviction est qu'il n'a jamais été jusqu'ici estimé trop haut, et qu'au contraire il n'a jamais été autant admiré qu'il le méritait.

Une chose abondamment prouvée et au-dessus de toute contestation, c'est que ses sermons eurent un effet prodigieux. Aucun prédicateur n'a jamais réussi comme lui à captiver l'attention d'aussi immenses multitudes que celles auxquelles s'adressait Whitefield dans les environs de Londres. Aucun n'a jamais été aussi universellement populaire que lui dans chaque contrée qu'il visitait, l'Angleterre, l'Ecosse ou l'Amérique. Aucun n'a jamais conservé comme lui une semblable influence sur ses auditeurs durant trente-quatre ans, sans que sa popularité ait

jamais diminué. Elle fut aussi grande à la fin de ses jours qu'elle l'avait été à leur commencement. Cela est en soi-même un grand fait. Captiver l'oreille d'un peuple durant trente-quatre longues années et en prêchant incessamment pendant tout ce temps, c'est quelque chose que la nouveauté seule de l'Evangile n'expliquera jamais. Ainsi donc, la théorie que sa prédication fut populaire parce qu'elle était nouvelle, ne fait aucune impression sur mon esprit.

Un autre résultat également incontestable de sa prédication, c'est qu'elle produisait le même effet sur des gens placés dans les positions les plus diverses de la vie. Il conquit les suffrages de la noblesse aussi bien que du peuple, des riches comme des pauvres, des savants comme des ignorants. Si sa prédication n'avait eu de succès qu'auprès des masses dénuées d'instruction, nous aurions pu croire qu'il n'y avait rien de plus qu'une éloquence remarquable et une grande puissance de voix; mais les faits s'élèvent

contre cette théorie, et devant leur accumulation il sera prudent de se soumettre. C'est un fait connu que beaucoup de nobles et de gentilshommes du temps de Whitefield furent de chauds admirateurs de sa prédication. Le marquis de Lothian, le comte de Leven, le comte de Buchan, lord Rac, lord Dartmouth, lord James A. Gordon, peuvent être nommés parmi eux, outre Lady Huntingdon et une foule d'autres dames distinguées.

Il est certain que d'éminents hommes d'Etat, tels que Bolingbroke et Chesterfield étaient parmi ses auditeurs les plus enchantés. Chesterfield lui-même pouvait se réchauffer à l'éloquence de Whitefield. Bolingbrocke a laissé cette appréciation de lui : « C'est l'homme le plus extraordinaire de notre temps. Il a la plus imposante éloquence que j'aie jamais entendue. »

Il est également certain que des hommes de sens rassis, comme l'historien Hume et le philosophe Franklin, ont

aussi parlé avec enthousiasme de la puissance de sa prédication. Franklin a fait un long récit de l'effet que ses sermons produisirent à Philadelphie. Hume déclarait qu'il méritait qu'on fît vingt milles pour aller l'entendre.

Et maintenant, devant ces faits simples, historiques et authentiques, que dirons-nous ? Ils sont plus que suffisants pour prouver que l'efficace de la prédication de Whitefield ne dépendait pas uniquement de sa brillante élocution, comme quelques-uns le supposent.

L'opinion des hommes marquants que nous avons cités doit être prise en considération, car ils ne jugeaient pas sur l'apparence, et ils étaient des critiques experts en fait d'éloquence et de talent. Mais il reste encore à expliquer le secret des succès inouis de cette puissante prédication de Whitefield, et c'est une question qui n'est pas facile à résoudre.

Son intelligence supérieure, sa force de volonté n'en sont pas plus que sa belle

élocution, la cause principale ; d'autre part, si on en cherche la solution dans les soixante et quinze sermons publiés sous son nom, on éprouvera des désappointements : on n'y trouvera ni pensées frappantes, ni aucune nouvelle démonstration de la doctrine évangélique. La plupart, d'ailleurs, furent publiés sur de simples notes, d'une manière incorrecte, sans la participation de Whitefield, par des éditeurs ignorants à la fois de la grammaire et de l'Evangile, d'où il résulte que beaucoup de passages de ses sermons sont ce que Latimer aurait appelé « un fatras, » et que nous appellerions aujourd'hui « un complet gâchis. »

Néanmoins, je le dis hardiment, malgré tous leurs défauts, les sermons imprimés de Whitefield méritent encore d'être lus. Seulement, que le lecteur se rappelle ce que nous venons de dire sur les extraits défectueux que nous en avons, et aussi que l'anglais parlé et l'anglais écrit sont deux langages entièrement différents, et

qu'un sermon qui est trouvé bien à la prédication est souvent très-mauvais à la lecture. Qu'on se souvienne de ces deux choses, et je crois qu'on trouvera beaucoup à admirer dans quelques-uns des sermons de Whitefield. — Pour moi, je peux dire qu'ils m'ont beaucoup appris; et, au risque d'être accusé de manquer de goût, je manquerais sûrement de reconnaissance si je ne leur rendais pas cette justice.

Et maintenant j'essaierai de retracer ce qui me semble former le trait caractéristique des sermons de Whitefield; je peux me tromper, mais ils me semblent présenter une juste combinaison des qualités qui me paraissent faire les prédicateurs parfaits.

D'abord et avant tout, vous devez vous souvenir que Whitefield prêchait un Evangile d'une grande pureté. Il est peu d'hommes qui aient donné à leurs auditeurs autant de grain et si peu de paille. Il ne montait jamais en chaire pour par-

ter de son parti, de sa cause, de son intérêt, de son ministère. Il vous parlait sans cesse de vos péchés, de votre cœur, de Jésus-Christ, de la même manière que la Bible en parle : « Oh ! justice de Christ, s'écriait-il souvent, on doit me pardonner si je fais mention de toi dans presque tous mes sermons. » Soyez sûr que c'est là la pierre angulaire de toute prédication que Dieu approuve, *une manifestation de la vérité.*

En second lieu, la prédication de Whitefield était *remarquablement lucide et simple.* Peut-être n'auriez-vous pas approuvé sa doctrine, mais, à coup sûr, vous n'auriez pu manquer de comprendre ce qu'il voulait dire; son style était facile, abondant, c'était celui de la conversation; il ne pouvait souffrir les sentences longues et embrouillées, il regardait le but et y marchait sans détours. Il n'embarrassait jamais ou presque jamais ses auditeurs par de longs arguments et par des raisonnements ambigus ; — de simples cita-

tions bibliques, — des anecdotes appropriées et des exemples bien choisis étaient les armes dont il se servait le plus fréquemment; aussi était-il toujours compris.

Le coup ne passait jamais au-dessus de la tête de ses auditeurs, et il réalisait parfaitement la sage maxime de l'archevêque Usher : « Il est aisé de faire paraître difficiles les choses aisées; mais de rendre aisées les choses difficiles, c'est l'art d'un grand prédicateur. »

De plus, Whitefield était *singulièrement hardi et direct*. Il n'usait jamais de cette vague expression « *nous*, » qui est si habituelle à la chaire et qui laisse en général l'auditeur dans un état de confusion dangereuse sur ce qu'il entend. Il rencontrait l'homme face à face, comme ayant un message de Dieu pour lui, comme un ambassadeur qui apporte du ciel de bonnes nouvelles. Je viens ici, disait-il, pour vous parler de votre âme. Il ne déguisait jamais sa pensée et ne

perdait pas son temps à battre les buissons quand il voulait attaquer les péchés dominants. Son but principal semblait être de découvrir les dangers auxquels ses auditeurs étaient le plus exposés et le plus enclins, et ensuite de tirer droit sur leurs cœurs. Ce qui faisait dire à des centaines d'auditeurs que ses sermons leur étaient tout spécialement adressés. Il ne se contentait pas, comme tant d'autres, d'un petit bout d'application à la fin d'un long discours; mais il fallait que tout le temps l'âme de ses auditeurs fût tenue en éveil par ces mots : « Ceci est pour vous, cela vous concerne. » Rien, cependant, n'était aussi saisissant que ses appels directs à toutes les classes de sa congrégation, lorsqu'il approchait de la conclusion. Malgré tous leurs défauts, les conclusions de quelques-uns de ses sermons imprimés sont, à mon avis, les appels aux âmes les plus remuants et les plus pénétrants pour la conscience qui existent en anglais.

Un autre trait frappant de la prédication de Whitefield, c'était *sa chaleur foudroyante*. Un pauvre homme sans éducation disait de lui : « Qu'il prêchait comme un lion. » Jamais peut-être aucun prédicateur ne parvint aussi pleinement que lui à persuader ses auditeurs qu'au moins il croyait tout ce qu'il disait, et que tout son cœur, son âme, ses forces tendaient à le persuader aussi aux autres. Nul ne pouvait dire de ses sermons qu'ils ressemblaient à ce coup de canon qu'on tire et chaque matin et chaque soir dans un port de mer, qui n'est que pour la forme et qui ne fait plus d'impression sur personne. Ils étaient pleins de vie et tout feu. Ils ne laissaient ni trève ni repos, ni faux-fuyants. Le sommeil était impossible. Il fallait écouter, qu'on le voulût ou non. Il y avait en lui-même une sainte violence qui terrassait comme un ouragan. Un gentilhomme américain ayant été l'entendre pour la première fois, sur le rapport qui lui avait été fait de sa

prodigieuse éloquence, raconte que le jour était pluvieux, l'assemblée comparativement peu nombreuse et le commencement du sermon lourd. L'Américain commençait à se dire : « Cet homme, après tout, n'est pas une grande merveille. » Ayant jeté les yeux autour de lui, il vit que la congrégation était aussi peu intéressée que lui-même, et un vieux homme même était assoupi, en face de la chaire. Mais, tout-à-coup, Whitefield s'arrête tout court, sa figure change ; soudain il s'écrie d'un ton de voix altéré : « Si j'étais venu ici vous parler en mon propre nom, vous pourriez vous reposer ainsi, les coudes sur vos genoux, votre tête dans vos mains et vous endormir. Puis, une fois, en un instant vous soulever et dire : Quel est ce bavard qui parle tant ? Mais je ne suis pas venu auprès de vous en mon propre nom ; je suis venu au nom du Seigneur des armées (ici il frappa du pied et de la main avec une telle violence qu'il fit trembler le

bâtiment) et je dois et veux être écouté.» La congrégation tressaillit, le vieillard se réveilla en sursaut. «Ah ! ah ! s'écria Whitefield, en fixant les yeux sur lui, vous ai-je réveillé ou non ? Je pense que oui ! Je ne suis pas venu ici pour prêcher à des planches ou à des pierres ; je suis venu pour vous, au nom du Seigneur, du Dieu des armées, et je dois et veux avoir une audience. » Les auditeurs furent tirés ainsi de leur apathie. Chaque mot du sermon fut écouté, et le gentilhomme américain ne l'oublia jamais.

Il joignait à tous les dons précédemment mentionnés celui de *la description porté à un très-haut degré.* Les Arabes ont un proverbe qui dit : Le meilleur orateur est celui qui transforme les oreilles des hommes en yeux. Si jamais quelqu'un réalisa cette parole, ce fut Whitefield. Il traçait de si vivantes peintures des choses qu'il décrivait que ses auditeurs pouvaient croire qu'ils les voyaient

de leurs yeux et les entendaient de leurs oreilles au moment même.

Dans une de ces occasions, lord Chesterfield se trouvait parmi ses auditeurs, Whitefield, en décrivant la misérable condition d'un pauvre pécheur, éclaire le sujet par la description d'un mendiant aveugle. La nuit était sombre, la route dangereuse et couverte de piéges. Le pauvre mendiant aveugle, abandonné par son chien sur le bord d'un précipice, n'a d'autre moyen de connaître son chemin que de tâtonner avec son bâton. Mais Whitefield, échauffé par son sujet, en déroula la description avec une telle puissance que tout l'auditoire était tenu en suspens et suivait dans un silence angoissé les mouvements du pauvre aveugle. Et, à la fin, quand le mendiant fut sur le point de faire le pas fatal, qui l'aurait lancé dans le précipice, et causé sa mort certaine, lord Chesterfield fit un brusque mouvement en avant pour le sauver, s'écriant : « Il est perdu ! c'est

fini ! » Le noble lord avait été si complètement captivé par la prédication, qu'il avait oublié que tout cela n'était qu'une image.

Signalons encore dans la prédication de Whitefield l'immense quantité de sentiments et d'onction qu'elle renfermait toujours. Ce n'était pas une chose extraordinaire que de le voir sanglotter en chaire. Cornélius Winter va même jusqu'à dire qu'il débita rarement un sermon d'un bout à l'autre sans pleurer, et cela ne paraît point avoir été une affectation quelconque de sa part. Il sentait profondément pour les âmes qui étaient en sa présence, et ses sentiments trouvaient une issue dans ses larmes. De tous les éléments de sa prédication il n'y en avait aucun, je crois, aussi puissant que celui-là. Il réveillait la sympathie et touchait à des cordes secrètes qu'aucun effort d'intelligence n'aurait su émouvoir. Il faisait disparaître les préventions que beaucoup de gens nourrissaient contre lui. Ils ne

pouvaient haïr celui qui versait tant de larmes pour leurs âmes, et étaient amenés eux-mêmes à en répandre.

« Je venais vous entendre, lui dit un homme, dans l'intention de vous briser la tête ; mais votre sermon a touché ce qu'il y avait de meilleur en moi, et m'a brisé le cœur. » Soyez une fois convaincu qu'un homme vous aime, et vous écouterez volontiers tout ce qu'il voudra vous dire ; et c'était là justement le grand secret des succès de Whitefield.

Je ne veux plus ajouter à cette faible esquisse qu'un mot sur la manière de Whitefield, qui était si parfaite que Garrick, le fameux acteur, lui donna d'immenses éloges, disant que sa voix était aussi remarquable que ses gestes, et si puissante qu'il pouvait se faire entendre de trente mille personnes à la fois ; elle était si musicale et si bien modulée, qu'à elle seule elle arrachait des larmes ; qu'enfin sa facilité et la promptitude de son improvisation étaient d'un ordre su-

périeur, et lui permettaient d'user toujours du mot le plus propre et à la place la plus convenable. Ajoutez tous ces dons à ceux déjà mentionnés plus haut, et jugez vous-mêmes si nous n'avons pas plus de raisons qu'il n'en faut pour parler de son prodigieux pouvoir comme prédicateur. Pour moi, je déclare, sans hésiter, que je ne crois pas qu'aucun prédicateur présent ou passé ait jamais possédé une combinaison de talents semblable à celle de Whitefield. Sans doute, plusieurs l'ont surpassé dans quelqu'un de ses dons, quelques-uns l'auront peut-être égalé dans d'autres; mais pour une telle réunion de pure doctrine, de style simple et lucide, de hardiesse et de droiture, d'onction et de ferveur, de talent de description et de peinture, unis à une voix parfaite, à un débit remarquable, accompagné de justesse dans l'expression, c'est ce qui ne s'est rencontré nulle part comme chez Whitefield.

Il reste un point essentiel pour appré-

cier complètement Whitefield, que je crois devoir signaler à votre attention. Je crains de l'avoir déjà épuisée ; néanmoins un point de cette importance ne peut être passé sous silence : c'est de considérer la somme de bien réel qu'il a fait.

Vous me comprendrez, j'espère, quand je dirai que les matériaux, pour se faire une opinion sur ce point, dans une histoire comme celle-ci, doivent être nécessairement rares. Il ne créa aucune dénomination à laquelle son nom fût attaché comme le fit John Wesley. Il ne dirigea pas de puissants mouvements contre une Eglise qui professait ouvertement de fausses doctrines, comme fit Luther contre Rome. Il n'écrivit aucun livre qui eût en religion la popularité de ceux de Bunyan. Il fut un homme simple, sans détours, qui ne vivait que pour un seul objet, pour prêcher Christ. Pourvu qu'il réussit à le faire, il ne s'inquiétait d'aucune autre chose. Il ne fit rien pour perpétuer

la mémoire de son utilité. Il laissa son œuvre au Seigneur.

Sans doute, il est beaucoup de gens qui ne verront en Whitefield qu'un enthousiaste et un fanatique. Il y a une classe d'hommes qui a de la répugnance pour tout ce qui ressemble à du zèle en fait de religion. Il ne manque pas d'hommes prudents, au sang glacé, à la manière d'Erasme, qui traversent le monde sans faire du bien parce qu'ils ont une terrible frayeur de faire du mal. Je n'attends pas que de tels hommes admirent Whitefield et les entendre avouer qu'il fit aucun bien ; et je pense que s'ils eussent vécu il y a dix-huit siècles, ils n'auraient éprouvé non plus aucune sympathie pour saint Paul. Reste encore une catégorie de gens qui regardent le schisme comme un bien plus grand crime que l'hérésie ou les fausses doctrines. Il est une génération d'hommes qui, pour rien au monde, ne vaudraient prêcher Dieu en-dehors de leurs propres paroisses, et qui trouvent

que rien ne peut légitimer la séparation d'avec l'Eglise établie. Je n'attends pas non plus que de tels hommes admirent Whitefield et son œuvre ; son principe était qu'il vaut mieux être sauvé en-dehors des ordonnances de l'Eglise que d'être damné en les observant.

Que Whitefield, en suivant une autre ligne de conduite, eût pu rester dans l'Eglise et s'y rendre utile, c'est une question à laquelle il est difficile de répondre à une pareille distance de son temps.

Je n'ai aucun doute qu'il n'ait eu des torts de caractère et de jugement avec les évêques et le clergé, ni qu'il n'ait été cause de brèches irréparables dans l'Eglise d'Angleterre en encourageant la séparation. Mais il ne faut pas oublier non plus que cette Eglise était dans un état assez déplorable pour provoquer une sainte indignation ; le vieux principe est trop vrai, que c'est le schismatique qui est cause de la séparation et non celui qui se sépare. Si donc Whitefield fit du

mal, ce mal doit être attribué à l'Eglise, qui l'obligea d'agir comme il agit, tout autant qu'à lui-même; et quand nous pesons le tout, je crois que le mal qu'il peut avoir fait est mille fois réparé par le bien dont il est l'auteur.

La vérité est, je crois, que le bien direct que fit Whitefield aux âmes immortelles est incalculable. En Ecosse, en Angleterre, en Amérique, des témoins dignes de foi confirment qu'il fut le moyen par lequel des milliers d'âmes furent converties.

Le philosophe Franklin avait un esprit froid et calculateur, et peu disposé à parler avantageusement de l'œuvre d'aucun ministre; cependant, il avouait qu'il s'était opéré un changement merveilleux dans les mœurs et les coutumes des habitants de Philadelphie, qui, d'incrédules et d'indifférents qu'ils étaient, devinrent pieux et zélés pour la religion après avoir entendu Whitefield.

Maclaurin et Willison étaient des mi-

nistres écossais dont les noms sont célèbres dans la théologie et sont respectés. Tous deux ont attesté que Whitefield fit en Ecosse une œuvre étonnante. Willison en particulier disait « que Dieu l'honora d'un succès inouï parmi les pécheurs de tout rang et de toute conviction.

Le vieux Venn de notre Eglise épiscopale était un homme distingué par son bon jugement et par sa grâce ; il disait : Si la grandeur, l'étendue, le succès et le désintéressement des travaux d'un homme peuvent lui mériter une distinction parmi les enfants de Christ, nous osons assurer qu'il n'en est pas un qui égalât Whitefield ; un fait bien connu, ajoute-t-il, c'est que la conversion de bien des âmes d'hommes fut le prix d'un de ses sermons, tant il était bien qualifié pour être fait *pêcheur d'hommes*.

John Newton, homme habile autant qu'éminent ministre de l'Evangile, disait de Whitefield qu'il n'avait jamais lu ou entendu personne depuis les temps apos-

toliques dont il pût dire avec autant de raison qu'il était réellement une lumière qui éclairait et consumait tout ce qui l'approchait.

Et ces témoins ne sont pas les seuls que nous pourrions citer ; si le temps nous le permettait, nous mentionnerions les opinions de Romaine, de Toplady, qui étaient sur divers points en opposition avec Whitefield ; ce dernier l'appelait le prince des prédicateurs. Mais si le bien direct qu'il fit fut grand, qui pourra dire celui dont il fut l'auteur indirect ; je crois que nul ne le saura jusqu'au dernier jour.

Whitefield fut le premier *qui stimula le zèle pour le pur évangile parmi le clergé et les laïques de l'Eglise d'Angleterre.* Sa constante profession des purs principes de la Réformation , ses références répétées aux articles, au Prayer-book et aux Homélies, ont produit un effet sérieux sur bien des âmes, et en ont amené plusieurs à réfléchir ; enfin je n'ai aucun

doute que plusieurs ministres fidèles, qui sont devenus dans leur temps de brillantes lumières dans l'Eglise d'Angleterre, allumèrent d'abord leur lampe à celle de ce grand homme.

Whitefield, en outre, fut le premier qui montra le droit chemin pour attaquer les infidèles et les sceptiques. Il vit clairement que la meilleure arme contre de tels hommes n'était pas le raisonnement métaphysique, mais de prêcher, répandre et faire connaître le pur Evangile ; ce ne sont pas les écrits de Leland, de Shelock et de plusieurs autres, qui ont fait, pour refouler le déluge de l'infidélité, la moitié autant que la prédication de Whitefield, de Wesley, de Beveridge et autres. Sans eux, j'ose assurer que notre pays aurait offert la contre-partie de la Révolution française. Ils furent les vrais champions de Christ. Les incrédules sont rarement convaincus par des raisonnements abstraits : les plus sûrs arguments contre eux sont la vérité et la vie de l'Evangile.

Pour complément, Whitefield semble aussi avoir été le premier qui ait compris ce que Chalmers appelle le *système agressif*. Il n'attendait pas que les âmes vinssent à lui, mais il allait à elles. Il ne restait pas tranquillement assis au coin de son feu, se lamentant sur la corruption de son pays. Il allait de l'avant pour chasser le diable de ses places fortes. Il attaquait le péché et l'impiété en face, et ne lui donnait ni trêve ni relâche. Il traquait l'ignorance et le vice partout où il les trouvait. Il offrait l'image de la réalisation du parfait ministre. De même qu'un pêcheur, il n'attendait pas que le poisson vint se prendre de lui-même dans ses filets, mais il usait de toutes sortes de moyens pour attirer les âmes.

De nos jours, les idées ont fait des progrès, et les sociétés de missions intérieures et les réunions pour l'avancement de l'Evangile en tous lieux en sont des preuves réjouissantes. Mais à l'époque de

Whitefield ces choses étaient inconnues et nouvelles ; ainsi accordons-lui la part d'éloge qu'il mérite.

Le résumé de cette appréciation de Whitefield est qu'aucun homme ne fit jamais autant de bien dans son siècle que lui, et qu'il fut pour son temps un véritable héros dans le sens le plus relevé et le meilleur. Son œuvre pourra supporter l'épreuve du feu et glorifier Dieu quand beaucoup d'autres œuvres seront oubliées ; et je crois que l'Angleterre a contracté une dette envers lui, qu'elle ne sera jamais en état d'acquitter.

Et maintenant j'ai hâte de conclure. J'ai mis devant vous, le mieux que je l'ai pu, l'époque de Whitefield, sa vie, sa religion, sa prédication et l'œuvre qu'il a accomplie, sans atténuer ses fautes et sans exagérer ses qualités ; il me reste à faire ressortir deux grandes leçons qui résultent de ce sujet.

Remarquez d'abord *le pouvoir étonnant qu'un seul homme possède* quand

il est déterminé à travailler pour Dieu et qu'il a la vérité de son côté.

Ici nous voyons un homme qui entre dans la vie avec tout en apparence contre lui. Il n'a ni famille, ni place, ni fortune, ni relations distinguées. Ses vues sont diamétralement opposées aux mœurs et aux préventions de son temps. Il est en opposition directe avec le courant du goût public et la religion de l'immense majorité des ministres autour de lui ; il est aussi isolé et seul, selon toutes les apparences, que Martin Luther le fut quand il s'opposa au pape, qu'Athanase résistant aux Ariens. Et pourtant cet homme se défend sur son terrain. Il captive l'attention publique et rassemble autour de lui des foules qui reçoivent ses enseignements, et il devient une bénédiction pour des milliers d'hommes. Ne sont-ce pas là des traits frappants ?

Là est votre encouragement, jeunes hommes à qui je parle, si vous vous sentez seuls. Vous n'avez pas de motifs pour

être rebutés et pour que votre cœur faiblisse. Vous n'êtes pas faibles, quoique en petit nombre, si Dieu est avec vous. Il n'est rien de trop grand qu'un ou deux ne pussent faire, pourvu que Christ soit le troisième. Loin de vous l'idée que le nombre seul est puissant. Loin de vous l'idée si commune que la majorité fait la force. Tenez ferme la grande vérité que les minorités entraînent le monde. Pensez au petit troupeau que notre Seigneur laissa derrière lui, et aux cent vingt noms réunis dans la chambre haute de Jérusalem, qui allèrent à l'assaut du monde païen. Pensez à Georges Whitefield, combattant l'incrédulité qui l'inondait de toutes parts et remportant victoire sur victoire. Pensez à tout cela. Rejetez toute crainte. Employez joyeusement et avec confiance vos talents pour le Seigneur !

Là est aussi votre *exemple*, jeunes gens, si vous désirez de faire du bien aux âmes. Que vous deveniez ministres, missionnaires ou instituteurs, n'oubliez ja-

mais que vous devez combattre avec les armes de Whitefield, si vous voulez avoir part à ses succès. N'oubliez jamais ce que John Wesley disait être la théologie de Whitefield. « Donnez à Dieu la gloire de tout ce qu'il y a de bon dans l'homme. Placez l'homme aussi bas et Christ aussi haut que possible dans l'affaire du salut. Tout mérite est dans le sang de Christ et toute force vient de l'Esprit de Christ. »

Ne pensez pas que votre seule ardeur entraînera des succès ; c'est une amère illusion ; non, elle ne fera rien de pareil. Mais portez avec vous l'Evangile, le simple, pur et inaltérable Evangile, et vous ferez du bien. Si vous semez comme Whitefield, vous moissonnerez comme lui.

Apprenez, en dernier lieu, *quelles abondantes raisons nous avons d'être reconnaissants de l'état actuel de l'Eglise.* Nous sommes trop disposés à ne voir que le côté sombre des choses, à gémir sur les inconvénients de notre position, plutôt que de bénir Dieu de sa miséricorde.

Il est bien des choses que nous pourrions désirer ardemment de voir exister dans notre Eglise bien-aimée ; c'est incontestable. Il y a des défauts que nous voudrions voir corrigés, des plaies que nous voudrions voir cicatrisées. Mais si on jette un regard en arrière et si nous comparons l'Eglise de nos jours avec celle du temps de Whitefield, on trouvera des motifs de reconnaissance.

Maintenant, un grand nombre de vos conducteurs aiment la vérité comme elle est en Christ, et sont prompts à coopérer à toute bonne œuvre. Nous avons aussi maintenant des laïques qui comprennent leurs devoirs et leur responsabilité comme membres de l'Eglise protestante, et qui ont à cœur les progrès de l'Evangile.

Nous avons des sociétés pour l'évangélisation de toutes les parties du monde ; et bien des portes nouvelles s'ouvrent devant les messagers de Christ. Que ces faits vous réjouissent, jeunes gens, car il n'en était pas ainsi du temps de Whi-

tefield, et soyez reconnaissants des pas que Dieu fait accomplir à la vérité. Que tous ces faits vous instruisent pour vous rendre vous-mêmes zélés et fidèles, pour vous préserver d'abandonner votre Eglise, en vous laissant diriger par les suggestions de ces gens fâcheux qui ne voient jamais les progrès accomplis.

Soyez fidèles à votre Eglise. Si le vieux vaisseau a souffert des avaries, efforcez-vous de le ramener au bon port, mais ne l'abandonnez pas puisqu'il peut encore servir et être réparé à bien.

Vous ne devriez songer à quitter votre Eglise que si les doctrines vitales de l'Evangile en étaient expulsées et si la *Bible* n'était plus sa bannière de ralliement; mais tant que la foi subsiste, demeurez fermement attachés à l'Eglise, pour vous efforcer d'y briller ainsi qu'un pur flambeau, comme Whitefield le fit de son temps.

FIN.

SE TROUVE :

A TOULOUSE,

Chez DELBOSSE, libraire, rue du Lycée, 14.

A PARIS,

Chez MEYRUEIS et Cᵉ, rue Tronchet, 2;
Chez J. CHERBULIEZ, libr., pl. de l'Oratoire, 6;
Chez GRASSART, libraire, rue de la Paix, 11.

A LYON,

Chez DENIS fils et PETITPIERRE, rue Neuve, 18.

A LONDRES,

Chez PARTRIDGE ET OAKEY, Paternoster-row, 34.

A GENÈVE,

Chez Emile BERGER, libraire.

A BRUXELLES,

A la LIBRAIRIE CHRÉTIENNE ÉVANGÉLIQUE, rue de l'Impératrice, 33.